

41

(41)

R5.

NF20



LES
CHEVALIERS
ERRANS,
ET
LE GENIE
FAMILIER.

Par Madame la Comtesse D**

Le prix est de 35. sols.



A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, Quay des
Augustins, à la descente du Pont-Neuf,
à l'Image Saint Louis.

M. DCCIX.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

DQ
1954
A8605



A P P R O B A T I O N.

J'ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Livre intitulé, *Les Chevaliers Errans, & le Genie Familier*, & n'y ay rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. Fait à Paris ce 17. Septembre 1708. Signé, DANCHET.

P R I V I L E G E D U R O Y.

L O U I S par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de nostre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. P I E R R E R I B O U Li-
braire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer un Livre intitulé: *Les Chevaliers Errans, & le Genie Familier*, par Madame la Comtesse de ** s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour la ville de Paris seulement: Nous avons permis, & permettons par ces presentes audit RIBOU de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon luy semblera, & de le vendre, faire vendre, & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de quatre années consecutives, à compter du jour & d'acte desdites Presentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres dans ladite ville de Paris seulement, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre en tout ny en partie, & d'y en faire venir, vendre & debiter d'autre impression que de celle qui aura été faite pour ledit Exposant, sous peine de confiscation des E-

Exemplaires contrefaits , de mille livres d'amende contre chacun des contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposéant , & de tous dépens , dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris , & ce dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impression dudit Livre sera faite dans nostre Royaume , & non ailleurs ; en bon papier & en beaux caractères , conformément aux Reglemens de la Librairie : Et qu'avant que de l'exposer en vente , il en sera mis deux Exemplaires dans nostre Bibliothèque publique , un dans celle de nostre Château du Louvre , & un dans celle de nostre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sr Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposéant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour bien & deuëment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent , de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande , & Lettres à ce contraires : C A R tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le sixième jour de Janvier mil sept cens neuf , & de notre Regne le soixante-sixième. Par le Roy en son Conseil. Signé, LE COMTE.

Registré sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, ce 7. Janvier 1709. Signé, L. SEVESTRE, Syndic.

LES



LES
CHEVALIERS
ERRANS.

ELMEDOR
de Grenade.

LA nuit avoit à peine envelo-
pé la terre de ses tenebres,
quand il arriva sur les bords
du Tage un Chevalier couvert d'Ar-
mes noires. Son casque, qui étoit
chargé de plumes feuilles-mortes &
blanches, avoit la visière à demi le-
vée, & laissoit voir un visage où la
douleur & la beauté étoient peintes.
Il portoit à son bras un Ecu d'acier

A

bruni, l'on y voyoit une Rose arrachée avant qu'elle fût éclosée, & un Grenadier renversé sur la terre, & pour Devise ces paroles : *Du même coup.* Le cheval qu'il montoit étoit noir comme geais ; mais d'une démarche si fière, qu'il relevoit encore la bonne mine de son Maître. Ce Chevalier après avoir suivi le Fleuve quelques stades, s'enfonça dans un Bois qu'il trouva sur sa main droite, & ayant descendu de cheval, & donné son casque à son Ecuyer, il se coucha sur l'herbe, pour y rêver à ses malheurs, & à des projets de vengeance contre celui qui en étoit la cause.

Une voix qu'il entendit à côté de lui, l'obligea de faire treve à ces tristes reflexions. Cessez, Adeline, disoit cette voix, de vouloir me persuader de vivre, & de chercher du secours à mes malheurs, je n'en dois plus attendre que de mon desespoir.

Des paroles si touchantes n'eurent

pas frappé les oreilles de notre Chevalier , que reprenant son casque des mains de son Ecuyer , il traversa des halliers qui l'empêchoient de voir la personne qui se plaignoit. Il n'eut pas fait vingt pas , qu'il apperçut deux femmes couchées sur l'herbe , dont l'une , qui ne paroissoit pas plus de quinze ans , étoit d'une beauté qui ne pouvoit être surpassée aux yeux du Chevalier , que par celle de la personne qu'il regrettoit à tous les momens de sa vie. Madame , luy dit-il , les plaintes que je viens d'entendre sortir de votre belle bouche , ne peuvent me laisser douter que vous ne soyez accablée de chagrins mortels ; & je serois heureux , si avant que de finir ma triste vie , je pouvois détruire les ennemis qui vous oppriment ; & pour vous obliger à prendre quelque confiance en mon procédé sincère , je vous dirai , que je suis El-médor de Grenade , Chevalier de la Funeste Epée , connu dans toutes les

Espagnes par son amour pour l'admirable Alzayde. Seigneur, luy dit l'Inconnuë, qui s'étoit levée dès qu'Elmedor luy avoit parlé, votre nom est si celebre dans tout l'Univers, qu'il suffit qu'on l'entende prononcer, pour être persuadé que rien n'est impossible à votre bras. Pardonnez-moy si les malheurs effroyables qui me persecutent, me forcent d'accepter les offres genereuses que vous me faites; mais pour que vous connoissiez les ennemis que vous aurez à combattre, souffrez que je vous apprenne mes ayantures.

HISTOIRE

De la Princesse Zamée, & du Prince Almanzon.

JE suis fille de Zamut Roy de Fez, & de la Reine Zamate. Le nombre d'années qu'ils furent sans avoir d'enfans, me fit regarder d'eux comme

un don du Ciel , à qui ils devoient toute leur tendresse ; le peuple suivoit leur exemple , & j'étois les délices de toute la Cour.

Le peu de beauté que les Dieux m'avoient donné , & la Couronne de Fez , que je devois porter un jour , obligeoient une partie des Princes de l'Afrique de venir me rendre hommage , & de ne rien épargner pour me plaire. Jamais la Cour de Fez n'avoit été si brillante ; l'on y voyoit tous les jours des Tournois & des Courses de Chevaux , dont je donnois les prix.

Entre ce grand nombre de Chevaliers & de Princes qui étoient attachés à moy , celui de Maroc , surnommé le Terrible , à cause de sa grandeur extraordinaire , & d'un regard farouche , qui le rend tres-désagréable , étoit celui que le Roy mon pere me destinoit , & il luy avoit promis de ne point apporter d'obstacle à son amour , s'il y vouloit consentir. Des promesses si flatteuses redou-

6 *Les Chevaliers Errans.*

bloient les soins de Zoroastre, c'étoit ainsi qu'il se nommoit : mais plus il me témoignoit d'empressement, & plus j'avois de haine pour luy. J'étois dans un chagrin mortel de l'amitié que le Roy avoit pour luy, & je disois souvent à la Reine ma mere, pour qui je n'avois rien de caché, que je mourrois plustost que de consentir à l'épouser.

Dans ce temps-là, Zoroastre, pour célébrer le jour de sa naissance, fit publier un Tournois, & invita par des Cartels qu'il envoya dans toutes les Cours d'Espagne, & de l'Afrique, les Chevaliers à venir avouer que la Princesse de Fez, l'emportoit sur toutes les Beutez de la Terre. Un défi si outrageant pour toutes les Princesses, que tant d'illustres Chevaliers adoroient, les obligea de se rendre à Fez ; & le jour du Tournois étant arrivé, le Roy, la Reine, & moy nous nous plaçâmes sur des échaffauts couverts de riches tapis de velours bleu

brodé d'or, que l'on avoit élevez devant la place destinée pour ce divertissement. Toute la Cour superbement parée, étoit à nos pieds ; & les Juges du Camp ayant ouvert la barrière, l'on vit paroître Zoroastre couvert d'Armes d'or, enrichies aux extrêmités d'émeraudes. Ce que l'on voyoit de sa casaque étoit de velours vert brodé d'or. Son casque étoit couvert de mille plumes vertes & couleur de rose ; il portoit à son bras un bouclier de même métal que ses Armes, où l'on avoit représenté une Vénus qui me donnoit une pomme d'or, & pour Devise ces paroles : *Je luy cede.*

Après avoir passé devant le Roy, & nous avoir salué d'un air fier & superbe, il alla se mettre au bout de la Carrière, pour attendre ceux qui voudroient luy disputer la victoire. Il n'y fut pas un quart-d'heure, qu'un Chevalier se presenta, dont la mine haute & altiere attira les regards de

tout le monde ; mais son bras ne répondit pas à sa démarche , & Zoroastre se fut bien-tôt défait de cet ennemi ; il fut encore le vainqueur de plusieurs autres , & il ne doutoit point d'emporter le prix , qui étoit mon portrait entouré de gros diamants ; quand un bruit confus que l'on entendit parmi le peuple , donna une attention nouvelle. Il étoit causé par un Chevalier , qui demanda d'être reçu à combattre. Dieux ! quelle vûe pour moy , & que ce jour m'a coûté de larmes ! Cet aimable Inconnu étoit armé d'une cotte d'Arme d'argent émaillé de bleu ; sa casaque étoit bleuë & argent ; une quantité de plumes de la même couleur pendoient derrière sa tête , & son Ecu argenté comme le reste de ses Armes , avoit au milieu un rubis d'une grosseur extraordinaire , taillé en cœur , & pour Devise ces mots : *Pour la plus belle.* Son cheval étoit blanc comme de la neige , & il étoit si fier de porter le

plus charmant de tous les hommes , qu'il faisoit trembler la terre sous ses pas. Toute la Cour ne pouvoit se lasser d'admirer ce bel Inconnu ; mais pour moy, je vous avoüe que je n'ay jamais senti un si grand trouble , ni plus de joie que de le voir terrasser dans sa seconde carrière le terrible Zoroastre. Tout le monde s'écria qu'il meritoit le prix ; & les Juges du Camp l'ayant fait descendre de cheval , le conduisirent au pied de l'échafaut du Roy , qui m'ordonna de luy donner mon portrait. Il le reçut avec un air si noble , qu'il m'en parut encore plus aimable.

Les courses étant finies , je suivis la Reine ma mere au Palais ; & le soir il y eut un Bal magnifique où tous les Chevaliers se trouverent , hors Zoroastre , que son combat avoit tellement ébranlé , qu'il fut contraint de garder le lit quelques jours.

L'Inconnu que nous connûmes pour le Prince de Tune , surnommé

le Chevalier du Soleil , parce qu'il avoit toujours porté cet Astre sur son Ecu , jusqu'au jour du Tournois , y vint superbement habillé. Il attira les regards de toute l'Assemblée une seconde fois; & s'il nous avoit paru le Dieu de la Guerre dans le combat , nous le primes pour le Dieu d'Amour dans ce nouvel ajustement. Mon cœur ne put se défendre de tant de charmes ; & de quelque fierté que je voulusse m'armer, il fallut céder à ce jeune Heros. Mes yeux firent le même effet sur son ame : tant que le Bal dura, il ne regarda que moy , & je connus avec plaisir qu'un même feu commençoit à nous brûler.

Quelques jours se passerent depuis son arrivée , sans qu'il me parlât que par ses soins & ses regards ; mais une aprèsdînée que j'étois seule avec mes filles dans mon appartement : Madame , me dit-il , ce cœur qui s'étoit réservé jusqu'à présent pour la plus belle , a trouvé ce qu'il cherchoit ; la

Princesse Zamée ne peut avoir de Rivaless qui osent lui disputer le prix de la beauté : mais que j'ay lieu de craindre que ce foible hommage ne soit rejeté, & qu'elle ne me rende le plus malheureux de tous les hommes ! Il est si doux, repris-je en souriant, d'emporter le prix glorieux que vous m'offrez, que vous ne devez pas apprehender d'être rebuté. Si je suis assez heureux pour que vous acceptiez mes vœux & mon amour, reprit Almanfon, je vous jure, ma Princesse, que jamais Chevalier n'aura aimé plus constamment, & que je n'emploierai tous les momens de ma vie qu'à vous marquer ma reconnoissance. Ne pas rebuter vos hommages, luy dis-je d'un air plus sérieux, n'est pas accepter votre amour ; les Princesses comme moy ne peuvent recevoir pour Chevalier que celui qui leur est offert par ceux qui ont droit de disposer de leur destinée ; c'est à vous à mériter leur choix, sans atten-

dre de moy qu'une obéissance aveugle pour ce qu'ils voudront m'ordonner. Je vous demande pardon, Madame, me dit Almanfon, d'avoir expliqué trop favorablement vos paroles ; je devois ſçavoir qu'un aveu ſi charmant doit coûter des années de peine & de ſouffrance. Seigneur, lui répondis-je en me levant pour aller chez la Reine, qui venoit de m'envoyer dire de l'aller trouver ; vous dire, que vous obligiez le Roy mon pere de m'ordonner de vous écouter, c'eſt vous dire que l'on ſeroit bien-aïſé d'en avoir la permiſſion ; & ſi ce n'eſt pas aſſez pour vous rendre heureux, c'eſt du moins tout ce que je puis faire pour vous.

J'étois ſi proche de l'appartement de la Reine quand j'achevai de parler, qu'Almanfon ne put me répondre que par une profonde reverence qu'il me fit en me quittant la main. J'entrai dans le cabinet de la Reine, avec une émotion ſur le viſage, qu'elle au-

roit aisément remarquée; mais la nouvelle qu'elle avoit à m'apprendre, lui faisoit trop de peine, pour lui permettre de m'examiner. Zamée, me dit-elle, le Roy, malgré tout ce que je lui ai pu dire, m'ordonne de vous disposer à épouser le Prince de Maroc dans huit jours; il lui a donné sa parole, & tout se dispose pour achever ce funeste mariage.

Vous jugez bien, genereux Chevalier, que si j'avois apprehendé cet hymen quand je n'avois qu'une aversion sans fondement, quel desespoir il me causa dans un temps où mon cœur ne pouvoit trouver qu'Almanzon digne de ma tendresse. Je ne cachay point ma douleur à la Reine ma mere; elle me donna des soupirs; mais elle me dit qu'elle ne pouvoit rien sur l'esprit de Zamut, & qu'il falloit me résoudre d'obéir. Après ces cruelles paroles je me retirai dans ma chambre, d'où j'envoyai Adeline dire au Prince de Tune ce que je ve-

nois d'apprendre, & qu'il fît ce qu'il jugeroit à propos pour me conserver à son amour. Ce Chevalier outré de colere, fut trouver le Roy mon pere, & lui avoüa la forte passion qu'il avoit pour moy. Zamut le reçut tres bien; mais il lui dit, que sa parole étant donnée à Zoroastre, il ne pouvoit recevoir l'honneur qu'il me vouloit faire. Ce fut un redoublement de douleur pour mon cœur, qui fut bien sensible, quand Adeline me vint dire cette cruelle réponse. Je passai toute la nuit à me plaindre; & le matin j'appris que le Prince de Tune ayant fait appeller son Rival, après un combat long & sanglant, avoit blessé dangereusement Zoroastre, & l'avoit désarmé; qu'il étoit aussi un peu blessé à l'épaule, & qu'il s'étoit éloigné de Fez de quelques stades: que le Roy mon pere faisoit panser le Prince de Matoc avec un soin extrême; qu'il étoit dans une colere effroyable contre Almanzon, & qu'il

lui avoit envoyé défendre de paroître jamais à la Cour.

De si tristes nouvelles me firent tomber presque sans vie dans les bras de mes femmes. La Reine étant avertie de cet accident, courut auprès de moy ; & par ses pleurs & par ses cris me fit ouvrir les yeux : mais ce fut pour me voir dans un état si digne de pitié, qu'elle étoit inconsolable. Zamut vint dans ma chambre, & me trouvant toute en larmes : Je veux croire, me dit-il, que les blessures de Zoroastre causent votre douleur, ne pouvant m'imaginer que vous soyez assez peu instruite de votre devoir & de mes volontez, pour donner des pleurs au Prince de Tune. Les Dieux nous rendront le Prince de Maroc, & je veux vous le faire épouser avant qu'il sorte de mon Royaume, pour le punir du chagrin que nous cause sa fatale valeur. Le Roy me quitta après ces cruelles paroles, & la Reine passa le reste du jour à me consoler.

Le soir elle envoya secrettement ſçavoir des nouvelles du Prince Almanſon, & je lui fis faire des complimens. Ce Prince charmé des bontez de la Reine, lui écrivit, pour la ſupplier de lui permettre de venir le lendemain déguifé dans le Palais, ſes bleſſures étant tres légers; la Reine lui accorda cette grace, dans le deſſein de le perſuader de quitter le Royaume de Fez, de peur que le perfide Zoroaſtre ne le fiſt aſſaſſiner.

Almanſon ne manqua pas de venir à l'heure que l'on lui avoit marquée; nous lui apprîmes (après avoir donné un quart-d'heure aux plaintes que notre ſort nous arrachoit) qu'un Enchanteur, des amis du Prince de Maroc, l'avoit entièrement guéri de ſes bleſſures; mais que le Roy craignant un ſecond combat, le faiſoit garder dans le Palais, juſqu'à ce qu'il m'eût épouſée; ce qui ſe devoit faire dans trois jours. La Reine, ſans lui donner le temps de parler, lui dit, que s'il

avoit de la considération pour moy, il devoit s'éloigner de Fez, & ne pas m'exposer au chagrin mortel d'être cause de sa mort. Si la Princesse, Madame, répondit Almanfon, consent d'épouser mon Rival, je ferai ce que vous me conseillez, non pour conserver ma vie; mais pour l'aller finir loin de ses yeux. Je ne consentirai jamais d'épouser Zoroastre, lui répondis-je; mais vous n'en serez pas plus heureux, puisque je ne puis me donner à vous sans l'aveu du Roy mon pere, & de la Reine. Mais si Zamut, me dit-il, vous force d'achever votre mariage, quel moyen aurez-vous pour vous en défendre? La mort, m'écriai-je, si mes pleurs ne peuvent le toucher. Ah! Madame, dit-il à la Reine, en se jettant à ses pieds, que de maux vous pouvez empêcher, si vous voulez me permettre d'enlever cette charmante Princesse! Je vous promets, foy de Chevalier, de lui mettre la Couronne de Tune sur

la tête , dès que nous y ferons arrivez , & d'avoir toute ma vie une obéissance aveugle pour vos ordres. La Reine étonnée d'une proposition si hardie , le refusa avec colere ; mais à la fin elle se laissa toucher à nos larmes. Almanfon pensa mourir de joie à cet heureux changement de sa fortune ; & après avoir protesté à la Reine, qu'elle n'auroit jamais lieu de se repentir de ses bontez , il se retira pour donner ordre à son départ.

Le lendemain , à l'heure marquée , il me vint prendre , & ce ne fut pas sans une vive douleur , que je me separai d'une si bonne Princesse : mais l'amour l'emportant sur la nature , je suivis Almanfon , avec la seule Adeline. A la porte du Palais nous trouvâmes un Ecuyer du Prince , qui nous tenoit des chevaux prests , nous montâmes dessus , & nous sortîmes de Fez & du Royaume , sans aventure ; mais un jour passant dans une sombre Forest , nous entendîmes

quelqu'un qui se plaignoit dans l'épaisseur du Bois. Almanfon poussa son cheval de ce côté-là, & vit une femme assez belle, qui paroissoit tres affligée : Genereux Chevalier, lui dit-elle, dès qu'elle l'apperçut, venez délivrer une Princesse des mains d'un Geant monstrueux, qui la tient captive à une stade d'ici, dans un Château où elle souffre des tourmens insupportables; les Dieux ont réservé cette terrible aventure à votre bras; & la Fée des Grandeurs me l'a prédit. J'arrivai comme cette femme achevoit de parler, & je fis ce que je pûs pour détourner Almanfon de cette entreprise; mais l'envie de remporter cette victoire l'emporta sur mes prieres; il me pria de l'attendre un moment, & partit avec cette femme.

Je le suivis malgré lui, & je vis que dès qu'il fut sur les fossés de ce Château, le pont s'abaisa, la porte s'ouvrit, & ce malheureux Prince étant

entré avec l'Inconnuë, le Château se referma. Jamais douleur ne fut égale à la mienne, quand je ne vis plus Almanfon; je l'appellai vainement tout le reste du jour & de la nuit; mes cris ni mes larmes n'étoient point écourez; les prières d'Adeline, & de l'Ecuyer de mon cher Prince auroient été inutiles pour m'arracher de ce lieu fatal; mais à la pointe du jour un Chevalier parut à côté de moi, qui me dit, que je ne trouverois de fin aux malheurs d'Almanfon & des miens, que sur les bords du Tage, & disparut après ces paroles. Je suivis ses ordres, je quittai ce funeste Château, où je laissois tout ce qui me pouvoit faire aimer la vie, pour venir sur les bords de ce fleuve. Il y a un an que j'y demeure, sans avoir veu l'exécution des promesses de l'Inconnu. Fasse le Ciel, genereux Chevalier, que ce soit à vous à qui cette aventure soit réservée.

Quelle me la soit ou non, reprit

Elmedor , dès que la Princesse eut achevé de parler , je ne laisserai pas de la tenter , dès que vous m'ordonnerez de partir : trop heureux , charmante Zamée , si je puis vous rendre un Prince si accompli , & qui merite si bien votre tendresse ! Dès que le jour paroîtra , reprit la Princesse de Fez , je vous conduirai au séjour qu'habite le malheureux Almanfon ; mais comme la nuit n'est pas encore avancée , allons prendre un léger repas , & quelques heures de repos dans une cabane dont j'ai fait mon palais , depuis que que j'ai perdu mon cher Prince. Elmedor n'osa refuser Zamée , & pour la première fois depuis la mort d'Alzayde , il se coucha dans un lit. Il n'y fut pas tranquille , ses mortelles douleurs le tenoient éveillé jusqu'à l'aurore. Honteux qu'elle le trouvât au lit , il se leva , & s'étant fait armer , & ayant sçû que la Princesse Zamée étoit prête , il fut l'aider à monter à cheval. Ils marcherent

tout le jour sans se reposer ; mais leurs chevaux ne pouvant fournir à leurs impatiences , ils s'arrêterent dans une prairie arrosée d'un ruisseau , qui faisoit un murmure agreable. Ils n'y eurent pas été une heure , qu'ils apperçurent un Chevalier , que Zamée reconnut pour Zoroastre ; la frayeur de retomber dans ses mains lui fit jetter un cri si perçant , qu'Elmedor lui en demanda la cause ; & la Princesse lui ayant nommé le Chevalier Terrible , il remonta à cheval , & prenant son casque & sa lance des mains de son Ecuyer , il fut au-devant du Prince de Maroc , comme il venoit de reconnoître la belle Zamée. Chevalier , lui dit Elmedor , je viens d'apprendre que tu es indigne de porter ce nom , puisque tu te fers de la force pour posseder une Princesse qui ne t'aime point. Et qui es tu ? lui répondit fièrement Zoroastre , qui prend le parti d'une infidelle , que je ne cherche qu'afin de la punir de ses crimes. Si

je suis vainqueur je te l'apprendrai , reprit le Prince de Grenade ; mais ne perdons point un temps précieux, en discours inutiles. En disant cela , Elmedor lui porta un coup de lance, qui ne fit que l'ébranler dans les arçons , & celle de Zoroastre s'étant rompuë contre la cotte d'Arme de son ennemi , ils commencerent à faire briller leurs funestes épées. Zamée tremblante pour son défenseur, faisoit des vœux au Ciel , pour qu'il ne perît point dans ce combat. Elle fut bientôt hors de crainte. Zoroastre percé de coups , tomba aux pieds de l'invincible Chevalier de la Funeste Epée. Zamée courut au Prince , & lui demanda s'il n'étoit point blessé ; & voyant couler son sang d'une playe qu'il avoit au bras droit , elle l'arrêta de ses belles mains ; & ce qu'elle venoit de lui voir faire , lui fit esperer qu'il déliyreroit bien-tôt son cher Almanfon.

L'on laissa le soin à l'Ecuyer du

Prince de Maroc, du corps de son Maître; & la Princesse avant que de partir, voulut apprendre des nouvelles de la Reine sa mere, & ce que le Roy son pere disoit de sa fuite.

Quand on sçut votre départ, Madame, lui dit l'Écuyer, le Roy ne doutant point que la Reine ne fût de votre intelligence, par l'aversion qu'elle avoit toujours eu pour le Prince mon Maître, la fit prisoniere dans son appartement, & la maltraita beaucoup, pour lui faire dire où vous étiez allée avec le Prince de Tune. Mais cette vertueuse Princesse voyant qu'elle ne pouvoit cacher que vous n'eussiez suivi Almanfon; & aiant peur que l'on n'envoyât sur vos traces, dit que vous étiez allée chercher un azile chez la Reine de Grenade votre tante. Zamut la crut, & envoya sur le chemin de Grenade, pour vous ramener à Fez, où il vous destinoit les tourmens les plus cruels. Zoroastre au desespoir de votre fuite, partit de
Fez,

Fez, sans attendre le retour de ceux que l'on avoit envoyez après vous; & depuis un an nous avons parcouru toutes les Espagnes plus d'une fois; enfin son mauvais destin l'a conduit dans cette prairie, où cet invincible Chevalier lui vient de faire trouver la fin de ses malheurs.

La Princesse de Fez n'entendit pas sans verser des larmes, les chagrins qu'elle cauçoit à la Reine sa mere; mais le Prince l'ayant assurée qu'il la remettroit bien-tôt en état de la revoir avec son cher Almanzon, elle remonta à cheval, & commença à marcher. L'agitation du cheval fit saigner la blessure d'Elmedor; Zamée étancha son sang avec une herbe qu'elle appliqua sur sa playe, & le contraignit de s'arrêter dans un Bourg qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. L'Ecuyer du Prince y fut chercher un Chirurgien, qui après avoir visité la blessure, lui dit, qu'il falloit garder le lit au moins trois

jours, quoique la playe fût fort legere; la Princesse eut toutes les peines du monde d'obtenir du Chevalier, qu'il prît ce peu de repos; & le voulant laisser mettre au lit, elle se retira dans une autre chambre, où elle passa la nuit. Le lendemain ayant sçu que le Prince dormoit d'un sommeil tranquille, elle ne sortit de sa chambre que quand elle apprit qu'il étoit éveillé, & s'étant informée de l'état de sa santé: Elle n'est que trop bonne pour un malheureux, Madame, lui dit-il; & Alzayde me l'est venu reprocher dans ce moment de sommeil que la perte du sang que j'ay faite m'a causé: je l'ai vüe cette admirable personne, dans une chambre du Château où est Almanfon, à ce qui m'a paru dans mon songe, couverte d'un voile de gaze noire, me reprocher le peu de soin que j'avois de la retirer du tombeau, & de la venger. J'ai voulu me jeter à ses pieds, & lui dire que le serment que j'avois fait de punir ses

ennemis , m'empêchoit de la suivre , & que je n'avois pas perdu un moment pour les chercher ; mais l'effort que j'ay fait pour embrasser ses genoux , m'a reveillé. Ce songe , reprit la Princesse de Fez , me paroist mystérieux ; Alzayde n'est point morte , elle habite sans doute la même prison que mon cher Prince. Ah ! Madame , lui dit Elmedor , en versant quelques larmes , je ne puis douter de Talmut mon Ecuyer , qui l'a vûë expirante , & qui m'a annoncé ses dernières volontez. Si je sçavois votre histoire , reprit la Princesse , & que vous eussiez la même confiance en moy que j'ai eu pour vous , je vous parlerois avec plus d'assurance , & Talmut pourroit m'en faire le recit pendant que l'on panseroit votre blessure. Elmedor ne put refuser à Zamée ce qu'elle lui demandoit ; & le Chirurgien étant entré , elle sortit avec l'Ecuyer , & Adeline , ordonnant à celui d'Almanfon de ne point quitter le Prince.

Elle fut dans un petit Bois qui étoit derrière la maison ; & ayant cherché un endroit où elle fût à l'ombre du Soleil , elle s'assit sur l'herbe , & Talmut s'étant mis à ses pieds avec Adeline , il commença l'histoire de son Maître en ces termes.

H I S T O I R E
Du Prince Elmedor de Grenade ,
& de la Princesse Alzayde.

VOUS sçavez sans doute , Madame , dit Talmut , que mon Maître est fils du Roy de Grenade , & de la Reine Ermendine , dont la beauté & la vertu font les délices de la Cour de Grenade. Le Prince fut nommé Elmedor ; & depuis , par ses glorieux Exploits , le Chevalier de la Funeste Epée. Il commença d'être connu sous ce nom à la guerre que le Roy son pere eut contre les Mores Castillans , où il fit des choses si au-

dessus de la valeur ordinaire , qu'il fut regardé comme l'auteur de la paix que ces peuples furent contraints de nous demander.

Après cette victoire il demanda permission au Roy son pere , d'aller voyager inconnu dans toutes les Espagnes ; le Roy le lui accorda, mais la Reine , qui l'aimoit avec tendresse , s'y opposa fortement , parce qu'un Magicien de ses amis , nommé Zamat, lui avoit dit , que le Prince courroit de grands dangers dans ce voyage ; mais pour l'en garantir il donna à la Reine une bague enchantée , qui avoit le pouvoit de détruire tous les enchantemens , quand on mettoit le point d'un cœur de rubis qui y étoit enchâssé , en haut. La Reine voyant qu'elle ne pouvoit empêcher son fils de partir , lui donna la bague , & lui fit promettre de la porter toujours de la manière que l'Enchanteur lui disoit. Elmedor le lui promit, & sortit de Grenade , suivi de moi seulement.

Après avoir passé un an à voir toutes les Cours, nous arrivâmes à Leon le jour d'une Course de Chevaux, dont la Princesse Alzayde, fille du Roy de Leon, donnoit le prix, qui étoit une épée garnie de rubis d'un fort grand prix; mon Prince l'emporta avec une adresse qui lui attira les regards de toute la Cour; & il le fut prendre des mains de la charmante Alzayde. Si je ne vous avois pas vû, Madame, continua l'Ecuyer, je dirois que la Princesse de Leon étoit la plus belle personne de toutes les Espagnes: jamais tant de majesté n'a été accompagnée de tant de douceur. Ses cheveux qui étoient d'un brun argenté, donnoient un éclat surprenant à son teint, dont les couleurs vives & séparées ne pouvoient céder qu'au brillant de ses yeux; enfin tous les charmes de la beauté se trouvoient répandus dans toute sa personne.

Elmedor enchanté de tant d'attraits, demeura quelque temps hors

de lui-même ; & si le Roy , à qui l'on avoit dit son nom , ne l'eût obligé de répondre au compliment qu'il lui fit, de long-temps il ne seroit sorti de la douce rêverie qui l'occupoit.

Les Courses finies l'on retourna au Palais ; & le Roy ayant contraint mon Prince de prendre un appartement auprès du sien , il y fut changer d'habit, & revint passer la soirée chez la Reine , où il eut le bonheur d'entretenir sa Princesse plus de deux heures. Que de graces nouvelles il découvrit dans cette conversation ! Son esprit surpassoit encore sa beauté , & une douceur accompagnée d'une severe modestie regnoit dans toutes ses actions , qui en inspirant un violent amour , défendoit de s'en plaindre. Elmedor ne ressentit que trop ce pouvoir tyranique , & il se retira à son appartement le plus amoureux de tous les hommes. Tous les jours suivans ne servirent qu'à redoubler ses chaînes , & à les rendre plus fortes

que la mort; le temps ne nous l'a que trop fait connoître.

J'ay sçû d'une fille de la Princesse, nommée Sanchée, pour qui j'ai eu quelque passion, que cette admirable personne sentit pour le Prince un tendre penchant, qu'elle combatit en vain, & que quelque sévère que fût sa vertu, elle ne fut point fâchée de voir que ses beaux yeux en avoient fait la conquête; mais elle cachoit si bien ses sentimens, qu'Elmedor ne lui voyant qu'une civilité modeste, doutoit si elle connoissoit qu'il l'adoroit. Divine Alzayde, disoit-il quelquefois tout bas, en la regardant, est-il possible que mes soupirs & mes regards languissans, ne vous apprennent pas que je suis le plus amoureux de tous ceux qui vous servent? un feu si pur pourroit-il vous offenser? Dans ces momens il étoit prest de lui déclarer son amour; mais le respect, & la crainte d'être banni par cette aimable Princesse, le retenoit. Dans

ce temps-là le Prince des Aſtruriens déclara la guerre au Roy de Leon ; ce Prince , pour n'être point ſurpris par ſon ennemi , aſſembla ſes troupes , & s'étant mis à leur teſte , marcha ſur la frontiere avec Elmedor , qui voulut l'accompagner. Il ne put prendre congé de la Princeſſe qu'en preſence de la Reine. Elle avoit craint de n'être pas maîtrefſe de lui cacher le chagrin qu'elle avoit de le voir partir pour une guerre qui devoit être ſanglante. Il fut vivement touché de ne pouvoir lui dire que ce n'étoit que pour lui marquer que tous ſes jours lui étoient conſacrez , qu'il alloit combattre les ennemis du Roy ſon pere. Quand nous fumes arrivez au rendez-vous de l'Armée , le Roy de Leon voulut en donner le commandement ſous lui au Prince de Grenade ; mais il le reſuſa , en lui diſant , qu'il ne vouloit que l'honneur de combattre à ſes côtez.

Nous fumes quelque temps ſans

trouver l'occasion favorable de donner la bataille ; mais enfin le Prince des Astruriens, qui étoit plus fort que nous, nous la presenta ; elle fut terrible pour les deux partis, & la victoire sembloit se declarer pour les ennemis ; mais mon Prince fit changer le combat de face, en donnant la mort au Prince des Astruriens. Ses troupes, au lieu de chercher à le venger, ne songerent qu'à fuir, & laisserent le champ de bataille couvert de mourans & de morts.

La campagne finit par cette victoire ; les ennemis se retirerent sur leur frontiere ; & le Roi, après avoir donné mille loüanges à mon Maître, s'en retourna à Leon.

La Reine & la Princesse vinrent au-devant de nous. Tous les chemins étoient pleins de peuple, qui disoit tout haut, que pour voir le Roy de Leon maître d'une partie des Espagnes, il falloit unir le Prince de Grenade & la Princesse Alzayde. Elme-

dor trouvant l'occasion favorable pour parler de son amour, s'approcha du chariot d'Alzayde, qui n'avoit avec elle que Sanchée. Madame, lui dit-il, les Dieux quelquefois s'expliquent par la bouche des peuples. Oserois-je prétendre que cet oracle ne feroit pas le malheur de la divine Alzayde? Mon cœur que ses premiers regards ont enflammé de la plus respectueuse passion qu'ils feront jamais naître, n'attend depuis ce fatal moment, pour se faire connoître, qu'il le puisse sans vous déplaire; c'est à vous, charmante Princesse, de condamner mon amour à un silence éternel, ou de me permettre de me dire votre Chevalier. Seigneur, reprit Alzayde en rougissant, si les Dieux veulent unir la Couronne de Leon à celle de Grenade, en vain je voudrois l'empêcher; mais souffrez que j'attende qu'ils s'expliquent par des voix moins tumultueuses: laissez-moi douter jusqu'à ce moment de leurs

profonds decrets , & ne me contraindez pas d'oublier que nous vous devons la victoire , pour ne me souvenir que de l'offense que vous me faites , en me parlant d'un amour que je ne dois écouter que par les ordres du Roy & de la Reine ma mere. S'il ne falloit que les ordres de ces personnes sacrées, lui répondit le Prince, j'aurois lieu de croire qu'ils ne me feroient pas contraires. Mais si, comme je n'en puis douter , Madame , j'ai le malheur de vous déplaire , je sçaurai punir ce cœur temeraire , trop rempli d'un feu coupable, puisqu'il est désavoué de celle qui l'a fait naître. Le Roi, qui s'approcha du Chariot d'Alzayde , l'empêcha de répondre à Elmedor ; mais quelque contrainte qu'elle se fît pour cacher le tendre penchant qu'elle avoit pour lui , elle lui fit signe de se retirer , avec un regard si tendre , qu'il oublia ce qu'elle lui avoit dit de trop severe.

Depuis ce jour Elmedor commen-

ça d'esperer de n'être pas indifférent à la Princesse. Il redoubla ses soins & son amour, avec un respect si touchant, que la belle Alzayde lui avoua que si le Roi son pere approuvoit sa passion, elle ne lui seroit pas contraire.

Dans ce temps-là, Madame, continua l'Ecuyer, le Cartel du Prince de Maroc fut apporté à la Cour; & mon Maître demanda la permission au Roi & à la Princesse, d'aller combattre pour soutenir ses charmes. Alzayde le refusa, par une modestie qui la rendoit encore plus digne du soin qu'Elmedor vouloit prendre de lui faire remporter la victoire; mais le Roi, qui l'aimoit avec tendresse, & qui n'étoit point fâché de l'attachement que le Prince de Grenade avoit pour sa fille, lui permit de combattre, & de se dire son Chevalier, & obligea la Princesse de lui donner une écharpe qu'elle portoit ce jour-là, pour pendre l'épée qu'elle lui avoit

donnée à la Course de Chevaux, quand nous arrivâmes à Leon. La Princeſſe obéit avec une rougeur ſi obligeante, que mon Prince crut qu'avec ces marques de ſon bonheur il vaincroit Zoroaſtre, & tous les Chevaliers de la terre; & prenant congé du Roi, de la Reine, & d'Alzayde, nous primes le chemin de Fez.

Nous marchâmes les premières journées de notre voiage ſans avantures; mais étant arrivez ſur le bord d'une rivière qu'il falloit paſſer pour entrer dans l'Afrique, nous attendîmes quelque temps des batteaux de peſcheurs qui peſchoient ſouvent dans cet endroit; enfin nous en vîmes aborder un, & Elmedor lui aiant dit qu'il avoit affaire de l'autre côté du Fleuve, nous entrâmes dans ſon bateau. Mais, Madame, nous n'eumes pas pris le courant de l'eau, que nous tombâmes dans un aſſoupiffement dont nous ne pûmes nous garantir.

A notre réveil nous nous trouvâmes dans un Palais magnifique, basti dans une Île de la Mer d'Afrique. Tout ce que l'on peut souhaiter pour rendre un lieu enchanté, se trouvoit dans celui-là, soit pour la grandeur des bastimens, la somptuosité des meubles, ou la beauté des jardins, & la quantité des jets d'eau, qui par des figures différentes remplissoient des canaux de marbre & de porphyre. Les Bois, par leur aimable fraîcheur, mettoient à couvert du Soleil, les allées de jasmins, d'orangers & de grenadiers, où les oiseaux de mille plumages differens faisoient un concert qui enchantoit le cœur & les oreilles ; enfin un printemps éternel qui regnoit toujours dans cet aimable séjour, le rendoit celui des Dieux. Elmedor fut surpris de se voir dans un si beau Palais, & il étoit dans cette première surprise que causent les choses extraordinaires, quand il vit entrer une jeune & belle personne, suivie de plusieurs Nym-

phes, toutes plus aimables les unes que les autres. Elmedor, lui dit la Dame, les Dieux, à qui la vie des Heros comme vous est chere, m'ont fait connoître que le Tournois de Fez vous devoit être fatal. Ne me veüillez point de mal de vous avoir éloigné de ce lieu funeste à vos jours. L'on ne peut disputer le prix de la beauté à la belle Alzayde, & le Cartel de Zoroastre ne détruira point ses charmes. Dès que le temps de ce dangereux divertissement sera passé, le même bateau qui vous a conduit dans ce Palais, vous ramenera par un chemin beaucoup plus court auprès de la charmante Princesse de Leon, si vous ne trouvez rien ici qui puisse vous arrêter. Rien ne peut m'arrêter loin de ma Princesse, interrompit le Prince emporté par sa passion; & quoique je voye ici tout ce que la Nature a de plus parfait, les Dieux m'auroient fait plus de plaisir de me laisser mourir en combattant pour

soutenir les charmes de la divine Alzayde , que de me faire languir loin de ses beaux yeux. Le temps , reprit la Dame , en lui présentant la main pour descendre dans les jardins, vous fera peut-être changer de sentiment.

Après avoir fait quelques tours dans un Parterre où se voyoient les plus belles statuës du monde ; elle lui proposa de courre contre une de ses Nymphes , dans grande allée d'orangers ; lui disant que tous les Chevaliers que la Fortune conduisoit sur ses terres , étoient obligez d'essayer leur legereté avec Liriope) c'étoit ainsi que la Nymphes se nommoit.) Elmedor ne voulut pas se dispenser de cette badine coûtume, dont il ne sçavoit pas le mystere. Il partit en même temps que la Nymphes , & fut à la fin de l'allée plus de vingt pas devant elle ; mais il se trouva si échauffé de l'exercice qu'il venoit de faire , qu'il but beaucoup de l'eau d'une fontaine qui servoit

de but aux Coureurs , quoique sa couleur fût noirâtre , & tres-défa- greable au goust. Il n'eut pas avalé de cette eau , qu'il crut n'être ja- mais sorti de ces lieux depuis qu'il voyoit la lumiere. Alzayde se trou- va effacée de son cœur ; & sa pas- sion n'étant pas moins forte , sans se souvenir de celle qui l'avoit fait naî- tre, il crut que la Fée Desirée en étoit l'objet ; & s'approchant avec empref- sement , il reçut les complimens qu'elle lui fit , d'avoir vaincu Lirio- pe , avec un air si tendre , qu'elle s'a- plaudit en elle-même , d'avoir si bien réüssi.

La nuit étant venue , nous retour- nâmes au Palais , où l'on servit un souper délicieux. Après être sorti de table , l'on passa la soirée à écouter un concert charmant ; & l'heure de se retirer étant venue , l'on conduisit le Prince dans son appartement , où , sans songer à la belle Alzayde , il dor- mit tranquillement toute la nuit.

J'ai sçû depuis , que la fontaine enchantée qui avoit fait un si prodigieux changement dans Elmedor, tiroit sa source du Fleuve Stix ; & que la Fée, par un charme extraordinaire, avoit ajouté à sa vertu naturelle, celle de se rendre l'objet de l'amour du Chevalier. Je sçû encore par une de ses Nymphes , qui eut quelque bonté pour moi , que Desirée ayant un jour passé à Leon , pour aller cueillir des herbes sur les montagnes qui entourent ce Royaume , avoit vû le Prince de Grenade ; qu'elle avoit conçu pour lui une tendresse si violente, qu'elle avoit résolu de l'attirer dans son Île ; que l'occasion du Tournois lui avoit paru favorable ; & qu'elle nous avoit envoyé ce bateau fatal, qui nous avoit conduit dans son Palais.

Cependant le Prince charmé des bontez de la Fée, passoit les plus heureux momens du monde. Rien ne s'opposoit à ses desirs ; tout le prévenoit , & la Fée par mille divertisse-

mens nouveaux l'amusoit agreablement. Tantôt dans de petits chars d'ébène traînez par des licornes plus blanches que la neige, ces deux Amans accompagnez de Nymphes parées d'habits galans, alloient se promener sur le bord de la Mer, & les poissons de ce terrible élément se venoient rendre dans les filets que le Prince leur tendoit, forcez d'obéir aux enchantemens de Desirée. D'autres fois montez sur des chevaux, dont la legereté égaloit celle des dains, ils couroient après les bêtes les plus cruelles, qui sans pouvoir éviter le trait fatal qu'Elmedor leur lançoit, venoient tomber à ses pieds. Enfin, goûtant des plaisirs plus tranquilles, ils s'amusoient à voir danser les Nymphes & les Faunes sur une herbe fraîche & parsemée de fleurs; mais plus souvent encore, contents de s'expliquer leur tendresse, sans autre témoin que leur amour, ils passoient les journées entieres dans les

endroits du Bois les plus sombres, & les plus reculez du commerce des hommes.

Un jour que le Prince impatient de voir sa belle Fée, qu'il n'avoit point trouvée dans son appartement, fut la chercher dans un cabinet de mirthe, où elle alloit souvent, il fut abordé par un homme qui avoit un air si majestueux, qu'il lui imprima du respect & de la crainte. Que fais-tu, malheureux Elmedor ? lui dit cet Inconnu. Tu languis dans une molle oisiveté, pendant que le cruel Asmonade ayant conquis le Royaume de Leon, tient ta Princesse captive. Ne te souvient-il plus de l'amour que tu as jurée à la divine Alzayde ? Vois si ta Fée a rien qui approche de sa beauté. En disant ces paroles, il lui donna son portrait ; & Elmedor honteux de ces reproches, & frappé de ces traits, qu'il avoit si long-temps adoré, demeura quelque temps hors de lui-même. Sors de l'enchantement

qui te rend esclave , continua l'Inconnu. Pourquoi as tu oublié de te servir de la bague que la Reine ta mere te donna en sortant de Grenade ? mets-là du côté qu'elle porte sa fatalité , & tu verras sa divine vertu.

Elmedor s'étant reconnu au discours que faisoit l'Enchanteur Zamat , regarda à son doigt , & vit que son anneau avoit la pointe en bas. Il suivit le conseil de ce sage Magicien , & se retrouva tel qu'il étoit à Leon. Il rougit de colere des momens qu'il avoit donnez à la Fée Desirée ; & voulant demander à Zamat comment il feroit pour sortir de cette Isle, il ne le trouva plus. Pressé d'aller secourir sa Princesse , il courut au Palais , & m'ordonna de preparer ses chevaux. Comme il fut prest de partir , la Fée avertie de son dessein , vint pour l'arrêter ; mais sans être touché de ses plaintes , ni de ses pleurs , nous sortimes de son Palais , & de l'Isle enchantée.

Nous trouvâmes un Vaisseau dans le Port, prest à faire voile pour passer le trajet de mer qui la separoit de la Terre ferme ; & remontant à cheval, nous continuâmes notre voyage. Un matin, comme nous sortions d'une sombre Forest, nous vîmes venir à nous un Chevalier armé de toutes pieces, monté sur un superbe courfier, qui vint aborder le Prince. Elmedor, lui dit-il, je suis le Chevalier Vengeur des infidelitez. Celle que tu as faite à la Fée Desirée ne se peut reparer que par ta mort. Je suis son frere, aussi sçavant qu'elle dans les enchantemens ; mais me croyant assez fort par ma valeur, pour te faire repentir du tort que tu lui as fait, je ne me veux servir que de mon épée. Voyons donc si elle est aussi dangereuse que tes charmes, reprit Elmedor, en tirant la sienne, & si je sçaurai aussi-bien trouver l'endroit mortel des Enchanteurs, que celui des autres Chevaliers. En disant ces pa-

roles , il fit faire un demi tour à son cheval , & vint fondre sur le Chevalier avec une valeur étonnante ; leur combat fut terrible ; & le Prince voyant couler son sang avec abondance , redoubla sa fureur , & jetta par terre son ennemi ; & lui mettant le pied sur la gorge : Avouë , lui dit-il , que tes enchantemens t'auroient mieux servi que ton épée. J'avouërai , dit le Chevalier , que tu es plus heureux que moy , & que ma vie est dans tes mains. Va , lui dit Elmedor , je te la donne , pour m'acquitter de ce que je dois à Desirée ; & l'aidant à se relever , & à monter à cheval , il le laissa plein de honte & de dépit. Cependant nous fumes contraints de nous arrêter aux premières habitations que nous trouvâmes , pour étancher le sang des blessures du Prince ; & le faisant mettre au lit malgré l'envie qu'il avoit de voir la Princesse , je fus chercher un Chirurgien , qui me dit que ses playes étoient tres-dangereuses,

reuses. Je vous avoüe, Madame, que cette nouvelle me toucha sensiblement ; mais les Dieux qui reservoient ce malheureux Prince à de plus mortels chagrins que la mort, nous donnerent un secours à quoy je ne m'attendois pas.

Pendant que l'on sondoit les blessures d'Elmedor, le maistre de la cabanne arriva : il s'approcha de mon cher Prince, & ayant vû l'état des playes, il sortit ; & revenant un moment après, ses mains pleines d'herbes, les pila ; & ayant appliqué une compresse trempée dans le jus qu'il en avoit tiré, sur ses blessures, il assura mon Maître que dans deux jours il seroit guéri parfaitement

Ce que le Berger avoit dit se trouva veritable ; le Prince après avoir recompensé son hôte charitable, prit le chemin de Leon, & nous apprimes d'un homme de qualité que nous rencontrames, tous les changemens qui étoient arrivez dans ce Royaume

me pendant notre absence.

Asmonade Prince de l'Estramadure, Magicien cruel & méchant, étoit devenu amoureux de la Princesse; il l'avoit demandée au Roy; mais ce bon Prince ne voulut pas lui sacrifier sa fille. Pour s'en venger il vint assiéger Leon; & la trouvant sans défense, il s'en rendit le maître, & fit mourir le Roi & la Reine. Pour la Princesse, il la fit garder dans le Palais, & par des soins & des presens il prétendoit lui faire oublier ses crimes. Mais cette genereuse Princesse méprisant les marques de son amour, comme ceux de sa haine, passoit des jours bien malheureux. Nous apprimes encore, qu'Alzayde depuis quinze jours étoit tombée malade, & que le perfide Asmonade n'en paroissoit pas plus allarmé. Des nouvelles si tristes firent un effet si terrible sur le cœur d'Elmedor, qu'il tomba évanoui. Ses playes se rouvrirent, avec une grosse fièvre, qui le mit au bord du tom-

beau. L'inquietude qu'il avoit du mal de sa Princeſſe, m'obligea d'aller à Leon. Je trouvai le Palais plein de confuſion. Les portes n'en étoient plus gardées ; & je montai à l'appartement d'Alzayde, ſans que perſonne me reconnût. J'entrai dans ſa chambre. Mais, Dieux ! dans quel état la trouvai-je ? Les couleurs de la mort étoient peintes ſur ſon viſage. Ses yeux à demi fermez , & ſa bouche entr'ouverte, paroiſſoient ne plus donner de marque de vie. Je fus percé d'une ſi vive douleur , que je pouſſai un cri dont je ne fus pas maître. Sanchée, qui étoit toute en pleurs auprès de cette Belle mourante , tourna la teſte ; & m'étant approché : Sanchée, lui diſ-je , ne me reconnoiſſez-vous plus ? Ah ! Talmut , me dit-elle , que le Prince de Grenade eſt heureux d'être mort, ſ'il aimoit toujours cette infortunée Princeſſe ! Mon Prince n'eſt point mort , lui répondis-je ; & il ſeroit ici, ſans le mal d'Alzayde, qui

l'a réduit dans un tres-grand danger de sa vie. Juste Ciel ! s'écria Sanchée ; quelle fatalité est attachée à la malheureuse Maison de Leon ! La Princesse , continua cette fille , avoit trouvé dans son grand courage de quoy braver toutes les cruautéz d'Asmonade ; mais elle n'a pû résister à la perte d'Elmedor , que ce Perfide lui a dit avoir tué dans un combat particulier. Depuis ce moment , elle n'a plus eu de part à la vie. En vain je la conjure de me donner quelque signe qu'elle me connoist encore ; je n'en puis tirer que de profonds soupirs. Asmonade tranquille dans notre desespoir , nous témoigne une maligne joye , qui redouble notre douleur. Mais essayons si la nouvelle que vous venez de m'annoncer pourroit la rappeler à la vie : Approchez-vous , me dit-elle encore , & parlez-lui de la part du Prince. Madame , dis-je à la Princesse , en prenant une de ses belles mains , que je pressai pour la

réveiller, Elmedor n'est point mort ; il ne respire que pour vous , voulez-vous l'abandonner ? A ce nom si cher Alzayde ouvrit les yeux , & les tournant de mon côté , elle chercha à me connoître. Madame , continuai-je , je suis Talmut , que le Prince de Grenade vous envoie , pour lui faire sçavoir comment il pourra vous assurer de sa très-respectueuse passion. Talmut , me dit-elle , je n'ay plus de part à la vie ; mais dites à votre Maître , que comme je meurs pour lui , je veux qu'il vive pour me venger. En achevant ces paroles , qu'à peine avois-je pû entendre , elle retomba dans une foiblesse ; & Asmonade étant entré , je me retirai. Mais je ne fus pas sur l'escalier , que j'entendis crier : *La Princesse est morte.* Pénétré de douleur , je retournai auprès du Prince , & n'osant lui dire la vérité , je lui dis qu'Alzayde se portoit mieux. Mais connoissant sur mon visage les traces des pleurs que j'avois versé , il ne

54 *Les Chevaliers Errans.*
douta point de son malheur.

Tout ce que la fureur peut faire dire & penser , ce malheureux Prince le dit & le pensa ; & si je ne lui avois dit les ordres de la Princesse mourante , il n'auroit pas survécu à cette admirable personne. Ouy , trop infortunée Alzayde , disoit-il , vous serez vengée , j'en jure par tout l'amour que j'ai pour votre chere Ombre. Je ne conserverai ma vie que jusqu'au moment que j'aurai appaisé vos Manes irritées.

Depuis qu'il eut pris cette resolution , forcé de prendre soin de sa santé , pour mourir plutôt , il fut en état de quitter le lit au bout de quinze jours ; & ayant encore donné quelque temps pour soutenir les fatigues du cheval , il me renvoya à Leon , pour sçavoir ce qu'on avoit fait du corps de sa Princesse , & où étoit Asmonade. Je ne pûs rien apprendre de ce qu'il souhaittoit , que du peuple , qui me dit que le Tyran

avoit fait emporter le corps d'Alzayde avec lui; que Sanchée ne l'avoit pas voulu quitter, & que le Palais étoit fermé. Ce fut en vain que je voulus en sçavoir davantage, je fus contraint d'aller dire à Elmedor, qu'Asmonade n'étoit plus à Leon; ce fut un redoublement de chagrin pour ce Prince infortuné. Mais étant résolu de le chercher jusqu'au bout du monde, nous partîmes pour l'Estramadure, croyant que ce Perfide, de peur que le Peuple ne se soulevât à la vûe du corps de leur Princesse, étoit allé lui donner un tombeau dans une terre étrangere; mais nous ne l'y trouvâmes pas.

Depuis ce jour-là l'infortuné Elmedor a parcouru toutes les Espagnes sans trouver son ennemi, quelque soin que nous nous soyons donnez; & depuis un an mon Prince passe les nuits dans les Forests, & les jours dans les lieux où il espere satisfaire sa vengeance.

Je ne croyois pas , dit la Princesse Zamée , après que l'Ecuyer eut fini son histoire , être sensible à d'autres malheurs qu'à ceux qui m'accablent ; mais ceux du Prince de Grenade m'ont touché vivement. Retournons auprès de lui , pour le soulager par la part qu'il nous verra prendre à sa douleur. En même temps la Princesse se leva ; & rentrant dans la chambre d'Elmedor : Seigneur , lui dit-elle , vous n'êtes pas seul qui donnez des larmes à vos infortunes ; ils en ont arraché de mes yeux. Je devois vous dire , Madame , reprit le Prince , que la compassion d'une grande Princesse comme vous , adoucit mes maux. Mais , aimable Zamée , ils sont d'une nature à ne pouvoir être soulagés que par la mort. J'espère une fin plus heureuse , reprit la Princesse de Fez , depuis que j'ai sçu votre histoire. Je ne doute plus que l'admirable Alzayde ne soit vivante. Asmonade craignant votre présence , & sçachant

vosre retour , a sans doute enlevé la Princesse de Leon dans cet évanouissement qui la fit croire morte à vosre Ecuyer. Le soin qu'il prend de se cacher n'en peut laisser douter ; & comme je vous le disois ce matin , il la tient prisonniere dans ce fatal Château , d'où vous devez tirer le malheureux Prince de Tune. C'est ce quel'Enchanteur Zamat vous a voulu faire entendre par le songe que vous avez fait , & nous n'avons besoin , pour finir toutes nos infortunes , que de vosre santé , & de cette merveilleuse bague dont il vous fit present. Helas ! Madame , reprit le Prince , si notre bonheur n'est fondé que sur ce fatal anneau , qu'il est incertain ! Je l'ai perdu dans le combat du Chevalier Vengeur , & les Destins m'ont privé de ce secours magique. Vosre valeur , reprit la Princesse , nous tiendra lieu de tout ; songez seulement à vous guérir. Après ces paroles , Zamée craignant de le faire trop parler , se retira.

Le lendemain elle fut se promener dans le petit Bois dont j'ai parlé , accompagnée d'Adeline & de son Ecuier. Elle s'y promena quelque temps ; mais le Soleil l'ayant contrainte de chercher de l'ombre , elle fut s'asseoir au même endroit où l'Ecuier d'Elmedor lui avoit conté son histoire. Elle n'y eut pas été un moment , qu'elle entendit une personne qui parloit assez haut. J'avouë , Madame , disoit cette Inconnue , que l'inconstance du Prince Alinzor mérite toute votre haine ; mais je voudrois qu'elle fût plus modérée , & que retournant dans les Canaries. . . . Non Phenice , reprit un autre personne , n'espere pas que je revoye les heurcuses Isles des Canaries ; que je n'aye puni l'infidelité du Prince de Numidie. La Fée des Grandeurs m'a prédit que je trouverois la fin de mes peines dans le Royaume de Grenade. Nous n'en sommes pas éloignées. Je n'en partirai point que je n'aye lavé

dañs son sang l'injure mortelle qu'il m'a faite.

Zamée curieuse de voir cette Inconnuë , dont le son de la voix avoit quelque chose de touchant , se leva ; & s'avancant , elle vit deux jeunes Chevaliers assis sur l'herbe. La Princesse de Fez se doutant bien , par ce qu'elle venoit d'entendre , du sujet qui obligeoit cette Inconnuë de cacher son sexe , fut à elle les bras ouverts , charmée de sa beauté & de sa jeunesse. Charmante Princesse , lui dit-elle , ne soyez point fâchée que le hazard m'ait fait connoître que je puis vous donner des preuves aussi tendres de l'amitié que l'on ne se peut empêcher d'avoir pour vous , dès qu'on vous a vûë un moment. Je suis une infortunée , continua Zamée , accoûtumée à plaindre mes malheurs. Plaignons-nous ensemble pour les soulager. Quelque raison , reprit la Princesse des Canaries , que j'aye d'être fâchée d'avoir été connue , je

ne puis l'être d'une rencontre si heureuse, & le bonheur de coûter quelques pleurs à une personne comme vous, peut adoucir bien des maux. Mais celui dont apparemment vous m'avez entendu plaindre, est si outrageant, qu'il n'y a que la mort de celui qui me l'a fait, qui puisse le guérir. La mort d'un ennemi qui nous a été cher, reprit Zaméc, & qui souvent nous l'est encore, quoique nous ne le croyions pas, n'est pas toujours un remède assuré. Mais, ma Princesse, continua-t-elle, il n'est pas temps de disputer sur votre vengeance; quand quelques jours de connoissance m'auront attiré votre amitié, je pourrai vous faire convenir de ce que je vous dis. Songeons présentement à vous délasser de vos fatigues dans une petite habitation, où les blessures d'un grand Prince me retiennent encore quelques jours. Quelque envie que la Princesse des Canaries eût de suivre sa route, elle ne put

resister aux amities de la belle Zamée; ils prirent ensemble le chemin de la cabane, & rentrèrent dans la chambre du Prince.

Il fut étonné de voir avec la Princesse de Fez un Chevalier d'une beauté si brillante. Mais la charmante Zamée lui ayant expliqué en deux mots cette aventure, il offrit à la Princesse des Canaries son bras & son épée, pour la venger de son infidèle. Je n'ai besoin que de ma main, généreux Chevalier, lui dit-elle, pour le punir; & si un autre bras que le mien faisoit couler son sang, il me coûteroit des larmes. Je vous l'avois bien dit, Madame, reprit Zamée, que cet Ingrat vous étoit encore plus cher que vous ne croyez. Vous craignez de remettre votre vengeance dans des mains trop sûres; vous aimez mieux y employer les vôtres. Ne jugez point si mal de ma haine, répondit la Princesse des Canaries. Si vous aviez jamais senti cette cruelle passion, vous

conviendriez que le plaisir de se venger soi-même est si sensible, qu'il peut coûter des larmes, quand nous en sommes privez. Je ne voy qu'un amour déguisé dans tout ce que vous dites, ma belle Princesse, reprit celle de Fez; & si ce trop heureux Alinzor paroïsoit à vos pieds, ses soupirs & son repentir éteindroient plus sûrement votre colere, que la perte de sa vie. Le Chirurgien du Prince étant entré dans ce moment, obligea les Princeses de passer dans leur chambre, où par une conversation charmante, elles connurent si bien qu'elles ne pouvoient rien trouver de plus aimable qu'elles, qu'elles s'aimèrent tendrement. Et la Princesse Zamée ayant obligé celle des Canaries de lui promettre de ne partir qu'avec elle, puisqu'elles alloient toutes les deux en Grenade, elle la pria le lendemain de lui apprendre les infidelitez d'Alinzor; & défendant qu'on les vînt interrompre, la belle Ca-

narienne commença en ces termes.

HISTOIRE

De Zalmayde Princesse des Canaries, & du Prince de Numidie.

VOUS sçavez déjà, Madame, dit Zalmayde, que je suis Princesse des Canaries ; & selon toutes les apparences, vous n'ignorez pas qu'ayant perdu ma mere en me donnant le jour, le Prince mon pere la suivit quelques années après. Je demurai sous la conduite de la Princesse Zantille sœur de ma mere ; & pour gouverner mon Etat, le Prince mon pere avoit choisi avant que de mourir, le Prince des Isles de Baleares.

C'étoit un Prince tres-prudent, & tres-propre à regir des peuples aussi remuans que les nôtres. Mais l'Amour, malheureusement pour moi, lui fit croire que de tous les biens, le

plus grand c'étoit celui d'être aimé de moy. La Princesse Zantille se servoit de tout son pouvoir, & me representoit sans cesse que j'avois la main trop foible pour soutenir le Sceptre; que les Canariens accoutumés au gouvernement de Zenore, (c'étoit ainsi qu'il s'appelloit,) verroient avec joie briller ma Couronne sur sa teste.

Toutes ces raisons étoient fort peu de mon goût. Zenore me déplaisoit beaucoup; & la reputation qu'il avoit d'être grand Enchanteur, me donnoit une aversion pour lui, que je n'ai jamais pû vaincre, quoi qu'il m'ait servie dans la suite de ma vie d'une manière dont je lui devois avoir obligation.

La Cour des Canaries étoit dans cet état, quand je voulus aller à un Temple de Diane, qui étoit bâti en Terre ferme. La Princesse Zantille ne put être du voyage. Elle se trouvoit incommodée; & Zenore étoit

allé appaiser quelque soulèvement qui s'étoit fait dans la ville de Ba-leare. Je m'embarquai donc avec une Fille, que vous voyez avec moi, & quelques Esclaves; ne voulant pas être connuë dans ce petit Pelerinage.

Notre navigation fut la plus heureuse du monde, & nous descendîmes à terre, sans avoir eu un moment de vent contraire. Je montai dans un chariot, pour aller jusqu'au Temple. Je me promenai long-temps sous de grandes allées couvertes, qui conduisent au Portique; & l'heure des sacrifices étant arrivée, j'entrai dans le Temple. Pendant les Cérémonies j'apperçus vis-à-vis de moi un Chevalier d'une taille admirable, qui me regardoit avec une attention qui me fit rougir. Mais trouvant mille charmes sur son visage, & dans toute sa personne, j'eus bien autant de soin de ne le point perdre de vûë, que d'écouter les hymnes que l'on chantoit en l'honneur de la Déesse.

Quand les sacrifices furent achevez , je sortis du Temple ; & mon Chevalier me suivit jûsques sous les allées , où je fis encore quelques tours. Cet Inconnu étoit mon ombre. Je le voyois toujours à côté de moi , & ses yeux rencontraus les miens , il en sortit un feu si vif , qu'il passa dans mon cœur , & commença de me bruler d'une flamme qui n'auroit jamais fini , si celle que je fis naître dans son aine dans le même moment , avoit été de ces flammes vestales , qui ne s'éteignent jamais. Cet effet de la sympathie fut si extraordinaire , que le Prince de Numidie (car c'étoit lui) ne put s'empêcher de m'aborder , & de me presenter la main pour m'aider à monter dans mon chariot ; & sans sçavoir si je devois accepter ce service d'un homme que je ne connoissois pas , je ne pus le refuser.

Madame , me dit-il , il faut que je sois bien aimé de la Déesse qu'on adore ici , pour avoir inspiré sa Vestale

de n'offrir mes sacrifices que demain, puisqu'il m'a fait voir, par ce retardement, la plus admirable personne que les Dieux ayent jamais formée. Cette Dame n'étoit donc pas dans le Temple, repris-je, ne voulant pas recevoir une louange si flatteuse, n'ayant point vû de femme qui ait arrêté mes regards. C'est que vous ne vous voïez pas, Madame, reprit l'hardi Alinzor, puisque vous ne vous connoissez pas dans cette belle personne, dont je ressens le tyrannique empire. Seigneur, lui dis-je, en prenant un air sérieux, les coûtumes du Royaume que vous habitez, sont sans doute différentes des nostres, ne pouvant croire qu'un Chevalier si accompli voulût manquer au respect qu'il doit à celle de mon sexe & de mon rang. Si les loix des Payens qui nous ont donné le jour, repliqua Alinzor, dispensent de se taire auprès de l'adorable objet de sa passion, j'avoüerai que les Numides, dont je suis le Souverain,

étant d'un temperament ardent & passionné. . . Dites aussi, fort inconstant, repris-je en riant. J'avoüe, me dit Alinzor, que l'on nous donne ce terrible défaut. Mais, charmante Inconnuë, me dit-il, vos yeux ne peuvent donner des chaînes qui ne soient éternelles; ainsi vous ne devez pas craindre le sable mouvant de ma Patrie. J'en crains plus les maximes, repris-je; & pour quelque moment que le hazard nous assemble, oubliez-les, je vous en conjure: je ne suis point d'humeur de changer vos loix contre les nostres; & comme Chevalier, vous êtes obligé de suivre les miennes. De tout mon cœur, reprit le Prince, je fais vœu dans vos belles mains, de n'en avoir jamais d'autres. Commencez donc, lui répondis-je, dès cet instant, de me laisser remonter dans mon chariot, & de vous contenter d'un quart d'heure de connoissance, sans vouloir m'accompagner plus loin. J'avoüe, Madame,

que j'aurois été bien fâchée, s'il m'avoit obéi, & qu'il me fit un tres-grand plaisir, après m'avoir mis dans mon chariot, de se retrouver à la portiere pour m'aider à descendre. Je lui en fis quelques reproches; mais ils furent si foibles, qu'ils ne l'empêchèrent pas de me conduire dans ma chambre. Ce fut là, que devenue plus hardie, je regardai tous ses charmes. Si comme moi, ma belle Princesse, vous connoissiez cet aimable Infidele, vous excuseriez une conduite si peu reguliere dans une personne de mon âge; & si des yeux noirs, brillants, bien fendus, pleins d'un feu plus dangereux que celui qui part des traits de l'Amour; un front formé pour être le siege de la majesté; une bouche où le blanc de ses dents mêlé avec l'incarnat de ses lèvres, faisoit le plus bel effet du monde; une taille telle qu'on la donne au vaillant Achille; un esprit serieux & enjoué, regnant tour à tour, fai-

trouver dans sa conversation une espèce d'enchantement , dont on ne peut se défendre ; si , dis-je , tous ces charmes pouvoient servir d'excuse , je serois sans doute très innocente : mais rien ne peut m'excuser , que ce mouvement sympathique , qui attiré par son semblable , cherche à unir les deux cœurs où il se trouve , d'une chaîne inévitable , malgré tous les efforts de la raison. C'est ce fatal penchant qui me força à rester le reste du jour , & le jour suivant , pour être témoin du sacrifice qu'il faisoit offrir à Diane , & qui nous fit retrouver le lendemain dans l'allée du Temple.

Comme il avoit sçu de Phenice , que je voulois partir après la Cérémonie , il s'étoit armé , pour estre prêt à me suivre. Il portoit ce jour-là une casaque couleur de rose , brodée argent & citron. Son casque étoit ombragé de mille plumes de ces deux couleurs. Il avoit à son bras un léger bouclier , où l'on voyoit un éclair sortant d'u-

ne nuë , qui entraînoit un Amour ;
& ces paroles : *Je nais : Je meurs.*

Dés qu'il m'apperçut, il vint à moi ;
& me présentant la main pour m'aider à marcher , nous entrâmes au Temple , où il eut bien plus de soin de me regarder , que d'implorer le secours de la Déesse qu'il faisoit invoquer. Je lui en fis quelques reproches en sortant du sacrifice. Madame , me répondit-il , quand je suis arrivé dans ce lieu , j'avois besoin de consulter Diane ; mais mon destin est bien changé depuis ce moment. C'est chez vous que je trouve mon Autel & mes Dieux ; & vos yeux sont les témoins que je dois consulter. Ne me reprochez donc point de négliger la Fille de Latone, puisque plus prompt à m'annoncer mon destin , il dépend de vous de le rendre heureux ou malheureux. Si votre destinée , lui répondis-je , dépendoit de moi , je voudrois essayer si l'on ne pourroit point faire naître l'amour dans votre cœur

que pour mourir. Ah! Madame, s'écria-t-il, en voulant effacer cette Devise (ce que je lui empêchai de faire,) vous en avez fait naître un dans mon ame, qui ne sera point sujet à la mort. Immortel comme les beautez qui lui ont donné la naissance, il brulera éternellement. Mais pour le faire vivre heureux, charmante Zalmayde, il faudroit n'être point fâchée de lui avoir donné le jour. Pour avoir la gloire de faire un Numide fidele, lui dis-je en riant, je veux vous accorder ce que vous me demandez. Mais prenez garde, Alinzor, de me faire éprouver avant le coucher du Soleil, que l'éclair a triomphé de l'Amour.

Alinzor me jura cent fois que rien ne pouvoit le faire changer de sentiment. Mon foible cœur se fiant sur des sermens aussi inconstans que le sable qui fait sa demeure, je lui laissai connoître toute la tendresse qu'il m'avoit inspirée, avant que nous fus-

sions

sions arrivez au Port , qui devoit être le lieu de notre séparation , ne voulant point qu'il vînt aux Canaries , de peur que la Princesse Zantille n'approuvât pas ma conduite. Mais ne pouvant me résoudre d'être longtemps séparée de lui , je lui dis de se trouver dans notre Isle le jour que l'on célébroit la Fête du Soleil que nous adorons.

Alinzor reçut avec un déplaisir extrême cet ordre ; & me mettant dans le Vaisseau , je le vis se détourner pour me cacher ses larmes ; & quand le vent nous eut poussé en pleine Mer , je le vis encore lever les mains au Ciel , & tomber entre les bras de son Ecuyer. Tant de marques d'amour acheverent de me persuader que le seul Prince de Numidie étoit digne de ma tendresse ; & occupée de cette passion , j'arrivai aux Canaries , bien différente de ce que j'en étois partie.

La Princesse ma tante , & Zenore vinrent me recevoir avec un empres-

sement tendre & obligeant, auquel je ne répondis que par des mots entre-coupez de soupirs. Zantille n'y fit nulle reflexion. Mais Zenore, par la science qu'il avoit, connut qu'il avoit un Rival aimé; & que ce Rival étoit le Prince des Numides. Il eut une douleur tres-sensible, & il m'accompagna jusqu'au Palais, sans m'en rien dire.

J'y passois les jours avec Phenice, à compter quand celui de la Feste du Soleil arriveroit; & je n'étois occupée que du soin d'inventer un ajustement, qui pût relever le peu de beauté que les Dieux m'ont donné.

Vous ne serez peut-être pas fâchée, Madame, continua Zalmayde, d'apprendre ce qui se passe dans cette Fête. Le premier jour de l'été les Dames s'assembloient, superbement parées, sur des échaffauts, qui sont dressés le long d'une grande allée d'orangers, qui conduit au Temple du Soleil, où l'on voit sa Statuë brillante de pierre-

ries , placée sur un Autel de marbre blanc. Vous voyez par là , Madame , que nous n'adorons pas le Soleil, comme les Perſes faiſoient autrefois , qui prétendoient que c'étoit lui offrir des vœux illegitimes , s'ils n'étoient offerts à Ciel découvert.

A la porte du Temple eſt cet arbre ſi merveilleux , dont les feuilles produiſent ſans ceſſe une roſée douce & agreable , qui tombant dans de grandes cuves de porphyre , ſuffit par toute l'Iſle pour arroſer les terres & les jardins , & repare d'une maniere toute miraculeuſe , la cruauté de la Nature , qui nous a refusé les eaux douces qu'elle donne en abondance au reſte de la terre. C'eſt pour attirer cette liqueur ſi neceſſaire , que l'on fait cette Feſte dont je vous parle. Cette année-là le ſort tomba ſur moi pour preſenter les offrandes ; & charmée d'être obligée de paroître ce jour-là dans une parure extraordinaire , je ne negligai rien de tout ce qui

pouvoit y donner de l'éclat.

Au point du jour je sortis du Palais, représentant la Déesse Flore, sur un char orné de festons de fleurs, traîné par des chevaux blancs comme la neige. Mon habit étoit d'une gaze à fond d'argent, où des fleurs de couleur vive & naturelle étoient travaillées à l'éguille. Une guirlande de roses & de jasmins fermoit le haut de ma robe ; & tous mes cheveux par grosses boucles étoient attachez avec des œillets & des fleurs d'orange. Sur ma teste paroissoit une couronne de grenades & de tubereuses, d'où pendoit un voile de même gaze que mon habit, qui venoit se r'attacher sur le côté gauche de ma robe ; & je tenois dans mes mains une corbeille de fleurs entrelassées avec leurs branchages, où étoit un bouquet admirable. Derrière moi paroissoit toute la suite de la Déesse que je representois. Pomone & Vertumne suivoient, portant dans des corbeilles magnifiques

lès plus beaux fruits de la saison. Dans cet ordre , accompagnée d'une musique champêtre , que des Bergers & des Bergeres vêtus galamment chantoient , nous arrivâmes à l'arbre de la rosée, où je descendis de mon char; & posant sur un Autel fait exprès, mon bouquet , je le laissai rafraîchir de cette eau divine. Pomone & Vertumne en firent autant ; & reprenant nos corbeilles , nous entrâmes au Temple , où sur un petit Autel de crystal de roche garni d'or , nous fîmes le sacrifice de nos fruits & de nos fleurs , en mettant le feu à l'encens qui étoit sur un bucher de toutes sortes de bois de senteur , dont la fumée remplît le Temple d'une odeur douce & charmante. Pendant cette Cérémonie l'on chanta un hymne au Soleil , pour le prier de recevoir nos vœux & nos offrandes, & de nous continuer cette rosée divine. Après cela nous sortîmes du Temple dans le même ordre que nous y étions entré , & je retour-

nai au Palais. Ce ne fut pas sans regarder si le Prince de Numidie n'y étoit pas. Je fus inquiète de ne le point voir ; mais je crus qu'il vouloit me surprendre dans le Tournois que Zenore donnoit à ma gloire. J'attendis avec impatience que l'heure destinée à ce divertissement fût arrivée , & je pensai faire désespérer toutes les Dames , de les obliger d'être sur les échaffauts tres-long-temps devant que la lice fût ouverte. Enfin les Juges du Camp ayant ouvert les barrières , je vis paroître un Chevalier , dont la taille & l'air ressembloit beaucoup à l'infidèle Alinzor , & je n'en doutai point quand je le vis le vainqueur de tous les autres. Je m'apprêtois à lui donner le prix, qui étoit une écharpe d'or , argent & bleu , que j'avois portée toute la journée avec une joie qui ne se peut comprendre ; quand s'étant mis à genoux , & levé la visière de son casque , je connus que ce n'étoit point Alinzor. A peine

eus-je la force de lui présenter l'écharpe ; & pénétrée de dépit & de colere , je m'en retournai au Palais. Phenice tâchoit de me faire comprendre que le Prince des Numides n'étoit point si coupable que je le croïois ; que quelques affaires importantes l'avoient retenu malgré lui ; mais je ne pouvois écouter des raisons si foibles.

La Princesse Zantille étoit étonnée de me voir dans un abattement plein de douleur. Elle ne pouvoit comprendre quels étoient mes chagrins. Mais Zenore connoissant qu'il ne pourroit jamais me disposer à l'épouser , tant que j'aimerois Alinzor , tâcha de m'obliger de lui faire confidence de ma tendresse. Madame, me disoit-il un jour , si je voyois mon Rival meriter votre amour , je me garderois bien de le vouloir détruire : mais de souffrir la plus belle personne du monde soupirer pour un infidele , qui ne se souvient pas seulement de

L'avoir adorée ; & non content de cet oubli criminel , lui préférer une Princesse bien moins charmante qu'elle.... Ah ! Zenore, m'écriai-je , sans lui donner le temps d'achever ce qu'il vouloit dire ; si vous pouvez me faire voir que le Prince des Numides est un inconstant , je vous promets de le haïr autant que je l'aime. Il ne tiendra qu'à vous , Madame , me répondit Zenore , que vos beaux yeux le voyent dès aujourd'hui aux pieds d'une Beauté de sa Cour. Vous croyez bien , ma belle Princesse , que je n'avois garde de refuser une offre si conforme à ma jalouse fureur. Dès que la nuit fut venuë , le Prince de Balearre me fit monter avec Phenice & lui dans un char traîné par des Dragons aîlez , qui fendant les airs avec une vîtesse étonnante , s'abaîssèrent sur les jardins du Palais d'Alinzor. Ils étoient éclairés de mille lampes ; un concert admirable y charmoit les sens , & le Prince , sans être occupé

de cette musique, étoit aux pieds d'une jeune Numide, qui n'avoit rien à mes yeux de touchant. Pénétrée d'une douleur mortelle, je voulus m'écrier; mais l'Enchanteur Zenore ne m'en donna pas le temps. Il fit reprendre le vol à ses Dragons, & je n'eus que celui de laisser tomber mon portrait le plus près que je pus de l'infidèle Prince de Numidie.

Dés que nous fumes de retour de ce fatal voyage, je m'enfermai dans mon cabinet avec Phenice, & j'y passois les jours & les nuits à me plaindre d'Alinzor. Le service que le Prince de Baleare m'avoit rendu, ne le rendoit pas plus heureux; au contraire, la haine que mon foible cœur ne pouvoit avoir pour le Prince des Numides, retomboit sur lui avec violence. C'est vous, lui disois-je un jour, qui êtes cause de l'état où je suis réduite. Si vous m'aviez toujours laissé ignorer mon malheur, je serois moins infortunée. Zenore ne répon-

doit que par des soupirs à ces injustes reproches, & tâchoit par des complaisances de me faire revenir de mon aveuglement. Un jour, après avoir passé toute la journée à me plaindre, je descendis sur le soir dans les jardins, suivie seulement de Phenice, qui étoit la seule personne que je pouvois souffrir. Je vis au détour d'une allée un homme, qui étoit couché sur un lit de gazon, & qui regardoit avec attention un portrait qu'il tenoit à sa main. Le peu de curiosité que j'avois pour tout ce qui ne regardoit pas ma tendresse, fit que je ne m'arrêtai pas davantage, & que je pris une autre route. Mais le bruit que nous fîmes en marchant, tira l'Inconnu de sa rêverie, & me reconnoissant : Où fuyez-vous, ma Princesse, s'écria-t-il, en courant après moi. Cette voix si chère, que je ne pus méconnoître, me fit tourner la teste, & Alinzor (car c'étoit lui) vint se jeter à mes genoux, & me les tint tres-long-temps embrasiez,

sans que je pusse m'arracher de ses bras. Ma chere Zalmayde, me disoit-il, il m'est donc permis de vous revoir, & les Dieux se sont enfin laissez toucher de mes larmes.

Tout l'amour qui paroissoit dans ses actions, & les discours sans suite du Prince de Numidie, me paroisoient si peu s'accorder avec ce que j'avois vû de son inconstance, que je ne pouvois revenir de ma surprise. Mais enfin, étant persuadée que le perfide ne revenoit à moy que pour me mieux tromper : Qui venez-vous chercher ici, lui dis-je, en m'asseyant sur un siege de gazon qui se trouva derriere moi ? Croyez-vous que j'ignore toutes vos infidelitez, & que je sois encore assez foible pour vous donner des marques d'une tendresse que vous meritez si peu ? Non, Alinzor ; mon cœur ne peut être le prix d'un lâche retour, que mon portrait que je vous laissai tomber, pour vous faire souvenir de ce que vous perdiez,

vous a causé. Allez, laissez-moi achever de vous oublier, sans venir par une cruauté indigne d'un Chevalier, mettre un obstacle éternel à mon repos. Si je ne craignois d'être interrompu dans ce que j'ai à vous dire, reprit Alinzor, je vous ferois voir ma justification si clair, que vous me plaindriez plutôt que de m'accuser, s'il vous restoit encore quelque bonté pour moi. Mais, trop ingrate Princesse, vous ne m'accusez que pour me faire oublier que vous me preferez le Prince de Baleare; c'est ce que vous ne pouvez me désavouer; & si vous voulez me donner une heure d'audience dans votre cabinet, je vous montrerai l'ordre fatal qui me défend de me trouver à la Feste du Soleil. Vous me dites des choses si éloignées de la vérité (repris-je en me levant, parce que j'appergus Zantille & Zenore qui venoient à nous) que pour vous obliger à m'avouer votre légèreté, je veux bien que Phenice

vous amene dans mon appartement , après que l'on sera retiré. Laissez-moy presentement , & ne paroissez point , que je ne vous aye parlé. Après ces paroles je fus au-devant de la Princesse ma tante , avec un trouble qu'il étoit aisé de remarquer.

L'impatience de voir si mon infidele me prouveroit ce qu'il m'avoit avancé , me fit retirer de meilleure heure qu'à mon ordinaire. Sa vûë avoit tellement renouvelé la vivacité de mes sentimens , que je croyois sans rien approfondir , qu'un Prince si accompli ne pouvoit être inconstant , quoique je l'eusse veu de mes propres yeux. Pour seconder mon impatience Phenice fut à l'endroit où je lui avois dit d'attendre de mes nouvelles ; mais elle y attendit inutilement une partie de la nuit ; & ne pouvant rester davantage , elle revint m'annoncer mon malheur. Dieux ! que devins-je quand jela vis entrer , & qu'elle me dit qu'il n'étoit point venu au ren-

dez vous ! L'amour , la jalousie , & le dépit que m'inspira un mépris si outrageant , me firent tomber dans une foiblesse , dont je ne revins qu'avec une fièvre si violente , que me troublant la raison , je parlois à tous ceux qui m'approchoient , comme s'ils avoient été le perfide Alinzor.

Zenore au desespoir de mon mal , & craignant pour ma vie , me fit prendre d'un breuvage si excellent , que non seulement il me fit perdre la fièvre , mais qu'il calmames transports. Je m'affligois toujours de l'infidélité du Prince des Numides ; mais je fus capable de prendre la résolution de faire un effort sur moi-même , pour l'oublier. Zantille par ses sages conseils m'aidoit à mépriser ce volage Amant ; & voulant par les changemens de lieux hâter ma guérison , elle me fit consentir d'aller aux Îles de Baleare passer quelque temps.

Zenore charmé de me voir dans un pays dont il étoit le Souverain , me

donnoit tous les jours des fêtes galantes & magnifiques. Tout me parloit de son amour & de sa constance, & jamais Amant n'a scû mieux se servir de tout ce qui peut le faire aimer. Mais tant de soins ne pouvoient arracher l'ingrat Alinzor de mon cœur. Il est vray que plus raisonnable dans ma douleur, j'étois quelquefois capable de souhaiter d'être sensible pour l'infortuné Prince de Baleare; mais je ne pouvois rien de plus pour récompenser son amour. Ce que j'avois éprouvé de sa science me fit lui demander avec empressement de voir encore les infidelitez de mon Chevalier, comme un moyen sûr de me guérir de ma tendresse. Mais ce qu'il avoit vû de la première complaisance qu'il avoit eu, lui fit apprehender que la présence d'Alinzor ne servît qu'à redoubler ma passion & mon desespoir.

Quelle cruauté est la vôtre, Madame, me disoit-il, quand je le pressois de m'accorder cette grace, de

vouloir me contraindre à reflerrer vos chaînes ? ne vous souvient-il plus du redoublement de haine que vous eutes pour moi quand vous revintes de Numidie ? Pourquoi, inhumaine Princesse, voulez-vous me punir du crime de mon trop heureux Rival ? Si votre Rival , lui dis-je en colere , étoit infidele , vous ne craindriez pas de me donner des preuves de son inconstance , qui acheveroient de me guérir ; mais sans doute vous sçavez qu'il m'aime toujours ; & vous apprehendez , avec raison , que persuadée de son amour , je vous le préfere. Hé bien , Madame , me dit Zenore , il faut vous satisfaire , & vous donner la triste satisfaction que vous demandez ; mais du moins, injuste Zalmayde , souvenez-vous que vous m'y forcez.

Il me quitta après ces paroles ; & revenant me trouver après que tout le monde fut retiré , il me fit monter dans le même char dans lequel j'a-

vois fait le voyage de Numidie ; & s'y étant mis avec moi , nous primes notre route par les airs. Je passai par-dessus des montagnes , des vallées , & des mers , & nous nous arrêtâmes dans l'Isle de la Fée Desirée. Dieux ! que j'y vis de beautés , & que si j'avois eu moins d'envie de trouver le traître Alinzor , j'aurois pris de plaisir d'admirer ce surprenant séjour ! Mais pressant Zenore de me conduire où étoit le Prince de Numidie , il me fit arrêter au-dessus d'un Parterre émaillé de mille fleurs différentes. Une Nymphe d'une beauté vive & brillante y faisoit une guirlande de fleurs d'orange , & d'immortelles de toutes sortes de couleurs , & la montrant à une de ses compagnes : Je veux , lui dit-elle , que l'amour d'Alinzor dure autant que cette guirlande , que j'ay tissée sur un fil d'or , pour lui donner la durée de ce métal. En disant cela elle apperçut le Perfide au bout du Parterre. Venez Prince ,

lui dit-elle , recevoir une nouvelle marque de ma tendresse. Alinzor charmé de cette trop charmante Rivale , se vint jeter à ses pieds ; & la Nymphe lui mettant la couronne sur la tête, lui dit l'effet qu'elle en souhaitoit. Mon Infidele lui baïsa la main , & lui jura que rien ne pouvoit détruire son amour. Vous jugez bien , ma chere Princesse, de l'état où j'étois. Je priai mille fois Zenore de me laisser descendre du char , pour aller troubler par ma presence de si tendres momens ; mais inexorable à mes prieres , il m'arracha de ce funeste lieu , me disant qu'il ne pouvoit y demeurer davantage sans exposer ma vie ; & faisant voler ses Dragons , il me ramena dans mon appartement. Tout ce que j'avois senti la premiere fois que j'avois connu l'inconstance d'Alinzor n'approcha point de ce que je souffris à cette seconde preuve de mon malheur. Mais craignant que Zenore ne voulût plus me rendre de

si cruels services, je cachai mon desespoir, & je lui témoignai plus de complaisance. Charmé d'espérer de me guérir d'un amour si contraire à son bonheur, il ne cessoit point de me donner des divertissemens nouveaux. Mais ne pouvant plus supporter le chagrin d'être dans un lieu où je n'étois pas la maîtresse de refuser les fêtes que l'on y faisoit pour me plaire, je retournai aux Canaries, où m'abandonnant à tout ce que la jalousie a de plus terrible, je passois les nuits au même endroit où j'avois rencontré l'inconstant Prince des Numides.

Un jour, que plus accablée qu'à l'ordinaire, je voulus aller offrir un sacrifice au Soleil, pour le prier d'éteindre une flamme qui me conduisoit au tombeau ; comme j'entrois dans le Temple, j'entendis quelqu'un qui appelloit Phenice. Faisant peu de reflexion à tout ce qui ne regardoit pas mon chagrin, je poursuivis mon

dessein , & mes prieres achevées , je retournai au Palais. Peu de temps après que je fus dans mon cabinet, où je m'étois enfermée , Phenice entra avec une émotion sur le visage , qui m'étonna. Qu'avez-vous , lui dis-je , & qui est-ce qui vous a appelée ce matin en entrant au Temple ? Je ne sçai si je vous l'oserai dire , Madame, me dit cette fille , après ce que nous sçavons des infidelitez du Prince des Numides. De quoy me parlez-vous , lui dis-je en rougissant ? ce Prince a-t-il rien de commun avec ce que je vous demande ? Plus que vous ne pensez , me dit-elle, Madame. Phenice , lui dis-je, avec une agitation effroyable , apprenez-moi ce mystere , si vous ne voulez me déplaire. Il faut donc vous obéir , me dit-elle , & vous dire , Madame , que vous suivant ce matin , je me suis entenduë appeller, quand vous êtes descenduë dans l'allée d'orangers. Curieuse de sçavoir ce qu'on me vouloit, j'ai tour-

né la teste, & j'ai vû un Chevalier, que j'ai aisément reconnu pour Alinzor. Je me suis derobée de mes Compagnes ; & vous laissant entrer au Temple, j'ai suivi ce Prince sous des arbres, où il s'est arrêté. Phenice, m'a-t-il dit, le courroux de ma Princesse m'empêche de paroître devant elle dans un lieu public, de peur de lui déplaire ; mais je ne puis plus vivre si elle me refuse de m'écouter un moment en particulier. Obtenez-moi cette grace, ma chere Phenice ; & si je ne puis rappeler dans son ame le souvenir des bontez qu'elle a eues pour cet infortuné, au Temple de Diane, je vous promets de la délivrer de mon odieuse presence par une mort qui satisfera son esprit irrité. Seigneur ; lui ai-je répondu, la Princesse a tant de raison de se plaindre de vous, que je ne puis vous promettre de lui persuader de vous voir ; mais je vais lui apprendre que vous souhaitez de lui parler. Trouvez-vous, au coucher du

Soleil , au labyrinthe , je vous y apprendrai ses volonteZ.

Pressée de vous aller rejoindre, Madame , continua Phenice , j'ai quitté le Prince , & suis venuë vous demander ce que vous voulez que je fasse. Helas ! Phenice , lui dis-je , puis-je le sçavoir moi-même ? Trop convaincuë des perfidies d'Alinzor , je ne puis démentir mes yeux , qui en ont été les témoins ; & malgré des preuves si certaines , je ne puis me refuser le triste plaisir de lui en faire des reproches. Ouy, Phenice , je me trouverai au labyrinthe ; & peut-être le ferai-je repentir de porter d'autres chaînes que les miennes.

Guidée par mon mauvais genie , & flatée de cette folle esperance , je fus avec Phenice au rendez-vous. Mais à peine eus-je fait quelques pas dans une grande route détournée , qui conduisoit au Dedale , à une porte du Parc , que j'apperçûs le Prince de Numidie , qui monté sur un superbe

cheval , tenoit en croupe une jeune personne , & marchoit fort vîte du côté de la porte. Je fis un cri effroyable à cette funeste vûë ; mais sans tourner la tête il sortit du Parc.

Outrée de fureur & de jalousie , je courus après lui jusques sur le bord de la Mer , & sans pouvoir l'empêcher , je le vis entrer dans un Vaisseau qui n'attendoit apparemment que leur arrivée pour faire voile. A cette marque certaine du mépris d'Alinzor , je tombai en foiblesse , & Phénice me faisant rapporter au Palais , j'y fus une partie de la nuit sans donner nul signe de vie. Mais le démon ennemi de mon repos , me fit revoir la lumière , pour m'abandonner à un desespoir qui ne peut s'exprimer. Ma raison n'étant plus la maîtresse de modérer mes transports , je me déguisai en Chevalier , & en ayant fait faire autant à ma Confidente , quelque priere qu'elle me fît de ne point prendre une résolution si peu sortable à

ma naissance & à mon âge , je sortis du Palais , & de l'Isle , sans être aperçûë de personne , pour aller chercher le perfide Prince de Numidie , & luy faire payer de son sang les maux qu'il me faisoit souffrir. Pour sçavoir où je le trouverois , je fus consulter la Fée des Grandeurs , qui touchée de mon infortune , me dit que mes peines finiroient dans le Royaume de Grenade. J'en pris le chemin , sans penser à d'autre bonheur qu'à faire perir mon infidele Prince , & sans prendre d'autre retraite pendant toute ma route que les forests & les cabanes des Bergers. J'arrivai hier dans le petit Bois , où la Fortune voulant me donner une preuve qu'elle veut s'adoucir en ma faveur , a permis que je vous rencontraffe. C'est bien moi qui dois m'en louer , reprit la Princesse de Fez , en embrassant la belle Zalmayde , de m'avoir donné le plaisir de vous connoistre. Que vos aventures m'ont touchée , & que je voudrois

drois de mal à Alinzor s'il étoit capable d'aimer quelque autre beauté que la vôtre. Vous avez connu par mon histoire, reprit la Princesse des Canaries, que ce Prince ne m'a jamais aimée, & qu'il s'est fait une cruelle joie de me rendre la plus malheureuse personne de mon sexe. A force de me paroître criminel, reprit Zamée, je le croy innocent. Sa conduite est si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher de soupçonner Zenore d'être plus coupable que lui. Ah! Madame, interrompit Zalmayde, le Prince de Balear m'a trop bien servi, pour le croire d'intelligence avec son Rival. Il pourroit bien, dit Zamée, sans être d'accord avec Alinzor, l'avoir forcé de vous paroître criminel. Le Prince de Grenade conduit dans l'Isle de Desirée, y a bien passé des années aux pieds de cette Fée, sans être infidèle à la belle & malheureuse Princesse de Leon; votre Amant par la même fatalité aura pû vous oublier sans in-

constance. Je comprends si peu , reprit Zalmayde , ce que vous me dites , que je ne puis concevoir que je puisse trouver la justification d'Alinzor dans ce qui fait son crime ; & ce qui m'en paroist un tres-grand dans ce que vous me dites du Prince de Grenade. Quand j'aurai la permission de ce grand Prince , répondit la Princesse de Fez , de vous apprendre ses malheurs , vous connoistrez que vous auriez plus de raison de plaindre la destinée du Prince de Numidie , si elle étoit semblable à celle d'Elmedor , que de l'accuser. Adelinde qui entra dans ce moment , interrompit les deux Princeses , pour leur dire qu'il étoit fort tard , & que le Prince de Grenade avoit envoyé sçavoir comment elles avoient passé la nuit , & que s'étant informé à l'Ecuyer de ses blessures , il luy avoit dit que le Chirurgien avoit promis que dans trois jours il pourroit monter à cheval. Les deux Princeses s'étant habillées avec

diligence , passèrent dans la chambre du Prince ; & après y avoir pris un léger repas , ils employèrent le reste de la journée à instruire la Princesse des Canaries des plus importantes aventures d'Elmedor ; mais particulièrement de celles qui pouvoient donner quelque lieu à Zamée de prendre le parti du Prince de Numidie. Zalmayde fidelle à sa haine , n'écoutoit point du tout ce que la belle Princesse de Fez lui disoit pour adoucir ses chagrins , & elle eut bien de la peine d'obtenir d'elle qu'elle ne partiroit point qu'avec elle pour aller chercher la fin de ses peines par la mort de son infidèle. Le Prince de Grenade , plus pressé que ces deux malheureuses Princeses , de finir l'aventure du Château , qui servoit de prison au Prince de Tune , sortit du lit ce jour-là ; & deux jours après il monta à cheval , suivi de Zamée , & de la Princesse des Canaries.

Ils marcherent toute la journée

sans obstacle ; mais le soir ils rencontrèrent dans un vallon , qui commençoit d'être de la dépendance du Roy de Grenade , deux Chevaliers qui combattoient avec beaucoup d'animosité. Elmedor pressa son cheval avec vitesse pour les aller separer. Mais celui qui portoit des plumes roses & citron, ayant redoublé ses efforts , eut terrassé son ennemi avant que le Prince fût arrivé. Ce Chevalier s'approcha de son adversaire ; & lui présentant la pointe de son épée sur la gorge : Avouë-moy , lui dit-il , traître Zenore , ce que tu as fait de ma Princesse. Je la cherche comme toy , luy répondit le Prince de Balearre ; & je ne t'en puis apprendre de nouvelles. La voicy , infidele , s'écria Zalmayde , en lui lançant un javelot qu'elle tenoit à la main , dont elle lui perça la cuisse , qui vient t'arracher la vie , pour te punir de tous tes crimes. Le Prince de Numidie (car c'étoit lui) surpris de la vûë & de la

fureur de cette Princesse , & affoibli de la douleur de sa blessure , tomba sans connoissance à côté de son ennemi : & l'irritée Zalmayde croyant avoir tué cet aimable imposteur , se desespéroit d'avoir sçû si bien se venger.

Le Prince de Grenade , pendant que Zamée étoit occupée à consoler la Princesse des Canaries , regardoit avec son Ecuyer , si l'infortuné Alinzor ne donnoit point quelque signe de vie , & les Filles des Princesse arrêtoient de tout leur pouvoir le sang qui sortoit avec violence des playes du malheureux Zenore.

Cessez , leur disoit-il , de me rappeler à la vie , mes crimes sont trop grands pour n'être pas punis ; & je ne demande aux Dieux que le temps de les avoier. Dans cet instant le Prince de Numidie , revenant de sa foiblesse , cherchoit avec des yeux où la mort étoit peinte , son aimable ennemie. Mais la haine de cette Prin-

cesse renaissant avec les forces du Prince , elle voulut se retirer d'un lieu où deux si terribles passions la déchiroient tour à tour ; quand le Prince de Baleare se relevant à demi pour l'arrêter : Demeurez , Madame , luy dit-il d'une voix foible , demeurez pour connoître à qui vous devez votre haine ; moy seul ai fait tous les malheurs de votre vie ; & si l'amour pouvoit servir d'excuse , quand on est prest d'aller rendre compte aux Dieux , je dirois qu'il m'a forcé d'être coupable. C'est luy qui me rendant jaloux du bonheur de mon Rival , luy fit défendre de votre part de paroître devant vous à la feste du Soleil. Et quand votre portrait luy eut retracé vos charmes , c'est moy encore qui le transportai dans l'Isle de la Fée Desirée , où le forçant d'être infidele , je vous le fis voir sous cette odieuse forme. Mais le dernier de tous mes crimes , est celui qui vient de vous contraindre à une vengeance si éloi-

gnée de votre humeur , c'est de luy avoir fait enlever un fantôme au lieu de vous , quand vous luy donnâtes rendez-vous au labyrinthe , croyant vous ôter de ma puissance. Le Ciel m'a aujourd'huy fait trouver la peine de mes fourberies dans la pointe des armes de ce Prince , que j'ay si cruellement offensé. Vivez tous deux heureux ; les Dieux contens de cette malheureuse victime , vous combleront de biens , & pour dernier supplice me forcent de vous l'annoncer. En achevant ces paroles, l'infortuné Zenore se laissant retomber de foiblesse, mourut un moment après. La Princesse pénétrée d'une douleur effroyable d'être peut-être cause de la mort de son cher Alinzor , & de le connoître innocent, s'approcha de luy toute en larmes , & aidant au Prince & à Zamée , qui lui bandoient ses playes, les lavoit de ses pleurs , sans oser luy parler. Pourquoi vous opposer à une mort qui est votre ouvrage, Madame,

lui disoit-il ; & puis-je en avoir une plus glorieuse que celle que je reçois de votre main ? Ah ! Alinzor , si vous êtes innocent , que je suis coupable ! & comment réparer ce que ma jalouse rage m'a fait faire ? Ces marques de votre tendresse , reprit le Prince blessé , me sont trop précieuses , pour vouloir vous en faire un crime. C'est moi qui suis le criminel , puisque je vous ai paru infidèle. Vous êtes si peu en état , dit Zamée , de parler avec tant de violence , que vous pourriez vous faire plus de mal , que la colère de cette belle Princesse ne vous en a fait. Souffrez que l'on vous mette sur ce brancard , continua-t-elle , voyant que les Ecuyers en venoient de faire un de branches d'arbre , & que l'on vous porte aux cabanes qui sont devant nous. Zalmayde ayant remercié la Princesse de Fez de sa prévoyance , pria Alinzor de se laisser conduire ; & le Prince de Grenade aidant aux Ecuyers à le mettre dessus , ils remon-

terent tous à cheval , & arriverent à une habitation assez commode. Après avoir donné ordre que l'on prît soin de faire un tombeau au malheureux Prince de Baleare , l'on coucha le Prince blessé dans un lit , tel que ces bonnes gens le purent donner ; & le Maître de ce lieu étant de ces sçavans Bergers , dont toutes les Espagnes étoient plcines , il visita les blessures d'Alinzor , & assura qu'il y alloit appliquer d'une herbe qui le mettroit en état de poursuivre son voyage dans deux jours , pourvû que l'on lui laissât le reste de la journée & de la nuit pour se reposer. Zamée y fit consentir Zalmayde , qui tremblante pour la vie de ce Prince , ne vouloit point le quitter.

Les deux Princesses , en sortant de cette petite habitation , rencontrèrent l'Ecuyer d'Alinzor. Curieuses d'apprendre tout ce qui avoit fait le malheur de sa vie, Zalmayde obligea ce fidele domestique , de ne lui rien

cachier des aventures de son Maître , depuis qu'elle l'avoit vû au Temple de Diane ; & s'étant assises sur l'herbe avec le Prince de Grenade , l'E-cuyer commença ainsi son discours.

H I S T O I R E

Du Prince de Numidie.

APRES que le Prince mon Maître vous eut quittée , Madame, dit-il , en s'adressant à la Princesse des Canaries , il demeura dans un chagrin mortel ; & n'osant vous suivre , de peur de vous déplaire , il fut passer le temps de son exil en Numidie. Que ce temps fut long pour son impatience ! & que l'été lui parut paresseux cette année-là ! Enfin ces jours heureux approchoient , & tout étoit préparé pour son voyage , quand un matin un Chevalier vint lui apporter une lettre de votre part ; il l'ouvrit avec une agitation qui luy

Les Chevaliers Errans. 107
presageoit son malheur, & il y trou-
va ces cruelles paroles.

Z A L M A Y D E,
au Prince de Numidie.

D*Epuis mon retour dans cette Isle,
j'ai connu que les Dieux mena-
çoient mon Royaume de sa ruine, si je
donnois à mes peuples un Roy dont les
mœurs & les coutumes sont si diffé-
rentes des nôtres. Oublions, Prince,
les foibles commencemens d'une pas-
sion contraire à ma gloire. J'ai résolu,
pour le bien de mon Etat, de me don-
ner au Prince Zenore, dont le mérite
éclatant soutiendra ma Couronne. Ne
venez donc point troubler par votre
présence le plaisir que je me fais de
cette alliance, & ne pensez plus à une
Princesse, qui ne veut se souvenir de
vous, que pour vous prier de ne la
voir jamais.*

Z A L M A Y D E.

E vj

Ouy , ingrate Princeſſe , reprit le Prince outré de votre mépris, je vous obéirai , & je n'envierai point le fort de mon indigne Rival. Vous pouvez le dire à votre Princeſſe , continuait-il , en parlant au Chevalier ; & que j'aurai autant de joie à rompre mes chaînes , que j'en aurois eu à les rendre éternelles , ſi elle avoit connu le prix de ſa conquête. Après ces paroles , que le dépit lui arracha , il congédia celui qui luy avoit apporté cette fatale lettre ; & s'enfermant dans ſon cabinet , il ſ'y abandonna à un deſeſpoir qui me fit trembler pour ſes jours.

Plus d'un mois ſe paſſa depuis cette cruelle nouvelle , ſans qu'il pût prendre la reſolution de ne vous plus aimer. Mais enfin honteux de ſa foibleſſe , il donna des ſoins à une Princeſſe de ſa Cour ; & comme ſi les marques de ſon amour euſſent pû voler juſqu'à vous , il ne lui en donnoit qu'en public. Son cœur refusant de

luy obéir , ne pouvoit en effacer votre charmante peinture.

Un soir qu'il lui donnoit une fête dans les jardins du Palais , & qu'il étoit auprès d'elle , il vit tomber du Ciel quelque chose à ses pieds ; il se pressa de ramasser ce précieux présent. Mais quel fut son étonnement quand il vit que c'étoit votre portrait ! Transporté d'une passion dont toute sa raison n'avoit pû le guérir , il quitta cette Princesse ; & n'écoulant plus que son amour , sans se souvenir de la défense que vous lui aviez faite , il partit pour les Canaries. Vous sçavez , Madame , comme il vous vit dans les jardins de votre Palais ; mais vous ignorez que ce Prince étant resté dans un cabinet de verdure pour y attendre Phenice ; il s'y endormit , & à son réveil il se trouva dans l'Isle de la Fée Desirée , sans avoir nulle mémoire de ce qui luy étoit arrivé depuis qu'il étoit sur la terre ; & sans être étonné d'être dans de si beaux lieux ,

il se promena dans ces jardins admirables, & y trouvant une Nymphe d'une beauté touchante, qui l'aborda avec un souris obligeant, luy donna l'envie de luy plaire. Il luy rendit des soins; elle n'y fut pas plus insensible que la Fée Desirée l'étoit pour le Prince de Grenade. Mais, Seigneur, dit-il, en s'adressant à ce Prince, dès que vous eûtes trouvé le moyen de sortir de ce lieu enchanté, la Fée conçut une aversion si terrible pour tous les hommes, qu'elle n'en voulut plus souffrir dans son Palais, les faisant embarquer dans un vaisseau, qui les mit en Terre-ferme. Dès qu'Alinzor eut quitté ce pernicieux séjour, Madame, continua-t-il, sortant de la létargie où il avoit été enseveli si long-temps, il se souvint du rendez-vous que vous luy aviez donné; & voulant se justifier ou mourir, il vint une seconde fois dans les Canaries; il parla à Phénice, & se trouva au labyrinthe.

Il n'y eut pas été une heure , qu'il vous vit arriver le visage tout couvert de larmes : Alinzor , lui dites-vous, depuis que vous êtes parti, j'ai fait avouer au traître Zenore , que c'est luy qui vous a trompé par une fausse lettre ; que pour me dérober la connoissance de son crime il vous enleva dans l'Isle de la Fée Desirée ; & voulant nous rendre malheureux , il me force de l'épouser. Sauvez-moi de l'horreur de ce monstre , & me conduisez dans votre Royaume ; & quand j'y serai en sûreté , vous viendrez luy arracher ma Couronne & la vie. Mon Prince charmé de vous voir disposée à le suivre , ne voulant pas laisser échaper un si heureux moment , après vous avoir promis de vous adorer le reste de ses jours , fut détacher son cheval , qu'il avoit attaché à un arbre , & vous mettant en croupe derrière lui, il se hâta de sortir du Parc ; il vous conduisit à son Vaisseau , & ayant fait le trajet qui separe vos Isles

de la Terre , il continua son voyage jusqu'en Numidie. Mais dès qu'il fut en Numidie , vous disparutes , Madame ; & Alinzor desesperé , connu que Zenore , pour l'éloigner de vous , luy avoit fait enlever un fantôme. Outré d'un si fatal destin , il reprit le chemin des Canaries , resolu de vous faire connoître son innocence, & de contraindre le perfide Prince de Baleare à confesser ces crimes. Je le suivis dans ce voyage ; & je fus témoin de sa fureur , quand il apprit que vous en étiez partie , & que son Rival vous avoit suivi. Il sortit d'un lieu si funeste pour luy , & fut consulter la Fée des Grandeurs , pour sçavoir où il pourroit vous trouver ; elle luy ordonna de venir en Grenade.

Nous primes cette route ; & étant arrivés dans ce vallon , nous avons rencontré Zenore. Mon Prince transporté de fureur , l'a attaqué. Vous avez été témoin de la fin du combat,

où suivant les mouvemens de votre injuste colere, vous avez pensé, Madame, vous priver du plus fidele Amant du monde.

Vous voyez, reprit Zamée, dès que l'Ecuyer eut cessé de parler, ma chere Zalmayde, que j'avois raison de vous dire, qu'Alinzor à force d'être criminel, me paroissoit innocent. Ne me reprochez plus mon crime, ma belle Princesse, répondit celle des Canaries, j'en suis assez punie, par la crainte mortelle où je suis, que ma perfide main ne m'ait trop bien servie. N'apprehendez rien pour le Prince de Numidie, reprit celui de Grenade. J'ai éprouvé la science de ces Bergers sur des blessures moins glorieuses, mais plus dangereuses que celle d'Alinzor.

Après ces paroles, ces illustres Aventuriers voyant la nuit avancée, furent chercher un peu de repos.

La Princesse des Canaries étoit combatuë de trop differens mouve-

mens pour le trouver. Le plaisir de ſçavoir Alinzor fidele, lui donnoit une joie ſi ſenſible, qu'elle ne pouvoit être balancée que par la crainte de le perdre ; & le jour parut ſans qu'elle eût pû décider à laquelle de ces deux paſſions elle devoit ſ'abandonner. La Princeſſe Zamée qui l'aimoit tendrement, & à qui ſes inquietudes particulieres ne donnoient gueres plus de tranquillité, lui avoit tenu compagnie ; & ces deux aimables perſonnes ayant ſçu que le Prince de Grenade étoit déjà auprès du Prince bleſſé, paſſerent dans ſa cabane.

Zalmayde y entra en tremblant ; & ſ'approchant auprès de ſon lit, elle lui demanda comment il ſe portoit. C'eſt à vous à me l'apprendre, divine Princeſſe, lui dit-il, ma vie ne pouvant être en ſûreté qu'en m'aſſurant que vous me pardonnez tout ce que la jalouſie du malheureux Zenore m'a contraint de faire contre mon amour. Ah ! lui dit Zalmayde,

je suis bien plus coupable que vous ; & s'il étoit aussi aisé de reparer les maux que je vous ai faits , que d'oublier nos malheurs passez , je n'aurois plus de sujet de répandre des larmes. Ceux que votre belle main me cause, reprit le Prince malade , me sont si chers , que je crains d'en guérir.

Le sage Berger ayant peur qu'une conversation si passionnée n'empêchât l'effet de son remede , obligea Elmedor & Zamée de se mêler de cet entretien. Ils y employèrent toute la journée ; & le soir , pour donner le temps de panser le Prince , ils furent se promener sur le bord d'une riviere qui regnoit le long du val-lon.

Ils n'y eurent pas fait quelques pas , qu'ils virent venir à eux un Chevalier , monté sur un cheval dont la lassitude faisoit assez connoître le peu de soin que son Maistre avoit de le laisser reposer.

Ce Chevalier portoit des Armes

d'acier bruni , enrichis de filets d'or. Son casque , dont la visière étoit haute , étoit chargé de plumes gris de lin. Ce que l'on voyoit de sa casaque paroissoit argent & gris de lin , comme ses plumes ; & sur un pesant Ecu , qui pendoit à l'arçon de sa selle , l'on remarquoit ce fameux Mont , qui épouvante si souvent ses voisins par les flammes continuelles qui sortent de ses entrailles ; & pour Devise ces paroles : *Je brule sans fin.*

La bonne mine de cet Inconnu , quoiqu'il parût tres-melancolique , donna de la curiosité à nos belles Princesses ; & devenues plus hardies par la présence du Prince de Grenade , elles furent au-devant de lui. Le Chevalier , après les avoir saluées , passoit sans s'arrêter ; mais ayant jetté les yeux sur le visage d'Elmedor , il fit un cri , & se jettant à bas de son cheval , il vint à lui.

Genereux Chevalier , lui dit-il , la Fée des Grandeurs n'est point trom-

peuſe dans ſes promeſſes , puis- que je vous trouve dans le même lieu où elle m'a ordonné de vous chercher. Je ne puis me méprendre au portrait qu'elle m'a fait de vous. Vous êtes celui qui doit tirer ma Princeſſe de l'enchantement fatal où la retient le cruel Amerdin , dans un Château , à quelques journées d'ici. J'ai tenté vainement de l'arracher de ſes fers. C'eſt à vous qu'eſt reſervée cette gloire , & tout doit ceder à la valeur & à la fidélité du courageux Prince de Grenade. Le Ciel voudroit ſans doute me faire oublier mes malheurs, reprit Elmdor , ſ'ils étoient de nature à pouvoir l'être , ſi j'étois aſſez heureux de vous rendre votre Princeſſe , aimable Inconnu , en combattant pour les intérêts de la charman- te Zamée , pour qui j'entreprends l'aventure que vous venez m'offrir , dès qu'un Prince , qui mérite de n'être pas abandonné , ſera en état de nous accompagner. Souffrez que vo-

tre félicité fût retardée de quelques jours ; & pour nous donner plus d'envie de vous rendre service , contez à la Princeſſe de Fez , & à celle des Canaries , que vous voyez , le ſujet de vos peines. Vous ne pouvez, genereux Chevalier, parler devant perſonne, qui par ſes propres malheurs fût plus diſpoſée de plaindre les vôtres. L'Inconnu , après avoir demandé pardon aux deux Princeſſes de ne leur avoir pas rendu ce qu'il leur devoit, commença le récit de ſes aventures , après que toute cette illuſtre Compagnie ſe fut aſſiſe ſur le gazon qui bordoit la rivière.



HISTOIRE

Du Prince de Mauritanie, & de la Princesse de Castille.

LEs malheurs de ma vie sont si grands , dit-il , en s'adressant à la Princesse de Fez (celle des Canaries l'ayant voulu ainsi) que je craindrois de vous ennuyer , si le Prince de Grenade ne venoit de m'assurer que les vôtres vous avoient appris à plaindre ceux qu'un sort infortuné accable.

Je vous dirai donc , Madame, que je suis fils du Roy de Mauritanie; que l'on m'appelle Zalmandor; & qu'ayant passé les premières années de ma vie comme tous les Princes de mon âge , voyant le Royaume du Roy mon pere paisible, je me dérobaï de sa Cour , suivi d'un Ecuyer en qui j'avois confiance. Je fus chercher à me faire connoître sous le nom du

Chevalier de l'Ardente Epee.

J'appris que le Roi de Castille avoit guerre avec un Prince de ses voisins ; je fus lui offrir mes services , il les accepta avec plaisir. Il avoit auprès de lui un jeune Chevalier , dont la mine haute & majestueuse attira mes regards. Je ne sçai s'il trouva en moi quelque chose qui méritât son attention ; mais je remarquai qu'il n'ôta pas les yeux de dessus mon visage. Cependant dans la suite cette disposition que nous avions à nous estimer, se changea en une haine qui ne peut finir qu'avec notre vie.

Nous nous voyions tous les jours , mêmes soins nous occupoient dans les combats ; nous cherchions à nous arracher la victoire , ou du moins à mériter d'égales loüanges. Le Roi de Castille voulant nous attacher à lui , de peur que l'un des deux , mécontent , ne passât chez ses ennemis , & ne balançât ses conquestes , nous accabloit de caresses. Mais ayant ignoré
jusqu'à

jusqu'à ce jour qui nous étions , il nous pressa de si bonne grace de le lui apprendre , que nous ne pûmes lui refuser.

Je lui dis mon nom & ma naissance , & l'Inconnu se fit connoître pour le Prince d'Arragon , nommé Armande , Chevalier de l'Immortel Amour. Ce titre me fit comprendre qu'il étoit amoureux. Je m'en informai , & j'appris qu'il l'étoit de la Princesse de Castille ; qu'il avoit demeuré caché dans cette Cour plusieurs mois , & qu'il avoit vû quelquefois Alman-dine (c'est ainsi que cette Princesse se nomme ;) mais que le Roy ayant des raisons tres-fortes pour ne lui faire épouser qu'un Prince de ses sujets , ne permettoit pas aux Chevaliers étrangers de s'attacher à la servir , & qu'il la faisoit élever dans un Palais séparé du sien , dont elle sortoit rarement pour se montrer en public. Un sentiment secret , dont je ne connoissois pas la cause , me fit être fâché que le

Prince d'Arragon aimât la Princesse de Castille , & me donna plus de soin d'acquiescer l'amitié du Roi.

Je fus assez heureux pour lui rendre des services dans cette guerre, assez considérables ; & s'ils ne surpassoient pas ceux du Chevalier du Constant Amour , ils pouvoient les égaler. Enfin , la campagne finit , & nous retournâmes en Castille , sans avoir pu bien sçavoir celui de nous deux qui avoit le plus de part dans l'estime du Roy. La Reine , & plusieurs Dames de sa Cour, vinrent au-devant de nous ; & le Roy me présentant à cette Princesse , en faisant mon éloge , lui dit que rien que le Prince d'Arragon ne pouvoit me le disputer.

La Reine me fit un compliment fort honneste ; & connoissant déjà le Chevalier de l'Ardent Amour, elle lui fit mille caresses. Nous arrivâmes enfin au Palais, où le Roy voulut que je prisse un appartement , aussi-bien

qu'Armande ; & voulant nous montrer qu'il nous estimoit infiniment , il fit venir le soir la Princesse sa fille.

Je n'ai jamais rien vû de si charmant que la belle Almandine. Tout ce qui peut former les plus beaux yeux du monde , se trouve dans les siens ; un feu vif & brillant vous brule de ses premiers regards, & un air doux & flateur vous permet de porter les chaînes qu'ils vous donnent.

Je sentis dès ce moment que l'on ne peut se défendre de ses charmes , & quoy que je visse qu'elle répondoit avec bonté au tendre empressement de mon Rival , je m'abandonnai au violent penchant qui me forçoit à l'aimer ; & je me flattai que peut-être Armande n'étoit pas si bien auprès d'elle , que je ne pusse du moins l'obliger à balancer son estime entre nous deux.

Vous direz , Madame , que j'étois bien temeraire , ou bien amoureux ; mais j'ai éprouvé que l'Amour a ses

pressentimens heureux comme la Fortune. Pour faire réussir mon dessein, je pris un autre chemin que mon rival. Je cachai avec soin ma passion, & m'attachant à une des plus belles Filles de la Cour, je lui donnai des fêtes. Je fis en sa faveur des Courses de Chevaux, & ne négligeai rien de cette fine galanterie, qui nous donne l'avantage sur toutes les nations du monde.

Les soins que je rendois à Celdine, (c'étoit ainsi que cette aimable personne s'appelloit) avoient quelquefois la Princesse pour témoin, le Roi souffrant qu'elle prît des plaisirs dont elle ne devoit point donner de récompense. Je m'apperçûs avec une joie sensible, qu'elle y étoit quelquefois réveuse, & que malgré l'attachement d'Armande, ses yeux me reprochoient de porter d'autres chaînes que les siennes. Que je souffrois dans ces momens, de ne lui pas faire connoître tout l'amour que j'avois pour elle!

mais la peur de n'être pas encore le plus fort dans son ame, ne forçoit de feindre jusqu'à un temps plus heureux.

Cependant je passois de cruelles heures ; je sçavois que le Prince d'Arragon ayant gagné une fille qu'Almandine aimoit , entroit quelquefois dans son Palais ; & que malgré la Princesse, il lui parloit souvent de son amour, sans autre témoin que cette Confidente ; & que si on ne répondoit pas avec tendresse à sa passion, il étoit du moins écouté sans colere. Il la suivoit même au Temple , aux promenades, & il étoit toujours auprès d'elle , dès qu'elle paroissoit en public.

Le Roy commença de s'en allarmer ; & quelque amitié qu'il eût pour lui , la politique l'emporta ; il le pria de s'éloigner de sa Cour.

Un commandement si terrible ou-tra de colere le Prince d'Arragon , & le contraignit de ne plus paroître au

Palais. Le Roy se croyant en sûreté, & me voyant attaché auprès de Celdine, donna plus de liberté à la Princesse. Elle paroissoit plus souvent en public, & j'étois plus exposé au danger de ne pouvoir long-temps cacher ma passion. Quelquefois mes yeux me trahissoient, & s'attachoient sur l'adorable Almandine, avec des mouvemens si tendres, qu'elle en rougissoit; mais cette aimable rougeur n'avoit rien de désobligeant, & paroissoit plutôt une marque de sa modestie qu'un effet de sa colere.

Un soir que je donnois à Celdine un bal dans un salon de verdure, qui étoit dans les jardins du Palais; après avoir beaucoup dansé, je fus dans une allée, pour prendre un peu de repos. Je n'y eus pas fait quelques pas, que j'entendis parler de l'autre côté de la palissade. Non, Phedime (disoit une personne que je connus être la Princesse) non, je ne puis plus souffrir que Celdine l'emporte sur moy,

& tu ne peux comprendre le chagrin que l'amour que Zalmandor a pour elle me cause. Je vous avoüe, Madame, lui répondit cette fille, que ce bizarre dépit m'étonne : pardonnez-moi si je vous parle si hardiment. Vous souffrez sans colere les soins du malheureux Prince d'Arragon ; vous lui laissez esperer que si quelqu'un peut vous plaire, il aura l'avantage sur tous ses Rivaux ; & depuis que le Roy votre pere lui a défendu le Palais, vous ne paroissez point fâchée, quand sans vous en rien dire, je lui ménage les momens de vous dire tout ce qu'un cœur bien touché ressent de douleur, quand il n'a pas la liberté de voir l'objet qu'il adore. Pourquoi donc, Madame, si j'ose vous le demander, vous interessez-vous dans les soins que le Prince de Mauritanie rend à la belle Celdine ; & que vous importe dans quelles mains tombe un cœur que vous ne voulez point recevoir ?

Comme jusques ici, reprit la Princesse, je ne t'ai point dit mes véritables sentimens, tu as raison d'être étonnée de mon inquiétude. Mais, Phedime, mon ame est trop accablée, pour ne pas chercher le triste plaisir de me plaindre. Apprens donc qu'Armande n'a jamais eu de part à ma tendresse. La bizarrerie du Roy mon pere, qui sous le pretexte de je ne sçai quelle prediction, ne souffre point que je vive comme les autres Princesses de mon rang, me donna envie de me faire un protecteur, qui pût me défendre d'être sacrifiée à un Prince sujet de la Couronne que je dois porter un jour. Le Prince d'Aragon me parut propre à mon dessein. Maître de ses Etats comme de sa personne, je crus que je ne pouvois mieux choisir. Je reçus ses soins avec bonté, & je pensai même que je pourrois l'aimer; mais je n'avois point vû Zalmandor. Dès qu'il parut, je n'eus plus que de l'indifference pour Ar-

mande , je me flatai quelques jours d'en avoir fait la conquête ; & mon cœur voloit déjà au-devant de ses vœux , quand les fêtes qu'il donna à Celdine m'apprirent que je m'étois trompée. Ah ! Phedime , si tu connoissois tout ce que souffre une Princesse fiere & glorieuse , qui croit mériter d'être aimée , & qui voit porter ailleurs l'encens qu'elle s'étoit destiné , tu avouërois qu'il n'y a point de tourment plus affieux. J'ai voulu essayer si je ne trouverois point dans l'amour d'Armande de quoy me faire oublier l'outrage que le Prince de Mauritanie a fait à mes charmes. J'ai même affecté dans ces cruelles fêtes, où j'étois le témoin du triomphe de ma Rivale , d'écouter plus favorablement le Prince d'Arragon. Je t'avoüe que j'ai cru quelquefois que Zalmandor en avoit quelque chagrin ; & je l'ai surpris souvent qu'il me regardoit comme on regarde quand on aime. Ce soir même , ce soir , ma chere Phe-

dime, tout occupé qu'il paroist de l'heureuse Celdine, ses yeux pleins d'un feu que l'amour seul peut faire naistre, se sont attachez sur les miens, avec une langueur si éloquente, que je n'ai pu soutenir ses regards. Cependant il aime ma Rivale, & je n'en puis douter : Ah ! Madame, lui dis-je, n'étant plus maître de me cacher, en me jettant à ses pieds ; ah ! ma chere Princesse, je n'aime point Celdine, vous seule avez rempli mon ame de ce feu, que vos yeux seuls peuvent allumer. Apprenez à votre tour, que je n'ai feint d'aimer, que pour tromper le Roy votre pere, & pour.... oserois-je l'avouer ? vous donner envie de faire ma conquête, malgré l'estime que vous aviez pour mon Rival. Que j'ai souffert dans cette cruelle contrainte ! Combien de fois ai-je été près de lui donner la mort ! Mais retenant de si justes transports, de peur de faire éclater ma passion, je retournois auprès de Celdine. Au-

jourd'hui le Destin d'accord avec l'Amour, m'a conduit dans cette allée. Ne soyez point fâchée, mon adorable Princesse, de ce qu'ils m'ont fait entendre. Cessons de nous contraindre ; acceptez un cœur qui n'a jamais porté d'autres chaînes que les vôtres, sans plus ménager mon Rival.

Zalmandor, reprit la Princesse, je ne puis vous désavouer ma faiblesse, puisque vous l'avez entendue. Mais pour mériter que je vous en fasse l'aveu à vous-même, & que je vous sacrifie le Prince d'Arragon, il faut me donner des preuves que vous n'aimez point ma Rivale, & l'accabler d'autant de mépris, que vous l'avez fait triompher à mes yeux ; & quand par un désaveu aussi éclatant que votre amour l'a été, je ne pourrai plus douter de votre sincérité, peut-être alors oublierai-je le malheureux Armande. Ah ! Madame, m'écriai-je, vous aimez plus mon Ri-

val que vous ne pensez , puisque vous balancez à l'éloigner ; & votre vanité a plus de part que votre cœur à ce que j'ai entendu de favorable. Ce que vous dites pourroit bien être, repart la Princesse , avec un air de dépit ; mais enfin vous sçavez à quelle condition je mets mon estime , c'est à vous de le faire, si vous voulez m'obliger à vouloir quelque chose de plus. En achevant de parler, elle entra dans le Bal ; & voulant luy montrer que je sçavois lui obéir , je n'approchai point de Celdine , & je sortis des premiers de l'Assemblée , pour n'être point obligé de lui donner la main pour la conduire à son appartement.

Cependant voulant parler encore un moment à la charmante Alman-dine , devant qu'elle rentrât dans son Palais, je fus l'attendre dans un grand parterre qui étoit sous les fenêtres de son cabinet. Je n'y eus pas été une heure , que j'apperçus mon Rival ; &

Phedime, quittant la Princesse, lui vint parler. Je ne pus entendre ce qu'elle lui dit, parce que je m'étois caché derrière un buisson de chevre-feuille. Mais un moment après je vis ouvrir la fenêtre du cabinet; & le Prince d'Arragon s'étant approché, parla plus d'une demie heure à une femme, que je pris pour la Princesse. Tout le respect que j'avois pour elle, pensa vingt fois céder à ma jalouse fureur. Mais enfin j'attendis qu'Armande fût sorti du Palais; & l'ayant joint hors de la Ville, comme il alloit monter à cheval: Chevalier, lui dis-je, vous ne pouvez contrevenir aux ordres du Roy, sans avoir en moi un mortel ennemi, & sans que je ne vous force de lui obéir. Je n'avois pas cru, reprit Armande, que les Princes comme vous, servissent d'Espions au Roy de Castille, & ce personnage ne pourroit être pardonnable dans Zalmandor, qu'étant Amant de la Princesse Almandine.

Soit comme Amant de la Princesse, lui répondis-je, en mettant l'épée à la main, ou comme ami du Roi son pere, je ne souffrirai point que vous demeuriez dans ces lieux davantage. Voyons, me dit-il, en se mettant en posture de me recevoir, si vous pourrez executer ce genereux dessein. A ces mots, nous commençâmes un combat, qui auroit peut-être été funeste pour moi, si l'épée du Prince d'Arragon ne s'étoit rompue; & ses Ecuyers étans arrivez, je me retirai sans blessures. Armande l'étoit à la cuisse assez considerablement. Mais ne voulant pas être trouvé dans ce lieu, il se fit porter à quelques milles de la Ville, où il avoit choisi sa retraite.

Comme notre combat n'avoit que nos domestiques pour témoins, il fut secret quelque temps, & il n'y eut d'abord que la Princesse, qui l'apprit par Phedime, à qui Armande le fit sçavoir. Elle m'en fit quelques re-

proches la première fois que je la vis ; mais comme cet emportement étoit une marque de ma passion, elle me le pardonna, sans vouloir me promettre de bannir mon Rival.

Cependant l'affectation que j'avois de fuir en tous lieux Celdine , pour qui l'on m'avoit vû tant d'empressement, fut remarquée de toute la Cour ; & comme elle étoit parente de la Reine , elle m'en témoigna quelque dépit. Je lui dis que les ordres que j'avois reçus depuis peu du Roi mon pere , qui n'approuvoit pas cette alliance , m'obligeoient de cacher les sentimens que j'avois pour cette belle personne , de peur qu'il ne m'ordonnât de retourner auprès de lui.

Pour Celdine , comme elle étoit fiere ; que j'avois eu le malheur de ne lui pas déplaire , & qu'elle s'étoit flattée d'être un jour Reine de Mauritanie , elle n'écouta pas de si foibles raisons , & elle devina bientôt le véritable sujet de mon changement.

Elle en conçut un si grand dépit, qu'elle apprit au Roy que le Prince d'Arragon n'étoit point sorti du Royaume; qu'il avoit dessein d'enlever la Princesse; que j'étois son Rival, & que nous nous étions battus le jour du Bal. Elle avoit scû cette aventure d'un de mes domestiques qu'elle avoit gagné, & qui lui rendoit un fidele compte de toutes mes actions.

Le Roy allarmé de cette nouvelle, envoya prendre prisonnier le malheureux Armande, & le fit conduire dans un Chasteau qui commandoit la Ville. Il ordonna à la Reine de ne plus laisser sortir la Princesse de son Palais, dont on redoubla la garde. Pour moi, il n'osa me rien dire, craignant d'avoir besoin de mon bras dans la guerre, qui n'étoit que différée par une trêve d'un an; mais il mit des Espions auprès de moi, qui lui disoient toutes mes démarches.

Tous ces changemens me cause-

rent une douleur mortelle. J'étois au desespoir d'avoir causé le malheur de mon Rival par mon imprudente colere , & de m'être ôté le peu de liberté que j'avois de voir quelquefois l'adorable Almandine. Mais comme l'Amour est ingenieux , je trouvai le moyen d'entrer dans un petit Bois , qui donnoit sous les fenêtres de son appartement , & où elle venoit souvent se promener. J'y fus deux jours sans l'y rencontrer ; mais un soir qu'il avoit fait très-chaud , elle vint y goûter le frais , accompagnée seulement de Phedime. Je m'avançai au-devant d'elle , & voulus lui demander pardon de ma hardiesse ; mais cette Princesse , sans me donner le temps de parler : Zalmandor , me dit-elle , vous devriez être content des maux que vous m'avez faits , sans venir chercher à m'en faire de nouveaux. A quelle extremité de colere le Roi ne se porteroit-il pas , s'il sçavoit que vous vinssiez dans ce Palais , & dans

une heure où il n'est permis qu'à mes femmes de m'approcher ? Vous qui sçavez si bien le faire obéir , quel droit avez-vous de mépriser les ordres ? Si votre cœur , Madame , lui dis-je , n'étoit pas prévenu pour mon heureux Rival , vous ne me feriez point un crime de n'avoir pû souffrir son bonheur , sans le lui faire acheter de son sang , & vous trouveriez dans un peu de bonté pour moi , l'excuse de ce que je fais aujourd'hui. Mais , trop cruelle Princesse , le soin que j'ai pris de m'attirer la haine de Celdine , par l'indifférence que j'ai pour elle , ne vous a pû toucher. Vous ne vouliez que cette marque éclatante de l'effet de vos charmes , sans vous soucier de celui qui vous la donnoit. Vous êtes bien injuste , me dit Almandine , de me faire ce reproche. Zalmador , vous me connoisséz peu , si vous croyez que les sacrifices me peuvent être agréables , si la main qui me les offre ne m'est chère ; c'est

ce qui me fait supporter ma prison sans murmurer. Soyez fidele , & reposez-vous sur moi de la recompense.

J'avoie que les malheurs du Prince d'Arragon me touchent ; que je suis fâchée de le voir dans les fers du Roi mon pere , & que de tout mon cœur je voudrois lui rendre sa liberté ; mais ce ne seroit plus pour recevoir son amour. Déterminée à partager vos chaînes , je ne puis plus écouter ses soupirs. Aidez - moi à rompre les fers dont le Roi mon pere l'accable. Je vous promets de lui défendre de porter les miens. Quelque danger qu'il y ait de vous obéir , Madame , lui répondis-je , je vais m'y employer de tout mon pouvoir. Mais , divine Princesse , souvenez-vous que ce Prince.... Je ne me souviendrai que de ce qui vous fera connoître le tendre penchant que j'ai pour vous, me dit-elle, si vous sçavez me servir comme je veux l'être.

Après ces paroles , sans vouloir souffrir que je lui parlasse davantage , elle m'ordonna de me retirer , mais ce fut sans me défendre d'y revenir ; & je scûs si bien profiter de cette indulgence , que je la voyois tous les soirs , sans autre témoin que Phedime.

Dieux ! que je découvris de nouveaux charmes dans ces conversations particulieres , & que je benissois le Ciel de mon bonheur ! Dans ces transports je n'oubliois point de m'employer pour mon Rival ; mais toutes mes prieres furent inutiles , le Roi ne vouloit point entendre parler de sa liberté ; & quoique la Reine , qui aimoit ce Prince , se servît de tout son credit , elle n'obtint pas davantage.

Mais Armande étant guéri de ses blessures , trouva l'invention de se sauver par une fenêtre de sa chambre , qui donnoit sur la campagne , & que l'on n'avoit pas cru necessaire de

griller, par l'impollibilité de s'en servir. Le premier usage qu'il fit de sa liberté, fut de chercher à voir la Princesse. Il parla à Phedime; & cette Fille, qui l'avoit toujours favorisé, le fit cacher dans un cabinet d'Almandine; & quand il n'y eut plus qu'elle dans l'appartement de la Princesse, elle le mena dans sa chambre.

Son étonnement fut grand, quand elle vit ce Prince, & son premier mouvement fut d'être bien-aîsé de le voir sorti des mains du Roi. Mais faisant reflexion sur les nouveaux malheurs qui pouvoient lui arriver s'il étoit surpris: Armande, lui dit-elle, les Dieux me sont témoins combien votre prison m'a touchée, & ce que j'aurois voulu faire pour vous en tirer. Le Ciel a secondé mes vœux, ne retombez plus, par votre obstination à demeurer dans un lieu si fatal à votre repos, dans un danger plus à craindre que le premier. Retournez en Arragon; & si vous

avez quelque amitié pour moy, donnez à l'estime que j'ai pour vous l'oubli de l'offense que le Roi mon pere vous a faite, & ne songez point à vous en venger. Pour être sûre de mon obéissance, lui répondit Armande, il ne faut point m'éloigner de vous, Madame. Tant que je verrai ma Princesse, je ne haïrai point celui qui lui a donné la naissance, quelque injuste qu'il soit. Mais je ne puis répondre que si vous avez la cruauté de me bannir, je ne me souviens des mauvais traitemens qu'il m'a faits. Vous ne pouvez plus rester ici sans être découvert, reprit Almandine, & je ne puis vous voir, sans m'exposer à être la plus malheureuse personne de mon sexe. Ah! Madame, interrompit le Prince d'Arragon, vous n'aviez point ces prévoïantes fraïeurs quand vous aviez quelque bonté pour moi. Sans doute que Zalmandor, de qui le combat ne m'a que trop fait voir qu'il étoit mon Rival.... Ar-

mande, lui dit la Princesse, sans lui donner le temps d'achever ce qu'il vouloit dire, le Prince de Mauritanie n'a point de part à la priere que je vous fais ; mon seul devoir, & la peur d'être cause de votre perte m'y obligent, quoy qu'à ne vous rien cacher, ce Prince me soit assez cher pour le preferer à toute la terre. Je n'ai donc plus qu'à mourir, reprit Armande, puisque vous m'annoncez l'Arrest de ma mort. En même temps ce Prince furieux tira son épée, & se la seroit passée dans le cœur, si Phedime & la Princesse ne la lui eussent arrachée avec violence. Outré de desespoir, il sortit de l'appartement d'Almandine, & alla passer la nuit dans une maison écartée.

Il m'envoya un Cartel le matin, & me marqua l'endroit où il seroit. Je m'y trouvai, sans autre suite que l'Ecuier que vous me voyez ; & sans lui demander le sujet de ce second combat, nous le commençâmes en gens

qui craignoient de n'avoir pas le tems de l'achever.

Je fus assez heureux d'être le victorieux ; le Prince d'Arragon affoibli de la perte du sang qui sortoit de deux grandes blessures , tomba évanoui. Mon Ecuyer & moy nous le portâmes à la premiere habitation ; & ayant envoyé querir un Chirurgien à la ville , où tout étoit en rumeur de sa fuite , je le fis panser. Ces playes se trouverent grandes , mais sans danger ; & dès qu'il fut revenu à lui , je m'approchai de son lit : Genereux Prince , lui dis-je , le sort des Armes m'a donné une victoire que vous méritez mieux que moi. Souffrez que je vous fasse connoistre , par les soins que j'aurai dans ces lieux où tout vous est ennemi , de vous donner tous les secours necessaires , que si vous ne pouvez m'aimer , puisque l'amour que nous avons pour la Princesse de Castille nous en empêche , je mérite au moins votre estime. Vaillant Zalmandor,

mandor , me dit-il , je devrois , pour reconnoître votre generosité , vous ceder notre divine Princeſſe ; mais je ne puis vous le promettre : ainſi pour vous ôter un ennemi dont la vie eſt incompatible avec la vôtre , laiſſez-moy finir des jours infortunez. Vous m'avez enlevé le cœur de l'ingrate Almandine , n'avez pas la cruauté de me contraindre d'être témoin de votre bonheur. Je ne ſçai , lui diſ-je , ſi vous n'avez point plus de part que moi à l'eſtime de cette Princeſſe ; mais qui que ce ſoit de nous deux qu'elle choiſiſſe , attendons ſon choix , ſans lui ôter par nos combats deux Amans fideles ; & ſ'il eſt vrai que vous l'aimiez , ne diſpoſez point ſans ſes ordres d'une vie qui doit être à elle. Armande ſe rendit à mes diſcours , & me promit de ſouffrir tout ce qui ſeroit neceſſaire pour ſa guérifon. Après cela je m'en retournai à la Ville , de peur de me rendre ſuſpect.

J'y trouvai le Roi dans une colere épouvantable de la fuite du Prince d'Arragon ; il donna des ordres si précis , de le prendre par-tout où il seroit , que craignant qu'il ne fût découvert , je fus le soir supplier la Princesse de lui envoyer commander de se laisser conduire dans l'Arragon. Phedime y fut, n'étant pas sûr de se confier à une autre. Il résista long-temps à la priere d'Almandine , mais enfin il y consentit.

Je fis faire un brancard , & le fis transporter jusques dans son Royaume , n'osant l'y accompagner moi-même , de peur de lui nuire.

Pendant ce temps-là , le Roi tomba malade , & mourut en huit jours ; & la Reine touchée de sa perte , le suivit un mois après. La Princesse accablée de tant de chagrins , ne vouloit point survivre à des personnes si cheres , quoique le Roi lui eût fait passer de tristes momens ; & sans les bontez qu'elle avoit pour moi , elle

n'auroit pas si tôt effuyé ses larmes : mais elle se rendit à mes prieres , & à l'empressement de ses peuples , qui la reconnurent pour Reine , avec une joie qui marquoit leur tendresse. Cel-dine , dont la haine n'étoit point diminuée , ne voyant plus d'obstacle à notre bonheur , eut recours au traître Amerdin. Il n'est pas que vous ne connoissiez ce formidable ennemi du genre humain , qui ne se sert de sa science que pour faire des malheureux , sans y avoir d'autre interest que de faire couler des pleurs , dont il se forme un ruisseau , & dont il fait ses plus cruels enchantemens.

Ce Perfide , ravi d'avoir un nouveau sujet d'exercer sa rage , enleva un jour la Princesse , & la conduisit dans ce Château fatal , où depuis un siecle il tient tant de Princes & de Princesses enchantez , leur faisant souffrir mille differens supplices.

Jamais douleur ne fut égale à la mienne , quand je me vis séparé de

ma chere Almandine. Je voulois faire payer à Celdine de sa vie sa cruelle vengeance ; mais trouvant honteux de tremper mes mains dans le sang d'une femme, je courus après ma Princeſſe, & j'arrivai au Chateau fatal. J'y ſuis demeuré pluſieurs jours ſans pouvoir par mes cris ni mes menaces obliger perſonne à me répondre. Enfin deſeſpéré de mon ſort, j'ai été chercher cette adorable Fée, qui ſe fait un plaisir de ſecourir tous les malheureux. Elle m'a ordonné de vous venir attendre dans ce lieu, & m'a aſſuré qu'à vous ſeul étoit reſervé le pouvoir de punir le perfide Amerdin, & de rendre la liberté à tant d'illuſtres Infortunéz.

Le Prince de Mauritanie finit ſon diſcours par un ſoupir ſi touchant, qu'Elmedor luy promit de nouveau d'expoſer ſa vie pour lui rendre l'aimable Almandine ; & les Princeſſes s'étant levées après l'avoir remercié de la peine qu'il s'étoit donnée de

leur apprendre les aventures , s'en retournerent tous ensemble auprès du Prince de Numidie , à qui l'on apprit le nom de celui de Mauritanie.

Le sage Berger ayant guéri en deux jours Alinzor de ses blessures , comme il l'avoit promis , toutes ces illustres personnes prirent le chemin du Chasteau d'Amerdin , après avoir recompensé liberalement leur hôte charitable , & à la premiere ville la Princesse des Canaries reprit un habit de femme , aussi-bien que Phenice , n'ayant plus de raisons qui l'obligeassent à cacher son sexe.

Ils continuerent leur voyage plusieurs journées , sans qu'il leur arrivât aucune aventure ; mais un matin étant tous descendus de cheval au bord d'une riviere pour se reposer , ils virent venir à eux un bateau en forme de petite galere , conduite par des Rameurs vêtus galamment. Une Nymphe habillée comme celles de Diane , y paroissoit assise sur des car-

reaux de velours vert & or , & regardoit attentivement sur le rivage.

Un spectacle si agreable arresta les regards des Princesses ; & elles virent que la Nymphe s'avançoit sur le bord de la galere , dès qu'elle fut proche d'elles ; & s'adressant à Elmedor : Prince de Grenade , luy dit-elle , la Fée des Grandeurs , dont le séjour n'est pas éloigné d'ici , m'envoie vous dire , qu'elle veut vous voir , & toute votre aimable troupe , avant que vous tentiez l'aventure du Château d'Amerdin. Elle ne peut rendre qu'à vous l'anneau fatal que vous avez perdu , & que Zamat luy a confié en mourant. C'est par luy seul que vous pouvez rompre l'enchantement du cruel Magicien , & jouir d'un bonheur que vous n'esperez pas. Ne craignez point , lui dit-elle encore , voyant qu'il étoit incertain de ce qu'il devoit faire , que ce soit ici un artifice de la Fée Desirée : celle qui m'envoie n'a besoin que de sa beauté pour se faire

aimer ; & ne veut vous voir que pour vous rendre heureux. Le Prince hon-teux de ce reproche, presenta la main à la Princesse des Canaries , qui se trouva la premiere , pour monter dans la galere ; & toute cette charmante troupe s'étant embarquée après Elmedor , elle prit la route de l'Isle de la Fée des Grandeurs.

Ils y arriverent bien-tôt , & furent étonnez de la magnificence qu'ils rencontrerent. Tout y brilloit d'or & de pierreries , & les plus simples habitations étoient de marbre & de porphyre. Tous les habitans de ces lieux fortunez se ressentoient de la grandeur de leur Souveraine , & rien ne paroissoit qui ne fût superbe. Mais il ne purent supporter l'éclat du Palais , qui étoit bâti de cristal de roche, orné de distance en distance de colonnes d'or. Les appartemens de ce magnifique Edifice répondoient à la beauté du dehors ; & celui de la Fée étoit si brillant de pierres pretieuses de tou-

tes les couleurs , que celui du Soleil ne pouvoit le surpasser.

Cette adorable Princeſſe les vint recevoir à la porte de ſa chambre ; & ſans rien emprunter de l'art pour rehausſer ſa beauté , elle leur parut un chef-d'œuvre de la Nature. Sa taille étoit au delà de celle d'une mortelle , & tous les traits de ſon viſage étoient ſi parfaits , qu'il étoit impoſſible de les dépeindre , ſans leur ôter quelque choſe de leurs charmes. Une majeſté accompagnée d'une douceur charmante , achevoit de la rendre adorable ; & nos Princeſſes lui rendirent ſans peine l'hommage que l'on rend aux Déesſes , en ſe proſternant à ſes pieds. Elle les releva avec bonté ; & les ayant embraſſées , elle dit au Prince de Grenade, qu'elle avoit tant d'eſtime pour ſa vertu , qu'elle avoit voulu lui remettre l'anneau que Zamat lui avoit confié ; & que devant lui rendre un ſervice conſiderable dans la deſtruction du Chateau d'A-

merdin, il étoit juste qu'elle l'en priât elle-même. Je ne dois plus regretter mes tristes jours, Madame, lui dit Elmedor, s'ils vous sont utiles à quelque chose; & la malheureuse Alzayde ne pourra se plaindre que je retarde sa vengeance, si je suis assez fortuné pour vous marquer mon profond respect. Vous vengerez Alzayde en me servant, reprit la Fée, & vous retrouverez cette aimable personne dans le même lieu où vous punirez le cruel Asmonade. Ah! Madame, s'écria l'amoureux Prince de Grenade, de quoi me flatez-vous? Ma Princesse ne seroit point morte? & je pourrois espérer de voir encore ses beaux yeux m'annoncer mon bonheur? Peut-être mes oracles ne sont-ils pas sûrs, reprit la Fée des Grandeurs en souriant. Ah! Madame, lui dit Elmedor, je me garderai bien d'en douter. Ils me promettent un bien trop précieux, pour ne le pas espérer. Après ces paroles, la Fée craignant que les Prin-

cesses n'eussent besoin de repos , les fit passer dans un appartement , où elles trouverent des Nymphes , qui leur presenterent des habits magnifiques , dont la Fée des Grandeurs leur faisoit present. Elles s'en parerent pour lui plaire , & pour ne pas blesser ses yeux par leur negligence. Que le Prince de Numidie se sçut bon gré du choix qu'il avoit fait de la Princesse des Canaries ! quand il la vit entrer dans la chambre de la Fée avec ce superbe ajustement , & qu'il la trouva belle ! La Fée des Grandeurs lui donna mille loüanges flatteuses , aussi-bien qu'à la Princesse Zamée ; & après avoir passé la journée dans une conversation charmante , cette adorable Souveraine les conduisit dans des jardins , où tout ce que l'Art joint avec la Nature peut former d'admirable , s'y trouvoit.

Elles s'y promenerent long-temps , & elles furent se reposer dans un salon de myrthe & de grenadiers. L'on

y voyoit au milieu un rond d'eau, où étoit une statuë de Junon, qui tenoit dans ses mains plusieurs couronnes, dont il sortoit de chaque fleuron des filets d'eau, qui se perdant dans les airs, retomboient avec un murmure confus dans le bassin. La Fée ayant fait asseoir les Princesses auprès d'elle, elles entendirent un concert enchanté, qui les surprit agreablement; & ayant écouté cette admirable musique une demie - heure, la Fée recommença de parler à Elmedor de l'avanture qu'il alloit entreprendre, & lui donna des leçons si précises sur tout ce qu'il devoit faire, qu'il connut, aussi-bien que le reste de cette illustre Compagnie, qu'elle y prenoit un secret intérêt. Zamée, plus hardie que les autres, lui dit qu'elle étoit persuadée que le Prince de Grenade viendrait à bout de cette périlleuse entreprise; mais que pour ne lui rien laisser negliger de tout ce qui pourroit la rendre immanquable,

elle n'avoit qu'à avoir la bonté de ne lui point cacher la part qu'elle y prenoit. Zalmayde se joignit à la Princesse de Fez pour obtenir cette grâce; & les Princes, par leur respectueux silence, marquoient assez qu'ils n'en avoient pas moins d'envie que ces belles Princesses. La Fée des Grandeurs leur accorda avec une aimable rougeur ce qu'ils lui demandoient avec tant d'empressement, & ne pouvant se résoudre d'être présente à son histoire, elle se leva, & ordonna à Celine l'une de ses Nymphes, de satisfaire leur curiosité. Celine obéissant à sa charmante Souveraine, commença de parler dès qu'elle fut un peu éloignée.



HISTOIRE
De la Fée des Grandeurs, & du
Prince Salmacis.

VOUS sçavez sans doute, Madame, dit Celdine, en s'adressant à Zamée (la Princesse des Canaries le luy ayant ordonné) que la Fée des Grandeurs est fille de Vénus, & du Roi Poliandre, & que l'on voit sur son visage la beauté de la Déesse sa mere, avec l'air de majesté & de grandeur du Roi son pere. Sa tendresse pour elle fut si grande, qu'il voulut qu'elle fût Souveraine, dès que sa main put porter le Sceptre. Il lui donna cette Isle; & Vénus la comblant de biens, la rendit la plus sçavante Fée, & la plus puissante de l'Europe; mais ne se servant de sa science que pour faire des heureux, elle fut bientôt l'adoration de tout l'Univers; & de toutes les parties du monde,

les infortunez venoient la chercher.

Il y avoit dans cette Cour un Prince , nommé Salmacis , dont rien ne peut égaler le mérite : la beauté , l'esprit , le courage , semblent disputer l'avantage de le faire l'admiration de tous ceux qui le connoissent ; & si la Fortune lui refuse les Couronnes que ses peres ont portées , il les mérite si bien , que l'on ne s'apperçoit point de cet aveuglement de la Fortune.

Tel que je vous le represente , & plus charmant encore , il n'est pas étonnant qu'il fist des conquestes de toutes les Nymphes de cette brillante Cour. Mais sa gloire ne pouvoit monter plus haut que d'être regardé favorablement de notre divine Fée. Elle sentoit un penchant pour luy, qu'elle cachoit avec peine ; sa fierté luy disoit, qu'étant fille de Venus & du grand Roy Poliandre , & Reine d'un Empire florissant , elle ne pouvoit regarder Salmacis que comme son premier Sujet.

Sans doute la grandeur de la Fée empêcha le Prince d'élever ses vœux jusqu'à elle, & lui fit trouver des charmes dans une jeune Nymphé d'une beauté brillante, qui se nommoit Ismire. Il ne soupira pas long-temps sans estre entendu. Ismire flatée de la vanité de l'avoir emporté sur toutes nos Belles, aima autant qu'elle étoit aimée; & faisant gloire de sa conquête, elle ne cachoit point sa tendresse.

Salmacis au comble de la félicité, ne pouvoit vivre un moment sans sa charmante Nymphé; tout lui paroissoit insupportable sans elle, & les soins de faire sa Cour à la Fée, lui déroband des heures trop précieuses, l'on ne le voyoit plus en public, que pour accompagner Ismire. Tous les jours il inventoit des festes galantes pour la divertir; & tous les soirs, quand elle étoit retirée, il passoit une partie de la nuit à luy donner des concerts de tout ce qu'il y avoit de bons Musiciens en Europe.

Tant d'amour blessa les yeux de la Reine. Si elle n'avoit pû vaincre le penchant qu'elle avoit pour Salmacis , elle avoit été maîtresse de le cacher tant qu'il n'avoit rien aimé : mais dès que la jalousie se mêla avec sa tendresse , elle devint rêveuse , inquiète , & chagrine ; & comme tout le monde ignoroit ce qui se passoit dans son cœur , il n'y avoit point de moment où elle n'entendît parler du bonheur de sa Rivale. Enfin ne pouvant renfermer dans son ame tant de cruelles passions , elle m'en parla un jour.

Celine , me dit-elle , est-il vrai que Salmacis aime si tendrement Ismire ? Madame , lui dis-je , m'étant déjà apperçûë que le Prince ne lui étoit pas indifférent ; Ismire n'est aimée du Prince Salmacis , que parce qu'il n'ose regarder ce qu'il y a dans cette Cour de plus beau qu'elle. Et qui trouvez-vous de plus aimable que cette Nymphe , me dit la Fée ? Si vous

me permettez de le dire , Madame , lui dis-je , je vous dirai que la Fée des Grandeurs est plus au-dessus d'elle par sa beauté que par sa naissance. Helas , Celine ! que tu connois peu le pouvoir de l'Amour, si tu crois qu'il naît dans un cœur par le conseil de la raison ! Salmacis ne voit rien de plus parfait que l'heureuse Ismire, & je suis sûr qu'à ses yeux elle l'emporte sur la Déesse ma mere. Je ne sçai pas , luy répondis-je , s'il la trouve plus belle que Vénus ; mais je sçai bien que tout l'amour qu'il a pour cette Nymphé, ne l'empêche point de vous louer avec empressement ; & je répondrois bien , Madame , qu'il ne s'est attaché à Ismire , que pour se garantir du sort infortuné de vous trouver trop digne de ses adorations. Ah , Celine ! me dit la Reine , que cette infortune auroit été peu à craindre pour luy ! que j'aurois pris de plaisir de luy faire connoître que si sa naissance l'éloignoit de mon trône , son

mérite l'approchoit de mon cœur ! Mais pourquoi flater ma douleur d'une trompeuse idée , quand je le voy tout plein de ma Rivale ? Peins-le-moy bien plustost avec toutes les couleurs de la plus noire ingratitude ; dis-moy que ma'gré toutes les bontez que j'ai eu pour lui , il n'a voulu les entendre que pour en faire un sacrifice à Ismire , & que n'ayant point de Couronne à luy offrir , il la fait triompher de tout le penchant que j'ai pour luy. Je luy pardonnerois encore plustost cette espece de crime , que de m'avoir assez peu regardée pour ignorer tout à fait ce qui se passe dans mon ame. C'est cette indifferance cruelle que je punirois severement , car pour celui de me sacrifier à ma Rivale , j'en accuserois l'Amour. Cet enfant aveugle dispose de nous avec tant de puissance , qu'il ne nous laisse connoistre de bien , que celui qu'il nous offre ; quelque precieux que soit celui qu'il nous fait negliger , il ne peut avoir de char-

mes pour des yeux éclairez de son fatal flambeau.

Quand je devrois rendre Salmacis encore plus coupable , repris-je , je ne puis m'empêcher de croire que votre puissance luy a fermé les yeux sur tout ce que vous avez de parfait. Ebloüi de l'éclat de votre trône , il n'a osé s'en approcher ; & quand il se seroit apperçû de quelques regards favorables , il se seroit bien gardé de les entendre , de peur de se rendre criminel. Que tu es ignorante dans les mystères du Dieu mon frere , répondit la Fée ! Si Salmacis avoit pour moy ce tendre penchant qui fait tout le malheur de ma vie , il auroit oublié que je suis sa Souveraine ; & la longue suite de Rois dont il tire son origine , luy auroit fait croire qu'un Sujet comme luy valoit bien les plus grands Rois ; & l'Amour l'ayant rendu téméraire , il auroit soupiré assez haut pour estre entendu. Il auroit osé expliquer mes regards ; & charmé d'y

voir briller le même feu qui auroit brûlé son cœur.... Mais Celine, le bonheur de luy apprendre un si charmant langage, n'est réservé que pour Ismire. Qu'ils passent d'heureux momens ! rien ne trouble leur tendresse. Attendez, trop fortunez Amans, continua la Reine, à nommer votre sort adorable, que j'aye décidé du mien. Peut-être emportée par ma jalousie, je ferai mon plaisir de vous rendre aussi malheureux que je la suis ; vous me répondrez des indignes soupirs que pousse sans cesse mon foible cœur ; & vos larmes couleront, pour faire tarir les miennes.

Mais où te laisses-tu emporter, Princesse infortunée ? de quel crime les veux-tu punir ? qu'as-tu à te plaindre de ta Rivale ? n'ignore-t-elle pas ton amour ? & l'insensible Salmacis a-t-il dû t'entendre ? Et quand il t'auroit entenduë, ne sçais-tu pas par ta propre expérience, que l'on n'est pas maître d'arracher de son cœur un

objet qui nous plaist? Pourquoy veux-tu qu'ils fassent ce que tu n'as pu faire? as-tu moins de vertu que ces Amans? laisse-les donc s'aimer, puisqu'ils le peuvent avec innocence; & pour te punir d'avoir pû songer à les séparer, sois le témoin de leurs plaisirs.

Dans ce moment l'on vint avertir la Reine, que des Princes étrangers venoient la consulter. Elle ordonna qu'on les fît entrer, & je sortis de son cabinet. Je fus me promener dans les jardins; j'y rencontrai le Prince. L'air de langueur que j'avois sur le visage, & la profonde rêverie dans laquelle j'étois ensevelie, obligea Salmacis de me demander ce que j'avois, & si l'Amour caufoit ma mélancolie? Ce Dieu y a sans doute part, lui dis-je en riant, & je pensois au bizarre effet qu'il se plaist à faire souffrir dans son Empire. Pour sçavoir si vous avez raison de l'accuser, reprit le Prince, il faudroit m'apprendre de quoy

vous vous plaignez de luy. Vous avez plus de lieu de vous en plaindre que moy , Seigneur , lui dis-je en le regardant fixement. S'il ne vous avoit pas mis son bandeau sur les yeux , il auroit été peu de Princes plus heureux que vous ; & je doute que les faveurs dont il vous accable auprès d'Isnire, puissent égaler ce qu'il vous fait perdre. Celine , me dit le Prince , d'un air embarrassé , ce n'est point sans mystere que vous me parlez comme vous faites. Expliquez-vous , je vous en conjure , ou vous me ferez peut-être faire des crimes qui me couteront la vie. Seigneur , lui dis-je , les Princes comme vous n'en peuvent faire , quand ils porteroient leurs vœux jusqu'aux Déeses ; Vénus a bien aimé Anchise , qui n'étoit que Prince Troyen ; & les Divinitez visibles pourroient n'estre pas plus difficiles.

Après ces mots je le quittai pour aller joindre la Reine , que je vis paroistre au bout de l'allée où nous é-

tions. Depuis cette conversation, Salmacis qui m'avoit tres-bien entenduë, fut plus assidu auprès de la Fée. Il étoit interdit & rêveur, & Ismire avoit moins de charmes pour luy. Il ne luy donnoit plus de festes; ses visites étoient moins frequentes, & tout le monde s'apperçut de ce changement. La Nymphe en eut un sensible dépit; mais elle resolut de découvrir qui étoit sa Rivale, avant que d'en parler à son Amant.

Cependant la Fée remarquant les assiduez du Prince, se douta que je lui avois parlé. Celine, me dit-elle, vous m'avez trahie; Salmacis sçait quelque chose de ma foiblesse; ses soupirs & ses regards me l'apprennent; & si vous ne luy aviez rien dit, il ne seroit pas si hardi que de se faire entendre. Madame, luy dis-je, c'est l'Amour qui l'a rendu temeraire, & non mes discours; il luy aura appris à connoistre le rendre penchant qui vous force à l'estimer assez pour le

juger digne de porter vos chaînes. Mais, Celine, le Prince ne m'aime point, Ifinire est toujours l'objet de sa tendresse, & l'Amour ne peut l'instruire de ce qui se passe dans mon cœur, dès qu'il n'en a pas pour moy. Peut-être, Madame, répondis-je, qu'il n'a jamais aimé cette Nymphe; qu'il cherchoit, comme je vous l'ai déjà dit, à se défendre du malheur de vous trouver trop aimable, & que quelques-uns de vos regards luy ont appris qu'il pouvoit ne se plus contraindre.

Le Prince qui entra comme je parlois, fit rougir la Reine d'une telle manière, qu'il en demeura interdit. Mais voulant leur donner les moyens de s'expliquer : Le Prince, lui dis-je, vous rendra compte plus exactement que moy de ce que vous me demandez. Serois-je assez heureux, Madame, reprit Salmacis, de sçavoir quelque chose qui pût mériter votre curiosité ? Celine, lui dit la Fée, en rougissant

gissant encore , est si peu raisonnable quelquefois, qu'il ne faut pas toujours écouter tout ce qu'elle dit ; & ce que je lui demandois ne vaut pas un plus grand éclaircissement. Comme il y va de vous donner un peu de confiance en ce que j'ai l'honneur de vous dire , lui dis-je , vous voulez bien , Madame , que j'explique au Prince cette bagatelle qui faisoit notre dispute. Celine , me dit la Reine , j'aime mieux vous croire , que vous preniez Salmacis pour second. Je suis contente , Madame , & le Prince le doit estre aussi , si vous ne doutez point de mes paroles. Celine a toujours eu tant d'amitié pour moy , reprit Salmacis , qui comprit , par l'embarras de la Reine , que nous parlions de luy , qu'après ce qu'elle vient de dire, je n'ay pas à douter que je ne doive vous rendre grace de vouloir ajouter foy à ses discours. Il est des situations où le profond respect que nous avons pour les personnes que nous

adorons , nous force à la cruelle nécessité de nous taire ; & sans le favorable secours d'une tendre amie , nous mourrions plutôt que d'avoir ce qui nous conduit au tombeau. Vous voyez , Madame , repris-je en riant , que l'Amour prend soin d'expliquer mes énigmes , & que le Prince. . . Taisez-vous , me dit la Fée , qui aimoit mieux me quereller que son Amant , & ne forcez pas le Prince de dire ce qu'il ne pense pas. Je dois vous punir de sa témérité ; sans vous il n'auroit offensé ni moy ni Ismire. Ah ! Madame , lui dit Salmacis , pardonnez à Celine la pitié qu'elle a eu d'un Prince malheureux. Si c'est un crime de vous adorer , comme l'on adore la Déesse votre mere , c'est moi qu'il faut punir. Jamais mortel n'a été plus criminel. Brulé d'un feu que je cachois avec soin , en croyant ces flammes indignes de celle qui les avoit fait naître , je passe mes jours infortuné à me plaindre que le Ciel

vous ait fait si parfaite , que nul homme n'ose vous aimer sans estre téméraire. Je ne parle point du rang où les Dieux vous ont placée ; peut-être que s'il n'y avoit que cette raison, je ne suis pas si éloigné du trône , que vos yeux ne pussent me regarder sans descendre trop bas : mais , Madame, qui peut , sans estre criminel , oser vous adorer avec cet amas de vertus & de beautez , qui vous donnent l'avantage sur la Déesse Vénus ? Salmacis , dit la Fée , vous oubliez sans doute que vous parlez à moi, ou vous me croyez bien indulgente. Cessez de me vouloir persuader une chose que vous ne pensez pas , & ne me forcez pas de vous bannir comme téméraire , ou comme trompeur. Esperez-vous que je sois la seule dans ma Cour , qui ignore votre amour pour Ismire ? & comment voulez-vous que je reçoive un encens si profané ? Je n'ai point profané mon encens , Madame , reprit le Prince , &

je vous l'offre aussi pur que celui que l'on brule sur les Autels de la Mère des Amours. Ne me reprochez point les soins que j'ai rendus à Ismire ; c'est vous , divine Fée , qui m'y avez forcé. Désespéré de me sentir une passion que je nommois sacrilege , j'ai cherché auprès de cette Nymphe de quoi me dégager d'une si dangereuse chaîne. J'ai cru quelque temps , que j'avois trouvé dans ses bontez le secours qui m'étoit si nécessaire ; mais un de vos regards , jetté peut-être sans dessein , a troublé de nouveau tout le bonheur de ma vie. Plus d'amour que pour ma divine Reine , je ne puis vivre que pour elle. Oüi , Madame , (continua-t-il , en se jettant à ses pieds ,) c'est à vous d'ordonner de mon sort ; & pour vous épargner la peine de me punir si mes vœux sont illegitimes , je percerai devant vous ce cœur infortuné , qui me contraint de vous offenser. Salmacis , lui dit la Fée , en le faisant relever , n'entre-

prenez point sur mes droits , laissez-moi le soin de vous choisir le chastiment que vous méritez , sans attenter à vos jours. La Déesse ma mere ne m'a pas faite plus cruelle qu'elle ; jamais ses Autels n'ont été ensanglantez ; elle a d'autres moyens de se venger , qu'elle voudra bien m'apprendre : mais en Juge équitable , je veux examiner votre crime , & la témérité mériterait un supplice plus doux que la trahison. Après ces mots, elle congédia le Prince , sans vouloir l'entendre davantage. Elle me fit quelques reproches quand elle fut seule ; mais je connus bien qu'ils partoient de sa modestie , & que son cœur n'y avoit point de part. Depuis ce jour-là , le Prince devenu plus hardi , n'en passoit point sans parler à la Fée de son amour , & il sçut si bien lui persuader qu'il n'aimoit point Isinire , qu'elle luy permit de soupirer , & d'espérer que ses soupirs seroient récompensez.

Un sort si au-dessus d'un mortel ;

devoit faire oublier à Salmacis Ismire, quelques charmes qu'il eût trouvé dans cette aimable personne : mais les reproches de cette Nymphé, qui connut enfin la redoutable Rivale qui lui enlevoit le cœur de son Amant, le trouverent sensible.

Il la voyoit toujours, & tâchoit de lui persuader que l'intérêt de sa fortune le contraignoit de s'attacher auprès de la Reine, mais Ismire n'étant plus en état de feindre, & peu contente de ces foibles excuses ; sachant d'ailleurs le pouvoir qu'elle avoit sur lui, lui dit qu'elle ne pouvoit gagner sur elle d'être témoin du bonheur de sa Rivale, & qu'elle alloit se retirer dans un Palais qu'elle avoit à l'extrémité de l'Isle. Le Prince troublé de cette résolution, lui fit mille sermens de n'aimer qu'elle, pour l'empêcher de s'éloigner. L'adroite Nymphé feignit de se rendre à ses discours ; mais le lendemain, dès la pointe du jour, elle partit, connoissant bien

que tant que le Prince verroit la Reine, elle succomberoit sous cette dangereuse Rivale ; au lieu qu'étant loin d'elle, le Prince ne manqueroit pas de l'y venir chercher.

Elle ne se trompa pas. Dès que Salmacis apprit son départ, il courut après elle. Quoy, cruelle Ismire, luy dit-il, vous m'abandonnez ? Quoy ? vous voulez rompre des chaînes que vous m'avez juré cent fois devoir estre éternelles ? Seigneur, lui répondit la Nymphé, en versant quelques larmes, ce n'est pas moi qui brise les fers que je prenois tant de plaisir à partager ; vous le sçavez, injuste Prince, tout ce que j'ai fait pour vous les rendre legers. Combien de fois, charmée du tendre bonheur d'aimer autant que vous étiez aimé, avez-vous préféré votre sort à celui des Dieux ! Ce temps charmant n'est plus ; l'éclat brillant de la Couronne a surpris votre tendresse ; vous n'avez pû trouver de douceur qu'avec une Maî-

treſſe qui pût joindre la Fortune à l'Amour ; ſuivez , ſuivez cette aveugle Divinité , & me laiſſez conſerver le ſouvenir de ce temps trop heureux. Fidele à ma tendreſſe , je ne me ſouviendrai que des momens où vous la meritez ſi bien ; & j'oublierai que vous la trahiſſez , de peur qu'une idée ſi cruelle, en allumant ma colere, n'affoiblît mon amour. Ah ! ma chere Iſmire , reprit le Prince , en ſe jettant à ſes pieds , que faut-il faire , pour reparer mon crime ? Ne plus aimer que moy, Seigneur , reprit Iſmire , & me faire connoiſtre que je vous tiens lieu de tout , en demeurant dans ce Palais. Oüi , aimable Nymphé , lui dit Salmacis , oüi , je n'aime que vous : trop heureux ſ'il ne faut que renoncer à la fortune que les bontez de la Fée me promettoient , pour vous prouver que mon amour eſt auſſi violent que dans les premiers jours que vous l'avez fait naiſtre.

Pendant que le Prince oublioit

avec tant d'imprudence tout ce qu'il devoit à la Reine , cette charmante Fée eut un dépit sensible de cette préférence pour une personne si fort au-dessous d'elle par la beauté & par naissance. D'abord sa colere ne trouva point de supplice assez rude pour expier une offense si cruelle. Ses premiers transports lui representoient le plaisir de se venger si plein de charmes , qu'elle fut prestee d'inventer un enchantement , où tour à tour ces criminels fissent éclater leur desespoir. Mais l'Amour reprenant la place de la Fureur , la contraignit de se contenter de verser des larmes. Ah ! Celine, me disoit-elle , que je dois vous vouloir de mal d'avoir flaté ma tendresse ! Sans vous je n'aurois point goûté le funeste plaisir d'estre aimée du Prince ; je l'aurois toujours vû aux pieds de ma Rivale , & cet objet terrible me l'auroit enfin fait haïr : mais empoisonnée par sa trompeuse tendresse, je me suis fait une douce nécessité d'être

tre aimée de lui toute ma vie, Quels remèdes, cruelle si le (continua-t-elle en versant quelques larmes) quels remèdes apporterez-vous aux maux que vous m'avez faits ?

Madame , lui dis-je , pénétrée de douleur ; si ma mort pouvoit épargner une de vos larmes , je la souffrirois avec plaisir. J'avouë que j'ai eu tort de vous parler du perfide Prince Salmacis ; il étoit indigne de vos bontez , puisqu'il a pû les oublier , & vous devez le punir , s'il ne vous est point encore assez cher pour en faire retomber la punition sur vous-même : mais si cet Ingrat est nécessaire à votre repos , oubliez, ma Princesse, un égarement où son cœur n'a point de part. L'artificieuse Ismire a craint vos charmes , elle le tient éloigné de vos yeux , par une habitude qu'il a de la trouver aimable. Paraissez, Madame, dans ces funestes lieux , allez arracher un Esclave trop honoré de porter vos chaînes , des mains de votre

ennemie, & je vous répons de sa fidélité. Ah ! Celine, me dit la Reine, quoique je sente bien que je ne puis vivre sans estre aimée du Prince, je ne puis me résoudre à faire une démarche qui me couvriroit de honte, & qui ne serviroit peut-estre qu'à redoubler le triomphe de ma Rivale. Hé bien, Madame, lui dis-je, ne sortez point de votre Palais, & faites publier le Tournois que vous donnez tous les ans le jour de votre naissance. Mettez-y un prix glorieux, qui flate la vanité du foible Salmacis. Sensible à sa gloire, il quittera pour quelque temps sa Nymphé; & pourvû qu'il vous voye un moment, je répons de son repentir. La Fée, après avoir balancé quelque temps, se déterminâ à suivre mon conseil, & fit annoncer le Tournois; & pour le prix, promit une Couronne d'or, enrichie de rubis, que le vainqueur porteroit à toutes les cérémonies, quand il se trouveroit dans notre Isle.

L'espérance de cette récompense fit l'effet que j'en attendois : Salmacis ne put résister au desir d'être honoré d'une distinction si particulière. Il partit malgré Ilmire, & arriva la veille du Tournois.

L'offense qu'il avoit faite à la Reine, l'empêcha de paroître devant elle. Le jour de la feste étant arrivé, la Fée, magnifiquement habillée, se plaça sur un échaffaut, avec toute sa Cour, & les Juges du Camp ayant fait les cérémonies accoutumées, le Prince se presenta le premier à la barrière. Ses Armes étoient brillantes de pierreries. Ses plumes étoient blanches, & sa casaque d'un tissu d'argent, relevée sur les bras d'escarboucles & de rubis. Sur son Bouclier l'on voyoit un Amour, qui voulant percer trois cœurs, n'en pouvoit venir à bout, sa fleche étant trop courte ; & pour Devise, ces paroles : *C'est trop d'une.*

Jamais il n'avoit été si charmant ;

& le Fils de Vénus , qui ne voyoit personne de plus digne de porter ses chaînes que ce Prince & la Fée, avoit pris soin d'animer de ses charmes leur beauté naturelle.

Salmacis en faisant le tour du Camp, passa devant la Reine , la salua avec un visage où la honte de son crime étoit peinte ; & surpris qu'il eût pu préférer Ismire à cette adorable Fée, il demeura plus d'un quart-d'heure sans pouvoir arracher ses yeux de ce divin objet.

Enfin un Chevalier s'étant présenté pour le combattre , il se mit en devoir de mériter le prix. Il remporta la victoire , non-seulement sur cet adversaire , mais sur tous ceux qui voulurent la luy disputer ; & ayant été déclaré vainqueur , il fut conduit à l'échaffaut de la Reine , pour être couronné de sa main.

Le Tournois étant fini , elle se retira dans son cabinet , sans en vouloir permettre l'entrée à qui que ce soit ;

mais le Prince ne pouvant plus résister à l'envie d'obtenir son pardon, me vint trouver. Celine, me dit-il, ou donnez-moy la mort, ou obtenez de la Reine que je me jette à ses pieds. Je sçai que je suis indigne de ses bontez, après ce qu'une aveugle passion m'a fait faire : mais si un vif repentir, & une fidélité à toutes les épreuves qu'elle voudra m'ordonner, peuvent trouver grâce auprès d'elle, ah, Celine ! je sçaurai par tant d'amour reparer ma foiblesse, qu'elle sera contrainte de renouer mes chaînes. Seigneur, lui dis-je, je ne vous promets pas que la Reine veuille vous écouter. Prévoyant sans doute que vous la voudriez voir, elle s'est enfermée, & a défendu que l'on l'interrompît. Celine, me dit le Prince, je n'ignore pas que ses défenses ne sont pas pour vous ; accordez-moy la grace que je vous demande, ou je croirai que vous n'avez jamais été de mes amies. Enfin vaincuë par les prie-

res de Salmacis, & ne croyant pas faire de déplaisir à la Reine, je me presentai à la porte du cabinet. Mais je fus étonnée qu'elle m'ordonnât de sortir, sans vouloir écouter ce que je luy disois du repentir du Prince. Je fus luy rendre une si cruelle réponse; il en pensa mourir de douleur, & se retira dans son appartement, sans parler à personne.

Il fut plusieurs jours sans trouver un moment favorable, & la Fée luy avoit fait défendre de paroître devant elle: mais un soir qu'elle se promenoit sur les bords de la mer, accompagnée seulement de ses Filles, il vint se jeter à ses pieds, & scut si bien faire parler ses yeux & ses soupirs, que la Fée luy promit d'oublier son crime, s'il abandonnoit Ismire. Le Prince accepta sans peine cette condition, & depuis ce moment il n'a donné des marques que d'un constant amour.

Ismire a employé tous ses charmes

pour le rappeler ; & pour le bannir de son cœur , elle a quitté l'Isle , en épousant un Prince qui l'aimoit depuis quelques années.

Cependant le bruit du bonheur de Salmacis , luy faisant mille jaloux , se répandit jusqu'à la Cour du Roy Poliandre , qui trouvant tres-mauvais qu'un Sujet osât aimer la Fée , envoya chercher Amerdin , ce fameux Magicien , & lui ordonna d'enlever le Prince , & de l'enchanter dans son Château fatal. Ce cruel Ministre , toujours prest à faire couler des pleurs dont il fait ses pernicieux charmes , surprit Salmacis comme il étoit à la chasse , & le conduisit dans son funeste séjour.

La Reine au desespoir de son malheur , consulta ses Livres , pour sçavoir qui pourroit luy rendre son Amant ; mais elle connut que vous seul , genereux Prince (dit Celine à Elmedor) pouviez détruire l'enchantement du Château où depuis un siècle

tant d'illustres Infortunez souffrent des peines inconnuës au reste des mortels. La Reine vit avec chagrin que vous aviez perdu l'anneau où est attachée la réussite de cette grande aventure : mais Zamat , dont la science n'étoit point bornée , lui remit en mourant ce trésor si précieux à sa tendresse , en lui recommandant de vous le rendre , pour avancer son bonheur. Elle a conduit vos pas sur les bords du Tage , où par ses ordres , sans qu'elle le sçût , la belle Princesse de Fez vous attendoit ; & sçachant que vous étiez près de tenter un si grand peril , sans autre secours que celui de votre valeur , elle m'a envoyée ce matin au-devant de vous , voulant vous remettre cette bague constellée , dont dépend le changement de sa fortune & de la vôtre , puisque vous y trouverez votre charmante Princesse , toujours constante pour votre memoire.

Asmonade sçachant votre retour

de l'Isle de la Fée Desirée , & craignant que vous ne vinssiez luy arracher Alzayde , l'enleva dans cette foiblesse où votre Ecuyer la crut morte. Il sortit de Leon , n'emmenant avec lui que Sanchée. Il fut descendre au Château d'Amerdin , où la Fée Desirée , ravie de se venger de vous , lui dit qu'elle le feroit aimer de cette aimable personne : mais il a éprouvé que les enchantemens ne peuvent rien sur son cœur. Toujours fidèle à son cher Prince de Grenade , elle passe les jours à regretter votre perte.

Pour vous , belle Zamée , votre Chevalier trompé par votre ressemblance , goûte des douceurs qui luy font benir son sort ; & Almandine , pour satisfaire la haine de la vindicative Celdine , regrete tantôt la mort du Prince de Mauritanie avec un déluge de larmes , & tantôt se plaint de ce qu'il a fini ceux du Prince d'Arragon. Pour Salmacis , il n'a d'autre supplice

que d'estre éloigné de son adorable Fée : mais comme il croit que son absence ne finira jamais , il n'est pas moins à plaindre que tous ceux qui habitent ce terrible séjour.

Celine finit ainsi son discours , & donna une si forte envie au Prince de Grenade d'être au Château d'Amerdin , qu'à peine put-il attendre au lendemain à partir de l'Isle de la Fée des Grandeurs. La joie de sçavoir sa Princesse vivante occupoit si fort sa pensée , qu'il ne pensa point à remercier Celine du recit qu'elle venoit de leur faire. Zalmayde & Zamée le firent à sa place , & furent rejoindre la Reine dans son appartement. Le soir s'y passa à supplier la Fée de les vouloir aider de ses conseils : ce qu'elle fit en personne intéressée ; & le lendemain , au lever du Soleil , cette aimable troupe sortit de l'Isle , dans la même galere qui les avoit amenez. Ils trouverent sur le rivage un char magnifique pour les

Princesses ; & pour les Princes , des chevaux fées , qui ne pouvoient jamais se lasser , ni estre bleffez.

Un Nain presenta à Elmedor des Armes d'or enrichies de rubis & de perles ; & sur son Ecu , qui étoit d'or comme les Armes , l'on voyoit ce Prince qui tenoit sous ses pieds des monstres expirans. Elmedor accepta un si précieux present , & se fit armer par le Nain , qui l'instruisit du pouvoir de ces Armes. Après cela ils prirent le chemin du Château d'Amerdin.

Ils marcherent toute la journée sans avoir ressenti la moindre incommodité ; & la nuit approchant , ils se trouverent dans un hameau bâti sur les bords d'une petite riviere , dont les cabanes étoient de marbre blanc & incarnat. Des Bergers & des Bergeres yétus d'étoffes de même couleur , & dont les houletes étoient d'argent émaillé d'incarnat , vinrent leur offrir leurs demeures pour cette

nuir. Les Princesses surprises de trouver tant de politesse dans ces Bergers, leur demanderent de qui ils dépendoient ; & les Bergers leur répondirent qu'ils étoient sujets de la Fée des Grandeurs, qui leur avoit ordonné de les bien recevoir. A ce nom si cher à cette illustre troupe, ils reconnurent les bontez de l'adorable Fée, & mirent pied à terre.

Ils trouverent les cabanes aussi commodes qu'elles étoient bien bâties. Tous les meubles en étoient d'une étoffe argent & couleur de rose ; les tables de porphyre incarnat & vert, étoient couvertes de grands vases d'albâtre, remplis de mille fleurs différentes, qui exhaloient un parfum dont les sens étoient enchantez.

Les Princesses, après avoir admiré cet aimable lieu, se couchèrent sur des lits de repos, & on leur servit un souper délicieux. Pendant le repas, les Bergers jouèrent des flutes & des

musettes ; & dès qu'elles furent sorties de table , les Princes les laissèrent en liberté de se coucher.

Le lendemain , au point du jour , nos belles Aventurieres , suivies des Chevaliers , remonterent dans leur char ; & après avoir comblé de caresses , ces aimables hôtes , elles reprirent leur voyage.

La fin du jour fut pour eux aussi charmante que celui qu'ils avoient passé au hameau de marbre. Ils se trouverent dans une grande forest , percée de routes à perte de vûe , dont celle qu'ils suivoient leur parut bornée par un Château brillant & transparent. Les Princes qui avoient devancé de quelques pas , virent que les murs en étoient d'agate blanche , & les corniches & la couverture , de porcelaine couleur de feu.

Une Nymhe vêtue d'une gaze or & vert , & d'une beauté divine , étoit sur la porte ; & s'adressant au Prince de Grenade : Generoux Prince , luy

dit-elle , la Fée des Grandeurs m'a ordonné de vous recevoir dans ce lieu ; allez faire avancer vos charmantes Princesses , & les assurez qu'elles seront maîtresses ici. Elmedor , après avoir répondu au compliment de la Nymphé , fut joindre Zalmayde & Zamée ; & tous ensemble arriverent au Château. Les Princesses y embrassèrent leur belle Hôtesse , qui les conduisit dans un salon d'agate , comme les murs de ce Palais , soutenus par douze colonnes de porcelaine couleur de feu. Tous les meubles étoient de velours vert à fond d'or. Dès qu'elles furent assises , six Nymphes vinrent leur présenter des corbeilles pleines de fruits & de confitures.

Leur colation étant faite , elles furent se promener dans une forest de Grenadiers d'une hauteur extraordinaire. Des jets d'eau , qui étoient entre tous les arbres , retomboient dans des bassins de porcelaine de la

couleur favorite de la Nymphe , & y faisoient le plus bel effet du monde. Zalmayde & Zamée étoient si enchantées d'un si beau séjour , qu'elles ne pouvoient se résoudre d'en sortir ; mais la Nymphe les mena insensiblement dans un endroit de la forest, où ils trouverent un repas magnifique. Pendant le soupé , des voix , des theorbes , & des violons , firent un concert admirable ; & les Princesses étant levées de table , elle disparut ; & de toutes les allées qui aboutissoient dans cet endroit , il sortit des Mores & des Moresses , qui vinrent danser un Balet.

Une partie de la nuit se passa dans ce divertissement ; & les Princesses songeant qu'elles devoient se lever matin , se retirèrent au Palais. Le lendemain , plus paresseuses qu'à l'ordinaire , elles ne se leverent qu'après deux heures de Soleil. Leur charmante Hôtesse les conduisit jusqu'à leur chariot ; & prenant congé d'elles ,
elle

elle donna un chien d'une figure extraordinaire au Prince de Grenade , & lui dit de le suivre s'il vouloit arriver au Château fatal. Elmedor la remercia mille fois , aussi-bien que nos belles Avanturieres ; & sortant du Palais enchanté , elles suivirent le chien miraculeux , par une grande route de la forest.

Ils n'y eurent pas fait trois heures de chemin , qu'ils apperçurent le Château d'Amerdin. Le Prince sentit une joie qui ne se peut exprimer ; & ayant fait arrêter les Princesses , & prié les Princes de demeurer auprès d'elles pour les garder , il s'avança seul à la porte de ce lieu infernal. Il en sortit un Chevalier , après qu'il eut fait le signal accoutumé , qu'il reconnut pour Almanfon , qui vint à lance haute pour le combattre. Elmedor ne voulut point se servir contre lui de ses Armes. Il lui presenta sa bague ; & le Chevalier sortant de l'enchantement qui l'avoit si long-temps trom-

pé , baissa la lance , & se jeta aux pieds du Prince de Grenade. Il le releva ; & l'embrassant : Aimable Chevalier , recevez de moi la liberté & votre Princeesse, lui dit-il, en lui montrant le char où elle étoit. Almanfon transporté de joie , courut à sa chere Princeesse , pendant qu'un second adversaire sortit du Château , que sa Devise fit reconnoître au Prince pour Salmacis. Le respect qu'il avoit pour la Fée , l'empêcha de rougir son épée de son sang ; & baissant la pointe , il luy fit briller aux yeux le fatal anneau. Le Chevalier honteux du dessein qui l'avoit fait sortir de sa prison , vint à son Libérateur les bras ouverts. Prince , lui dit celui de Grenade , la Fée des Grandeurs , de qui vous êtes toujours tendrement aimé , vous délivre de vos chaînes , pour vous obliger de ne plus porter que les siennes. Ah ! genereux Chevalier , reprit Salmacis , quel bonheur m'annoncez-vous ? Est-

il possible que je pourrois revoir cette charmante Fée? Ouy, luy dit Elmedor, vous la reverrez toujours belle & fidelle: mais laissez-moi achever mon aventure. Des interets trop chers me pressent d'éprouver tous les ennemis que le cruel Amerdin me veut envoyer. Allez m'attendre auprès des Princesses, & gardez votre cœur de leurs charmes. Le Chevalier obéit, & Elmedor ayant vû sortir un troisième ennemi, il s'avança l'épée haute. Qui es tu, jeune temeraire, lui dit l'Inconnu, qui viens chercher la mort dans ce lieu? Je suis Elmedor de Grenade, reprit le Prince, qui favorisé des Dieux, vient te punir de tenir le parti du traistre Amerdin, & délivrer la Princesse Alzayde des mains de son ennemi. Le voici, lui dit Asmonade (car c'étoit lui) qui te va faire repentir de ton audace.

A ces mots, sans parler davantage, ces deux Concurrrens se porterent

des coups si terribles , qu'ils firent trembler les Princesses pour leur vaillant Défenseur ; & les Princes ne se souvenant plus qu'il ne leur étoit pas permis de se mêler de cette aventure, coururent à son secours ; mais ils arriverent auprès de luy , qu'il avoit déjà terrassé le fier Asmonade , qui par une large blessure qu'il avoit au côté , rendoit son ame aux Enfers.

Elmedor délivré de son Rival , remercia les genereux Chevaliers , & les pria de retourner auprès des Princesses. Ils sortirent , bien fâchez de ne pouvoir le seconder.

Dés qu'Asmonade eut rendu les derniers sours , il sortit du Château un lion rugissant , qui vint attaquer le Prince : mais sans s'étonner , ni se servir de sa bague , dont il avoit tourné la pointe pour qu'elle luy fût inutile , il attendit le cruel animal ; & après un combat d'une heure , le coucha sans vie auprès d'Asmonade. Le lion défait , un Chevalier monté sur

un griffon, parut sur les rangs. Il avoit la visière levée ; & roulant des yeux hagards , & pleins de fureur : Ne crois pas , Prince de Grenade , dit-il , venir à bout de ton entreprise , pour avoir vaincu tant de fois. Tu ne peux échapper à ma vengeance ; & quoy-que je sois forcé par le Destin d'éprouver ta funeste valeur , je ne crains pas d'être vaincu. Voyons , lui dit Elmedor , si tu seras plus invulnérable que tes défenseurs. Tu as cru sans doute affoiblir mon bras par tant de combats ; mais apprens que mes forces redoublent par mes victoires.

• Amerdin poussé de son mauvais genie , commença de mesurer son épée contre celle de notre invincible Chevalier ; & faisant voltiger son griffon , donna beaucoup de peine à Elmedor : mais outré de ce qu'il se défendoit si long-temps , il lui porta un si furieux revers sur le bras , qu'il le lui fit tomber avec l'épée. Le Magicien voyant qu'il ne pouvoit plus se

défendre , fit prendre le vol au griffon , & se déroba bientôt aux yeux de son vainqueur. De son sang venimeux naquirent un nombre infini de dragons & de serpens, qui tournerent leurs langues meurtrieres contre le Prince , qui voyant que toute sa valeur ne pouvoit le défendre de tant d'ennemis , retourna sa bague ; & passant au milieu d'eux sans qu'ils pussent l'approcher , il entra dans le Château.

Deux ours d'une grandeur énorme , gardoient la porte du vestibule. Ils voulurent se jeter sur luy ; mais les contraignant par la vertu de son anneau fatal , ils s'éloignerent de lui. Le vestibule s'ouvrit , & un Chevalier d'une mine altiere, s'avança pour lui en défendre l'entrée. Elmedor fâché de sacrifier un Prince si accompli, lui dit de ne le pas forcer d'éprouver ses armes : mais l'Inconnu , à qui le Magicien avoit dit en partant , que l'on venoit lui enlever Almandine,

n'écouta pas de si sages avis , & luy donna un coup de son épée sur son casque. Elmedor irrité , dédaignant la force de sa bague , combatit avec sa propre valeur ; & quoiqu'il n'y eût point de Chevalier au monde si vaillant que le malheureux Prince d'Aragon , il le fit tomber sans vie à ses pieds.

Notre genereux Prince impatient de trouver sa Princesse , poursuivit son chemin ; & après avoir traversé plusieurs appartemens , plus affreux les uns que les autres , arriva auprès d'une Tour où il n'y avoit ni porte ni fenestre ; & de ce lieu il entendit les plaintes des malheureuses qui y étoient enfermées. Il crut discerner la voix de sa Princesse. Emû par ses accens plaintifs , il prit son marteau d'armes , dont il se souvint que la Fée des Grandeurs luy avoit dit de se servir ; & y attachant la bague magique , il en frapa avec violence la muraille de la Tour , qui se fendant , for-

ma une ouverture assez grande pour luy donner passage.

Il entra avec empressement dans ce lieu, & le trouva rempli de Dames d'une beauté charmante, qui de leurs larmes qui couloient en abondance, formoient un ruisseau qui s'écoüoit par une ouverture de la Tour.

Il chercha sa chere Alzayde, & il la trouva auprès d'un tombeau, qu'elle arrosoit de ses larmes. Elmedor s'y vit si bien représenté, qu'il fut étonné d'une si merveilleuse ressemblance : mais mourant d'envie de faire cesser ses soupirs, il lui presenta la bague enchantée ; & dans le moment le tombeau disparut ; les murs de la Tour se changerent en Arc de triomphe magnifique, où les noms d'Elmedor & d'Alzayde étoient écrits en lettres de diamants, soutenus par des Amours ; & toutes les Dames & les Chevaliers sortant de l'enchantement où le cruel Amerdin les tenoit depuis un siècle, vinrent se jeter

aux pieds du Prince de Grenade. Il les releva avec un air si noble & si poli, qu'ils ressentirent une nouvelle joie d'être délivrés par un Chevalier si genereux; & connoissant l'impatience qu'il avoit d'entretenir sa Princesse, ils se retirèrent au bout de la chambre. Le Prince voulant profiter de leur complaisance: Ah! ma chere Princesse, lui dit-il, que votre fausse mort m'a causé de veritables chagrins! Les Dieux ont sans doute permis l'ordre que vous me donnâtes de conserver ma vie pour vous venger. Sans l'obéissance aveugle que j'avois pour vous, je me serois sacrifié à mon desespoir. Prince, reprit Alzayde, avec un air flatteur, vous voyez par le supplice que le perfide Asmonade m'avoit choisi, qu'il connoissoit que rien ne m'étoit plus cher que vous, puisque pour me punir des mépris que j'avois pour lui, il m'avoit condamnée à vous pleurer comme mort toute ma vie. Mais quel démon

favorable vous a conduit dans ce Château, & vous a sauvé des mains cruelles d'Amerdin & de votre Rival? Mon Rival, reprit le Prince, a payé de ses jours les maux qu'il nous a faits, & le perfide Magicien n'étant plus en état de se défendre, s'est perdu dans les nuës à mes yeux. Il alloit lui conter au long son aventure, quand Alzayde lui representa que la presence de tant d'illustres Malheureux, qui les écoutoient, ne permettoit pas qu'ils eussent une plus longue conversation. Sortons, continua-t-elle, d'un si funeste lieu, & soyez sûr qu'Alzayde est pour le Prince de Grenade tout ce qu'elle étoit quand vous sortites de Leon. Après cette favorable assurance, la Princesse se rapprocha des Dames, qui recommencerent de se louer de la generosité du Prince. J'avoue, dit Alzayde, que nous luy devons beaucoup : mais pour achever son ouvrage, il faudroit nous sortir de cette affreuse Prison. Je vous obéi-

rai quand il vous plaira , dit Elmedor , si vous voulez me faire connoître celle de toutes les aimables personnes que je voy , qui se nomme Almandine. La belle Princesse de Castille s'avança , dès qu'elle entendit prononcer son nom ; & le Prince lui dit , qu'il vouloit luy demander pardon d'avoir été obligé de donner la mort au Prince Armande. La Princesse rougit , & soupira à cette triste nouvelle ; & Elmedor voulant faire cesser ses soupirs : Si j'ai été assez malheureux, Madame, lui dit-il, de vous ôter un illustre Amant , je veux, pour reparer ma faute , vous rendre Zalmandor. Ah ! Seigneur , lui dit Almandine , ne me donnez-vous point une fausse esperance , pour me consoler d'un vrai malheur ? Vous connoîtrez dans peu , reprit le Prince , que je ne promets rien que je ne tiennne. En disant cet mots , il presenta la main à l'adorable Alzayde ; & toutes les Dames la suivirent , conduites

par les Chevaliers qui estoient dans la Tour.

En passant par le vestibule , la Princesse de Castille apperçut le corps du malheureux Prince d'Arragon. Cette vûë lui arracha des larmes ; & l'Ecuyer d'Armande s'étant jetté aux pieds d'Elmedor : Seigneur , lui dit-il , souffrez que je rende les derniers devoirs à mon illustre Maître , & que je luy élève un tombeau dans le même lieu où vous lui avez fait perdre la vie. Généreux Prince , interrompit la Princesse de Castille , ne refusez pas la grace que le fidele Cleon vous demande , je vous en conjure. Ah ! Madame, s'écria l'Ecuyer, étoit-ce là la recompense que vous gardiez à mon Maître infortuné , que de luy obtenir un tombeau , quand il a employé sa vie jusqu'au dernier moment , pour vous prouver son amour pour vous ! Après être guéri de ses blessures , il abandonna son Royaume ; & quand il apprit que vous a-

viez été enlevée dans le Château , il vint vous y chercher. Le cruel Amerdin le reçut , & luy promit que s'il pouvoit defendre ce lieu fatal , de la valeur du Prince de Grenade , il vous remettroit entre ses mains, pour vous ramener en Castille. Mon Prince accepta cette condition , & y a aujourd'huy finis les tristes jours.

Cleon , dit Almandine , les Dieux me sont témoins combien je suis sensible au malheur de votre illustre Maître , & si je ne voudrois pas , au prix de ma Couronne , pouvoir luy rendre la vie : mais puisque cela est impossible , rendons à son Ombre ce qu'elle attend de nous. Preparez le bucher , & lui donnez un tombeau digne d'un si parfait Chevalier.

Cleon , dit Elmedor , commencez cet ouvrage , & je vous enverrai tout ce qui vous sera nécessaire pour une si juste entreprise. Après cela le Prince impatient de rejoindre son aimable troupe , sortit du Château ,

avec sa nombreuse suite : mais il n'eut pas fait quelques pas sur le pont, que le Ciel paroissant tout en feu , ne donnoit de jour que par des éclairs, suivis d'un tonnerre épouventable; & des cris effrayans le firent regarder du côté du Château. Il en vit sortir un nombre de démons que l'on ne pouvoit compter, lesquels après avoir détruit ce Palais funeste , prirent leur vol dans les airs , & causoient l'orage & la foudre , pour marquer la fin de l'enchantement. Les Princesses tremblantes ne sçavoient quel parti prendre : mais le jour paroissant avec plus d'éclat qu'avant la tempeste, vint calmer leur crainte , & leur fit voir le plus bel objet du monde. Ce Château , où tout ce que l'Enfer avoit de plus affreux avoit regné si long-tems , se trouva changé en un Palais magnifique. Les yeux ne pouvoient soutenir le brillant des pierres précieuses , dont il étoit bâti , & l'on y voyoit sur le frontispice , dans un grand car-

touche fait d'une seule escarboucle,
ces paroles écrites en lettres de dia-
mans.

*Ce Palais enchanté, ce superbe Edi-
fice,*

*Fut embelli par l'artifice,
Pour immortaliser le vaillant Elme-
dor,*

*L'honneur des Chevaliers, la gloire
& le modele,*

*Le portrait animé du fameux Alman-
zor,*

*De l'Empire amoureux l'Amant le
plus fidele.*

Une Dame d'une beauté majestueu-
se, parut sur la porte; & s'approchant
d'Alzayde: La Fée des Grandeurs,
Madame, luy dit-elle, voulant lais-
ser à la posterité une marque éternelle
de la valeur de votre illustre Amant,
a élevé ce Palais sur les ruines de ce-
lui qu'il vient de détruire par son cou-
rage heroïque. Venez l'honorer de

vos regards , & dans un Temple dédié à la Constance, consacrer l'anneau mystérieux qui cause votre liberté. Vous n'avez plus besoin de son secours magique ; rien ne peut plus troubler votre félicité ; vos jours seront comptez par l'Amour , & finis par les plaisirs.

Pour vous , Prince , dit-elle à celui de Grenade , apprenez que rien ne pourra égaler votre gloire. Possesseur d'un grand Empire , & d'une des plus belles & des plus vertueuses Princesses de l'Univers , vous surpasserez les plus grands Heros de l'Antiquité ; & pour combler vos vœux , il naîtra de vous un Fils qui se fera connoître par de là les Poles les plus éloignez. Elmedor & Alzâyde étoient si surpris du bonheur que cette sçavante Fée leur annonçoit , qu'ils ne pouvoient luy répondre ; quand les Princesses Zalmayde & Zamée , & tous les Chevaliers qui les accompagnoient , ayans vû la fin de l'enchan-

tement, vinrent leur en témoigner leur joie. Le Prince de Grenade prenant par la main Zalmador, pendant que les Princesses embrassoient Alzayde, le presenta à la belle Almandine. Vous voyez, Madame, lui dit-il, que je m'acquies de mes promesses. La Princesse, sans luy répondre, tendit la main à son Amant, & reçut avec une satisfaction extrême les marques de son amour : mais l'obligeante Fée, après avoir donné quelques momens aux premiers transports de toutes ces admirables personnes, les obligea d'entrer dans le nouveau Palais.

Que de beautez ils y trouverent ! Tout y brilloit d'or, d'argent, & de pierreries ; & dans le milieu de la Cour l'on voyoit un Trophée élevé, du débris du vieux Château, à l'honneur du Prince de Grenade. Après avoir admiré ce nouvel Edifice, la Fée les conduisit dans un Temple de Turquoise. La Constance s'y voyoit sur

un Autel de la même pierre, dont la baze étoit d'or. Alzayde prenant la bague du Prince, la mit au pied de la Déesse; & après l'avoir prié de regner toujours dans le cœur d'Elmendor, elle vouloit sortir; quand la Fée la prenant par la main: Allons, Madame, lui dit-elle; appaiser l'ombre du Prince d'Arragon par quelques larmes de la Princesse de Castille, dont Zalmandor ne sera point jaloux. Le Prince de Grenade a souhaité qu'il eût un tombeau en ces lieux; la Fée des Grandeurs, qui veut luy marquer sa reconnoissance, luy en a fait élever un près de ce Temple. En disant ces mots, la Fée marcha à une Pyramide de marbre gris de lin, où toutes les actions que l'Amour avoit fait faire au malheureux Armande, étoient représentées en bas reliefs; & sur le haut de la Pyramide, la figure de ce Prince, avec les mêmes Armes qu'il portoit au combat, s'y voyoient si bien dépeintes, que les yeux y é-

toient trompez. Sur son Ecu la Déesse cruelle qui détruit toutes choses, y étoit représentée, tenant un cœur, d'où sortoient des flammes; & pour Devise, ces paroles : *Malgré la mort.* Almandine ne put voir un objet si triste, sans pousser des soupirs, & sans verser quelques larmes. Zalmandor même l'accompagna dans ce lugubre exercice : mais la Fée qui ne vouloit donner que des plaisirs à toutes ces illustres personnes, les contraignit de quitter le tombeau, & de passer dans des appartemens superbes, où elle laissa tous ces Amans heureux en liberté d'entretenir leurs charmantes Princesses.

Le seul Salmacis n'étoit point tranquille. Le bonheur qu'il voyoit goûter à ces Princes, lui donnoit une vive impatience de jouir des mêmes plaisirs; quand un bruit de tymbales, de trompettes, & de haut-bois, le retira de sa rêverie. Il courut à la fenêtre, pour voir d'où il venoit : mais

quelle fut sa joie, d'appercevoir dans un char traîné par des licornes plus blanches que les chevaux du Soleil, sa charmante Fée, suivie de toutes ses Nymphes, dans d'autres petits chars. Il fut à ses pieds, avant qu'elle fût descenduë; & par des transports où l'amour seul paroïsoit, il luy exprimoit sa tendre passion. Elle le releva avec bonté, & luy fit voir dans ses yeux une langueur si touchante, qu'il pensa mourir de plaisir & de tendresse. Dans ce même temps, les Princes & les Princesses arriverent auprès de la Reine; & ravis de la voir, ils crurent que rien ne pouvoit plus troubler leur bonheur. La Fée des Grandeurs embrassa toutes ces aimables Heroïnes; & se tournant du côté du Prince de Grenade: Il est juste, genereux Elmedor, lui dit-elle, que je vienne vous remercier du soin que vous avez eu d'épargner le sang de Salmacis, & de me le rendre fidele. Je veux, pour vous en recompenser, achever votre

bonheur dans ce Palais consacré à votre victoire. Dans peu nous aurons des nouvelles du Roy votre pere , & j'ai pris soin d'avertir tous les Princes, dont le consentement est nécessaire pour finir les aventures de tous ceux qui vous accompagnent. Goûtez, en attendant, la douceur de connoître combien vous êtes aimé de votre belle Princesse. Et vous, aimable Fée des Plaisirs , dit-elle à celle qui avoit paru sur la porte du nouveau Palais , n'épargnez rien pour nous faire passer d'heureux jours , en attendant celui où se célébreront tant d'illustres hyménées.

Après que la Reine eut achevé de parler , elle donna la main au Prince de Grenade , & entra dans l'appartement qui luy étoit préparé. Tous les murs en étoient revêtus d'agate blanche , avec des veines vertes & couleur de feu. Les meubles étoient d'une étoffe d'or brodée de perles, de rubis , & d'émeraudes , & l'on voyoit

sous un dais soutenu par quatre Amours de Turquoise , une couronne de cœurs entrelassés. Un trône , de la même agathe que les murs , étoit élevé de six marches couvertes d'un tapis magnifique , où la Reine fut se placer , & toutes les Princesses s'assirent des deux côtes du trône , sur de riches carreaux.

Jamais rien n'avoit paru si beau que ce que l'on voyoit dans cette chambre , & jamais tant de Beutez n'avoient été assemblées dans un même endroit. Alzayde y brilloit de tant de charmes , que tout le monde l'y donna le prix , après la Fée des Grandeurs , sans que la discorde eût le pouvoir d'animer les autres Belles contre elle : aussi n'avoient-elles pas sujet de se plaindre. Elles avoient tant de lieu de se louer des graces que la Nature leur avoit données , qu'il falloit voir Alzayde auprès d'elles , pour croire qu'il y eût quelque chose de plus parfait que ce qu'elles posse-

doient chacunes en particulier.

Une partie de la journée étoit déjà passée dans de si grands événemens ; quand la Fée des Grandeurs craignant que les louanges dont on combloit l'adorable Princesse de Leon, ne donnassent à la fin quelque petit chagrin aux autres Princeses, dit à la Fée des Plaisirs, qu'ils ne pouvoient ignorer plus long-temps l'aventure qui avoit changé leurs jours destinez à la joie, en une longue tristesse ; & qu'elle la prioit de le lui apprendre devant cette aimable Compagnie. La charmante Fée obéit à sa Souveraine , & commença son histoire en ces termes.



HISTOIRE
De la Fée des Plaisirs , & du
cruel Amerdin.

VOUS sçavez , Madame , dit-elle en s'adressant à la Reine , que je suis fille d'une sçavante Fée , qui tient sa Cour dans une Isle proche de la vôtre , que l'on nomme l'Isle du Bonheur. Ma mere se promenant un soir sur le bord de la mer , vit sortir de l'onde Vénus suivie du Dieu des Plaisirs , qui l'appercevant , quitta la Déesse pour venir luy témoigner l'amour qu'elle venoit de luy inspirer. La Fée ne fut point insensible à sa passion , & leur union me procura le jour.

Ma mere charmée de me voir ressembler si parfaitement au Dieu mon pere , me combla de tous les dons qui étoient en sa puissance ; & consultant ses Livres sur ma destinée , elle
connut

connut que j'étois menacée d'un grand malheur si j'étois aimée d'un Prince qui sçût l'art magique. Pour éviter cette infortune, elle bâtit un Palais dans ce lieu fatal, rempli de tout ce qui pouvoit plaire, & me donna pour compagnie les plus aimables personnes de l'un & de l'autre sexe; & le Dieu mon pere voulant faire connoître que je lui étois chere, y renferma les Plaisirs, jeunes enfans d'une beauté divine, & qui donnent toujours par leur presence un air de joie aux choses les plus ennuyeuses; leur permettant de sortir tous les jours du Palais, pour se montrer aux mortels; mais leur commandant de revenir tous les soirs dans ma délicieuse prison. C'est ce qui fait que les hommes sont si tôt privez de leur aimable presence.

L'approche de ce Palais étoit défendue par des monstres, & un nuage épais le rendoit invisible. Je passois

d'heureux jours dans cette charmante retraite ; tout favorisoit mes desirs. L'Amour même avoit fait naître un Prince qu'il me destinoit, âgé de cinq ans plus que moy ; qui par une tendre & constante passion, me faisoit trouver de nouveaux plaisirs dans les plaisirs les plus ordinaires. Il se nommoit Constant, & jamais Amant n'a mieux mérité ce nom. Mais que servent toutes les précautions de la prudence, contre l'ordre du cruel Destin ?

Un jour que je me promenois sur une terrasse, qui regnoit devant le Palais, j'apperçûs un homme monté sur un griffon, qui fendoit les airs. Cette nouveauté me fit pousser un cri, qui fit arrêter cet Inconnu. Il s'approcha doucement de terre ; & après m'avoir regardée quelque tems, il reprit son vol, & se perdit dans les airs. Effrayée de cette aventure, je retournai dans mon appartement ; & le lendemain étant dans les jardins,

le même Inconnu m'y vint aborder : Je n'ay jamais vû un homme si desagréable , & si propre à inspirer de la haine & de la terreur. Belle Princeſſe, me dit-il , ne ſoyez point étonnée de me revoir. L'on ne peut vous avoir vûë un moment , ſans vouloir paſſer ſa vie auprès de vous. Je quitte volontiers le ſoin de faire trembler toute la terre ſous ma puiffance , pour vous perſuader que rien ne peut approcher de l'amour que j'ai pour vous. Vous ne pouvez faire une plus glorieuſe conquête. Je ſuis auſſi redoutable que les Dieux ; & le Ciel & la terre obéiſſent à ma voix. Seigneur, lui dis-je , mon ambition ne me fera point envier le bonheur de vous plaire. Contente de regner dans ce Palais , & ſur le cœur du Prince Conſtant , je n'en demande pas davantage. Portez votre cœur à quelque Belle qui en ſçaura reconnoître le prix , & me laiſſez jouir d'un repos, que votre ſeule preſence peut troubler. En ache-

vant de parler , je voulus le quitter , pour aller au-devant de Constant , que j'apperçûs au bout de l'allée : mais m'arrêtant par ma robe : Princesse , me dit-il , vous ne pouvez plus avoir de bonheur , qu'en répondant à ma passion. Je ne souffrirai pas que vous me préféreriez un jeune Adonis ; si vous êtes sage , acceptez l'offre de mon cœur , ou craignez que je ne vous punisse de m'avoir fait connoître une tendresse si contraire à mon naturel. Je puis tout ce que je veux , je vous l'ai dit , prenez garde de me forcer à vous haïr autant que je vous aime. Demain je viendrai apprendre votre résolution , & régler votre sort & le mien ; en finissant ces cruelles paroles , il remonta sur son griffon ; & l'avant perdu de vûë , je fus dire à Constant ce nouveau malheur. Nous passâmes la nuit à nous plaindre ; & le lendemain le cruel Amerdin (car c'étoit lui , Madame) parut dans ma chambre. Hé bien ,

Princesse, me dit-il, avec un visage où la fureur & l'amour étoient dépeints, avez-vous fait reflexion à la gloire que je vous ai offerte? Êtes-vous disposée à recevoir un cœur qui n'a jamais soupiré que pour vous? Seigneur, lui dis-je, l'on ne dispose pas de sa tendresse comme l'on veut. J'avoüe que vous méritez celle des plus grandes Princesses de la terre: mais l'Amour ne m'a pas réservé cet heureux sort. Je suis toute au Prince Constant; je l'aime dès ma plus tendre enfance, ne troublez point de si douces chaînes. Elles ne peuvent vous offenser; je ne vous connoissois pas quand j'ai receus vos vœux: pourquoi voudriez-vous me contraindre de rompre de si beaux liens? Je me garderai bien de les rompre, reprit le perfide Amerdin, il faut qu'ils servent à faire votre plus grand tourment. C'en est fait; mon cœur, peu accoutumé à l'amour, se rend à la haine, qui lui est naturelle. Tremblez, mal-

heureuse Princesse, tremblez, des soupirs que vous m'avez fait pousser. Ils vous preparent des infortunes, qui seront d'autant plus terribles, qu'elles ne vous coûteront pas la vie. En même temps il frappa ce Palais, d'une baguette qu'il tenoit à sa main, & il le changea en une affreuse prison; & prenant le Prince Constant, qui vouloit me défendre, il l'enferma dans une Tour, où il n'y avoit ni entrée, ni sortie. Il chassa tous les Plaisirs; & redoublant l'amour que j'avois pour le Prince, je passois les jours à tourner autour de sa prison, pour y trouver une entrée.

Depuis ce moment, le perfide Amerdin, ennemi de tous les Amans heureux, a cherché à troubler leurs plaisirs, & à remplir cette fatale Tour de tous ceux qu'il a pu avoir en sa puissance; inventant de nouveaux tourmens, pour faire couler leurs larmes, dont il formoit un ruisseau, qu'il recevoit dans un bassin de marbre

noit ; & de ces chaudes eaux de la douleur, il en faisoit ses enchantemens les plus terribles.

Un jour ayant consulté ses Livres, il connut qu'un Prince cheri du Ciel, devoit venir détruire son pouvoir. Desespéré de cet ordre du Destin, il chercha à attirer dans son Chasteau tous les Chevaliers qui étoient en reputation de courage & de valeur. Il faisoit trouver dans la Forest, & sur les grands chemins, des démons sous la figure de belles personnes, qui leur demandoient secours contre lui. C'est par un de ces fantômes que le Prince Almanfon fut conduit ici ; & c'est encore sous la trompeuse promesse de lui rendre la belle Almandine, que l'infortuné Prince d'Arragon a perdu la vie. Enfin le Prince de Grenade, sous vos glorieux auspices, Madame, est venu rompre nos chaînes, & m'a rendu mon cher Prince, aussi fidele qu'avant nos malheurs. J'ai receu en même temps vos ordres d'élever ce

nouveau Palais à la gloire de notre invincible Protecteur. J'y ai employé toute la puissance que la Fée ma mere m'a donnée, & le Prince Constant est parti pour ramener dans cet heureux séjour les Plaisirs, que le cruel Magicien en avoit chassés. La Fée n'eut pas fini son histoire, que l'on vit entrer dans la chambre le Prince Constant, avec ces aimables enfans, si nécessaires au bonheur de la vie. Ils vinrent se prosterner aux pieds de l'adorable Reine, & lui dirent qu'ils accompagneroient dorenavant tous ses pas. La Fée des Grandeurs reçut leur hommage avec un air de joie, qui ne pouvoit naître que de leur présence; & la nuit étant déjà tres-avancée, après un repas qui fut magnifique, la Reine se retira dans son appartement; & toutes nos Princesses, ayant donné le bon soir à leurs Amans, furent se mettre au lit.

Tous les jours suivans furent employez à des festes galantes; & les

Ambassadeurs des Rois de Grenade, de Tune, de Mauritanie, & de la Reine de Fez étant arrivez, la Fée des Grandeurs voulut unir tous ces heroïques Amans d'un lien éternel. Elle fit consentir la Fée des Plaisirs au bonheur du Prince Constant, & ordonna aux Plaisirs d'en preparer la feste. Salmacis auroit bien voulu être de ces Amans fortunez : mais la Reine lui dit que dans la juste apprehension où elle étoit que son inconstance naturelle ne lui fît trouver le dégoût si ordinaire dans l'hymen, elle vouloit qu'il fût encore Amant quelques années. Elle accompagna cette dure loi, de tant de flatueuses promesses de l'aimer toujours, qu'il se crut trop heureux d'expier sa legereté par une si douce esperance.

Cette journée si souhaitée de nos Princes, & peut-être de nos Princesses, étant arrivée, Alzayde conduite par Elmedor, la Fée des Plaisirs par le Prince Constant, Zalmayde par A-

linzor, Almandine par Zalmandor, & Zainée par Almanfon, parurent dans le Temple de la Constance, où la Fée des Grandeurs les attendoit avec Salmacis, plus brillante que l'Aurore, quand elle quitte la couche de son vieux mari. Une musique charmante commença la cérémonie, & les reconduisit au Palais, quand elle fut achevée. Un repas somptueux les y attendoit. Après le dîné, un théâtre parut au fond de la salle, où les plaisirs dansèrent un balet, qui représentoit la destruction de l'enchantement d'Amerdin. Le soir il y eut bal, où la Reine voulut que la Princesse de Leon tint sa place; & la nuit étant prête de céder au jour, elle conduisit ces Amans heureux dans leurs appartemens, où ils se dédommagerent de toutes les peines qu'ils avoient souffertes dans le cours de leurs amours.

Salmacis ne fut pas tranquille dans cette heureuse nuit. Il attendit avec

impatience que la Fée des Grandeurs fût éveillée, pour lui en faire des reproches : mais cette aimable majesté, qui est toujours répandue sur son visage, l'empêcha de se plaindre, & il se contenta de lui marquer par ses soupirs, qu'il méritoit un bonheur plus parfait. La Fée prit soin de l'en consoler, par des regards tendres & passionnez, & par la parole qu'elle lui donna qu'elle ne seroit jamais qu'à lui.

Ces jours heureux étant passez, la Reine voulant retourner dans son Isle, partit du Palais des Plaisirs avec toute son illustre Cour. Elle fut coucher au Château de porcelaine ; & Zamée & Zalmayde furent étonnées qu'il disparût aussi-tôt qu'elles en furent forties ; ce qui leur fit connoître que cette charmante Fée ne l'avoit fait trouver sur leur route, que pour leur marquer sa bonté. Ce soir même elle arriva aux Cabanes, où elle passa la soirée à mil-

le jeux agreables ; & le jour suivant elle arriva dans son île. La Reine y apprit à Elmedor , & à toutes les Princesses, que la Fée Desirée, au desespoir du bonheur du Prince de Grenade , avoit détruit son Palais enchanté, & s'étoit retirée dans un desert proche de Grenade , pour y voir quelquefois ce Prince, qu'elle ne pouvoit oublier quoiqu'elle eût essayé si la Fontaine de l'oubli seroit aussi fidele pour elle que pour ceux qu'elle avoit obligé d'en boire.

La Fée des Grandeurs , après cette nouvelle , & après avoir comblé de dons nos Princes & nos Princesses , leur donna des équipages magnifiques & commodes , pour les mener dans leurs Royaumes. Ce ne fut pas sans larmes que cette Royale Troupe se separa de cette adorable Reine. Elle leur promit de les honorer toujours de sa protection , & les vit sortir de son Palais & de son Île. Tous nos Heros & nos Heroïnes se séparé-

rent à quelques journées de l'Isle des Grandeurs. Les Princesses en s'embrassant, se jurèrent une amitié éternelle, & les Princes se promirent de s'unir contre tous les Rois qui voudroient les attaquer, & de se donner de leurs nouvelles dès qu'ils seroient arrivez. Elmedor fut celui qui fut le premier dans son Royaume. Le Roi & la Reine de Grenade charmez de revoir un Fils qui leur avoit coûté tant de larmes, l'accablerent de caresses, aussi-bien que sa charmante épouse. Elmedor toujours plus content des vertus qu'il trouvoit en elle, goûtoit mille plaisirs, dans le temps qu'il apprit que tous les Princes compagnons de sa fortune, étoient paisibles possesseurs de leurs Couronnes, & de leurs aimables Princesses; que la Reine de Fez avoit fait couronner Zamée, & Almanfon, après la mort du Roi son pere; que le Prince de Numidie avoit voulu demeurer dans les Canaries, de peur que le sable de

son Pays ne le fît inconstant malgré lui ; que Zalmador , pour estre plus proche de Grenade , étoit en Castille , & que la Fée des Plaisirs étoit arrivée dans l'Isle du Bonheur. Tant de joie fut encore augmentée par un fils , que la belle Alzayde mit au jour un an après son mariage , qui ne laissa pas douter dans la suite , qu'il ne fût ce Prince fameux par ses exploits , prédit par la Fée des Plaisirs.

Fin des Chevaliers Errans.

L E
G E N I E
FAMILIER.

NOUVELLES PERSANES,

Traduites de l'Arabe.

Par Madame la Comtesse de ****





L E

GENIE FAMILIER

NOUVELLES PERSANES,
traduites de l'Arabe.



U N E jeune Persane , d'une beauté surprenante , lisant un jour un livre qui traitoit des Silphes , & des Silphides , & regardant avec plaisir la complaisance de ces Amans aëriens , souhaita avec empressement d'en avoir un , pour se desennuyer de l'affreuse solitude où la jalousie de son époux la contraignoit de vivre. Elle pria son faux Prophete de luy faire cette grace ; & sans que cette idée flatteuse l'eût quittée d'un moment , elle se fut coucher , dans l'esperance d'être aussi heureuse

que celles dont elle avoit lû les histoires ; sans être épouvantée des châtimens dont ils punissent les infidèles. Sur le milieu de la nuit , elle entendit un assez grand bruit. Une joie secrète s'empara de son cœur , ne doutant pas que ce ne fût ce qu'elle souhaitoit avec tant d'empressement. Pour s'en éclaircir , elle ouvrit son rideau , & vit à la lueur d'une lampe , que l'on traînoit une chaise dans sa chambre. Si vous êtes Silphe , dit-elle sans s'effrayer , montrez-vous à moi , je vous en conjure , car je me sens capable de vous aimer avec constance , si vous êtes aussi aimable que l'on vous dépeint. Après que la belle Persane eût beaucoup parlé , l'on ne lui répondit point , le bruit cessa ; & comme elle desespéroit de voir le Silphe , elle apperçût un fil qui étoit attaché au haut de son pavillon , où pendoit une clef qui venoit lui toucher le visage , & qui s'en retournoit aux pieds du lit , dès

qu'elle y portoit la main. Curieuse de voir si elle ne se trompoit point, elle se leva pour mettre une lampe auprès d'elle, & se remit dans la même situation où elle étoit. Le jeu de la clef recommença, & cela dura plus d'une heure, sans que par toutes les prières qu'elle pût faire, l'on voulût se montrer. Enfin l'on prit les bouts de son pavillon; & après les avoir secouez avec violence, l'on les jeta sur le dôme; & du reste de la nuit elle ne vit plus rien. Elle se leva aussi-tôt que l'Aurore, pour passer dans son cabinet, afin de rêver avec liberté à son aventure. Comme elle s'appuyoit, en rêvant, sur sa table, elle apperçût un papier écrit d'une écriture inconnuë, qu'elle prit, & y lut ces paroles.

J'E suis le Silphe que vous demandez, belle Zaïde. Il y a plus d'un an que j'attens avec impatience ce moment heureux. Je vous aimerai

d'une constance que vous ne trouverez point dans les hommes, mais je veux être aimé de même. Pour cela, j'éprouverai votre fidélité auparavant que de me montrer; & cependant j'aurai soin de vous desennuyer par une tendre conversation. Si votre cœur sait goûter la différence de notre amour, d'avec celui des mortels, je vous rendrai la plus heureuse personne de toute la Perse.

Oùi, charmant Si'phe, oùi, s'écria l'aimable Zaïde, vous me trouverez délicate & tendre, & vous n'aurez jamais lieu de vous repentir des bontez que vous aurez pour moi. Elle passa le reste de la journée dans une impatience tres-vive d'être à la nuit. Elle se coucha de tres bonne heure, dans l'esperance que son Amant viendrait la voir. Elle ne se trompa point. A peine ses Esclaves étoient-elles retirées, qu'elle entendit une voix qui lui dit : Il est juste, aimable Zayde,

que je recompense le soin que vous avez de vous débarrasser de tout ce qui pourroit empêcher nos conversations ; je viens vous assurer d'un amour éternel , d'une complaisance à toutes épreuves , & que tout ce qui est en ma puissance , sera dans la vôtre. Ce n'est pas peu de chose. Nous pouvons tout ce que nous voulons , & nous ne trouvons rien d'impossible pour plaire à ce que nous aimons : mais , comme je vous l'ai écrit , nous sommes jaloux & délicats ; la moindre infidélité nous rebute , & nous punissons aussi sévèrement que nous aimons. Notre amour est la mesure de notre haine. C'est à vous de connoître si vous êtes capable d'un si dangereux engagement. Ah ! mon cher , répondit la tendre Persane , ne craignez rien dans mes sentimens qui vous déplaîse ; mon cœur ne sera jamais qu'à vous , je ne penserai qu'à ce qui pourra vous plaire , & je suis certaine que ma constance égalerà la vô-

tre. Je le souhaite plus que vous , reprit le Silphe : mais l'inconstance de votre sexe nous est si connue , que pour n'être pas contraint de punir ce qui peut faire mon seul bonheur , je veux éprouver si vous êtes ce que vous pensez être. Je vous parlerai à tous les momens que vous serez en liberté , je vous apprendrai toutes les plus belles aventures , pour vous donner une occupation digne d'une femme que je veux rendre parfaite ; & pour vous délasser de ce pénible travail , je vous instruirai de tout ce qui se passera de plus caché dans toutes les parties du monde : mais vous ne me verrez qu'après que je n'aurai plus rien à craindre de votre cœur. Et pour commencer à vous donner une preuve que je cherche tout ce qui peut vous plaire , apprenez que cette charmante Sœur que vous pleurez tous les jours , n'est point morte. Ah ! mon cher Silphe , s'écria Zayde , que me dites-vous ? Quoy ? Istherie s'est sau-

vée du terrible naufrage qui fit périr tous ceux qui étoient avec elle , sans que nous ayons jamais pû apprendre ce qu'elle étoit devenuë ? Ah ! s'il est vrai que vous m'aimez , faites que je puisse la voir encore une fois en ma vie , & lui conter tout ce que sa fausse mort m'a coûté de larmes. Je ne puis presentement vous donner cette marque d'obéissance , reprit le Silphe ; mais pour ne vous laisser rien ignorer de tout ce qui lui est arrivé depuis votre séparation , je le puis tout à l'heure , si vous n'avez besoin de repos. Le sommeil , reprit Zayde , ne peut me faire un aussi sensible plaisir que celui que vous me promettez ; ainsi je vous conjure de ne pas tarder un moment à me le donner. Le Silphe , sans y répondre , commença l'histoire d'Istherie en ces termes.



HISTOIRE

d'Istherie.

NOUVELLE PERSANE.

Vous sçavez avec quelle joie Istherie étoit attenduë du Prince de la Zodiané , & que cette belle personne , touchée sentiblement de son mérite , ne ressentit à son départ que le chagrin de s'éloigner de vous. Vous la vites embarquer avec un vent favorable , mais cette bonnace ne dura pas long-temps. Sur le soir il s'éleva une tempeste si violente, qu'au point du jour elle fit briser le vaisseau contre un rocher qui formoit une petite île , où la belle Istherie se sauva, à la faveur de quelques planches. Tout le reste de ceux qui l'avoient accompagné , furent engloutis sous les ondes. D'abord qu'Istherie fut revenuë de la crainte que lui avoit donné

donné un si grand peril , elle remercia le Ciel de l'avoir conservée : mais quand elle se vit seule dans une Isle inhabitée , exposée aux bestes sauvages , & sans espoir d'en pouvoir sortir , elle regretta de n'estre point du nombre des malheureux qu'elle voyoit étendus sur le sable. Elle passa le jour & la nuit dans cette cruelle situation ; mais l'aurore lui fit concevoir quelque esperance. Elle apperçut un vaisseau en pleine mer ; & montant sur le plus haut d'un rocher , elle fit tant de signes , qu'ils furent apperçus. L'on détacha un esquif , qui vint prendre cette belle personne ; mais elle connut bien qu'elle ne sortoit d'un malheur que pour rentrer dans un plus grand , puisque ses protecteurs étoient des Turcs , & que la guerre qui est entre le Sophi & le grand Seigneur , lui fit juger qu'elle alloit être Esclave , son habit l'ayant fait connoître pour Persane , & pour une personne de tres-grande naissan-

ce. Elle ne se trompa point dans ses conjectures ; on la conduisit au Bacha , qui étoit un homme cruel , & d'un regard farouche. A peine la regarda-t-il ; & sans dire un mot , il ordonna qu'on la menât avec les autres Esclaves. Seigneur , lui dit un homme de sa suite , cette fille est Persane , elle ne doit pas être traitée comme les autres Esclaves. A ces mots , le Bacha leva les yeux , & se trouvant ébloüi de cette beauté surnaturelle , il fit signe qu'on la conduisît dans une des plus belles chambres du Vaisseau , qu'on luy donnât des Esclaves pour la servir , & qu'on la gardât avec soin.

Istherie souffrit ce dernier malheur avec la même constance qu'elle avoit souffert l'approche de la mort. Le lendemain le Bacha , qui se nommoit Acmar , la vint voir dès qu'il sçut qu'elle étoit éveillée. Belle personne , lui dit-il , quoique que le sort te rende mon Esclave , je viens t'apprendre que

je le suis plus que toy , & que je ne puis vivre sans être aimé ; songe bien au bonheur que je t'offre ; je romps tes fers , & je te fais la maistresse absolue de tout ce que je possède. Seigneur , lui répondit la belle Persane , je vous suis tres-obligée de vos offres. Prevenue d'une passion pour un des plus aimables Princes de toute la Perse , je suis incapable de changer. Istherie , reprit Acmar , c'étoit assez de me dire que vous ne pouviez répondre à ma tendresse , sans m'en donner une si cruelle excuse. L'esperance de vaincre votre insensibilité , m'auroit contraint à souffrir sans me plaindre ; mais puisqu'un Rival aimé cause mon malheur , je dois vous regarder comme mon ennemie , & sur ce pied vous accabler de toute ma haine. Votre haine , Seigneur , est bien moins à craindre pour moy , luy dit Istherie , que votre amour. Hé bien , lui répondit le desesperé Bacha , nous verrons si votre constance ne

vous coûtera point quelques larmes. En disant ces dernières paroles, il sortit de sa chambre, avec des yeux où la fureur étoit dépeinte, & laissa la belle Persanne très-affligée de ce nouveau malheur. Tant que la navigation dura, l'amoureux Acmar, sans se ressouvenir des résolutions qu'il avoit prises, ne la quitta point : tantôt soumis, & tantôt furieux. Il tâchoit vainement d'ébranler sa constance. Enfin elle arriva à Alexandrie, dont il étoit Sultan. Il la fit conduire dans le plus bel appartement de son Serrail, & lui donna un nombre infini d'Esclaves pour la servir; des habits magnifiques, & des pierreries d'un prix inestimable. Tout cela ne toucha point votre aimable Sœur. Les momens qu'elle étoit seule, étoient tous employez à se plaindre d'estre séparée pour toujours du Prince de la Zodiace. Un jour que plus accablée que de coutume, elle s'en étoit vengée sur le malheureux

Bacha , & qu'outré de ses mépris , il sortit de sa chambre , en jurant de ne plus employer les vœux & les prières , quand il pouvoit tout ce qu'il vouloit ; une jeune Esclave s'approcha d'elle. Madame , luy dit-elle , si vous aimez le Prince , menagez le Bacha. Il est dans les mêmes chaînes que vous , & bien plus malheureux. Ah ! Fatime , s'écria Istherie , que m'apprenez-vous ? mon cher Prince est dans ce Palais ? le même sort nous accable ? ... Mais non , cela n'est pas possible , & tu me dis une chose que je ne puis croire. Le même orage qui vous a mis au pouvoir du Bacha , reprit l'Esclave , nous a mis dans ses chaînes. J'eus le bonheur d'estre des filles choisies à vous servir. Le lieu où l'on vous avoit trouvée , vos habits , & cette beauté qui ne se rencontre aussi parfaite que sur votre visage , ne me laisserent pas douter que vous ne fussiez Istherie. Je fus l'apprendre au malheureux Prince , mais je lui ca-

chai l'amour du Bacha, de peur d'augmenter ses chagrins ; je lui ai toujours parlé, tant qu'a duré la navigation ; mais depuis que nous sommes dans ce Palais, je n'avois pû apprendre de ses nouvelles qu'hier, que passant ce nouveau Parterre, je m'entendis nommer ; je reconnus le Prince, qui un cordon à la main, traçoit un dessein. Fatime, me dit-il, que fait Istherie ? est-elle toujours fidelle à un malheureux ? & les grandeurs dont mon Rival l'accable, ne l'ont-ils point fait changer ? Seigneur, lui dis-je, puisque vous sçavez que le cruel Acmar aime Istherie, vous ne devez pas ignorer les cruautés dont elle l'accable. Sa constance ne peut être ébranlée, ni par les menaces, ni par les complaisances. S'il est vrai que ma chere Istherie ait des sentimens si avantageux, tu peux, Fatime, me donner le plaisir de la voir demain. Je vais tracer un Parterre devant les fenestres de son appartement, le Sul-

ran me l'a commandé dès ce matin. J'ai le bonheur de luy plaire, il est content de mes ouvrages, & peut-être pourrions-nous trouver le moment de sortir d'esclavage; va, ma chere Fatime, va demander à la charmante Isthérie un moment de conversation. Après ces mots, j'ai quitté le Prince, & suis venue, Madame, m'acquitter de ma commission. Ah ! Fatime, lui dit Isthérie, que je te veux de mal, de m'avoir caché que le Prince étoit si près de moi ! J'avois peur, reprit l'Esclave, de quelque mot échapé, qui eût fait connoître au Bacha, une aventure si fâcheuse pour lui, & dont le Prince auroit été la victime; c'est ce qui m'a obligée de me taire. Mais, Madame, sans reprocher le passé, que résolvez-vous pour le présent ? Que je verrai le Prince, & que pour avoir plus de liberté de le faire, je traiterai Acmar avec moins de dureté, & lui laisserai espérer que sa constance pourra m'obliger

à quelque retour. Comme elle achevoit de parler, le Bacha entra, qui pénétré de la crainte de lui avoir déplû, venoit lui demander pardon de son emportement. Istherie, dans l'espérance qu'un peu de douceur lui feroit voir son Amant, reçut ses excuses avec moins de fierté; & ce credule Amant charmé, lui dit qu'il avoit un Esclave qui avoit un genie tout particulier pour les Parterres; qu'il lui en feroit tracer un à la Persane sous ses fenestres. J'aurois une grande envie de voir travailler cet homme, reprit Istherie, & vous me ferez plaisir de m'en donner la liberté. Vous estes libre dans tout le Palais interieur, Madame, lui dit l'aimoureux Bacha, & tout est ici sous vos loix. Commandez tout ce qu'il vous plaira, sans craindre que l'on vous refuse, que la liberté de m'abandonner, En achevant de parler, il presenta la main à cette aimable Persane, pour descendre dans les jardins, & la conduisit

où travailloit le Prince. Si Fatime n'avoit couru luy annoncer son bonheur, il n'auroit pû s'empêcher de donner des marques de sa joie : mais cette habile Esclave ayant devancé sa maistresse, lui donna le temps de se remettre. Soliman, lui dit le Bacha, voila la Souveraine de ce Palais, obéissez-lui dans tout ce qu'elle voudra vous ordonner. Seigneur, luy répondit le Prince, sans oser regarder Itherie, je fais mon unique affaire de vous plaire ; & dès que vous m'ordonnez d'obéir à cette Dame, je le ferai jusqu'à luy sacrifier ma vie. Je ne vous demanderai point de services si violens, reprit l'aimable Persane, celui de me tracer sous mon appartement un Parterre semblable à ceux du Serrail du Sophi, sera le plus pénible où je vous employerai. J'espère que je réussirai si bien au premier ordre que vous me faites la grace de me donner, dit le faux Soliman, que j'en mériterai quelques loüanges. A-

prés cela , Isthérie pria le Sultan de continuer de se promener , de peur qu'une plus longue conversation ne fît soupçonner quelque chose ; & après avoir beaucoup loüé la magnificence de ces beaux lieux, elle se retira à son appartement. Elle n'y passa pas la nuit sans parler de son Amant avec Fatime ; & le matin , dès que le Soleil fut levé , elle ouvrit ses fenestres , & vit ce Prince déjà occupé à son travail. Comme il étoit seul en ce lieu ; qu'il étoit si matin , qu'à peine distinguoit-on la lumière d'avec les tenebres ; Isthérie lui fit signe de s'avancer ; où pendant que la fidelle Fatime étoit sur les avenues de l'appartement , pour n'être point surpris ; nos deux Amans se dirent tout ce que l'Amour fait sentir de plus tendre dans les cœurs bien touchés de ses traits. Après avoir donné quelques momens à leurs premiers transports , ils songerent comment ils pourroient

faire pour se tirer des mains du cruel Bacha. Ils resolurent que Soliman donneroit de l'argent à quelqu'un des siens pour racheter sa liberté, avec ordre de les avertir du premier vaisseau Marchand, qui seroit prest de faire voile pour la Perse; que la belle Istherie iroit se promener tout le jour sur le bord de la mer, qui flottoit autour d'une grande terrasse au bout des jardins; & qu'au moment favorable ils descendroient avec une échelle de corde, dont Soliman auroit soin de se fournir. Fatime qui vint dans cet instant les avertir qu'elle voyoit paroître quelques Esclaves, fit cesser leur conversation. Le Prince impatient d'avancer son bonheur, fut chercher les gens entre tous ceux qui avoient subi le sort de l'esclavage avec lui, qu'il crut les plus capables d'exécuter son dessein. Tout réussit comme nos Amans le souhaitoient, & ils sortirent des mains barbares du Bacha quinze jours après leur entre-

rien. Mais à peine goûtoient-ils le plaisir d'être en liberté, que leur vaisseau fut attaqué par les Corsaires, qui étant beaucoup plus forts qu'eux, malgré la généreuse résistance du Prince, les contraignirent de se rendre, & leur donnerent de nouveaux fers. La beauté d'Istherie donna envie à ces Mercenaires de la conduire à Constantinople, pour la présenter au Grand Seigneur. C'est ce qui leur fit mépriser les propositions que le malheureux Prince leur fit, de leur payer pour cette belle personne, & pour lui, telle rançon qu'ils voudroient. Ils ne changerent point de dessein; & après un long voyage, votre aimable sœur fut renfermée dans le Serrail du Grand Seigneur, sans espérance de revoir jamais son cher Prince. Elle y passe ses jours infortunés à se plaindre, pendant que son malheureux Amant, qui a été vendu au grand Visir, cherche en vain les moyens de la voir encore une fois en

ses jours. Je ne vous ai point parlé de la rage du Bacha , quand il apprit la fuite d'Istherie ; j'ai cru que vous pouviez aisément la comprendre , & que je vous ferois plus de plaisir de ne pas vous laisser plus long-temps ignorer le lieu qu'habitoit cette infortunée Persane. Je vous remets , dit Zayde , à un autre temps , je serai plus sensible à de si cruelles aventures ; mais je vous avoüe que le plaisir de sçavoir vivante une sœur que l'on a pleuré si long-temps , me rend plus capable de donner dans ce moment des soupirs à ses infortunes. Je vais m'intéresser à tout ce qui arrivera de fâcheux ou d'agréable à Constantinople , & je vous serois redevable , si vous vouliez m'apprendre tout ce qui s'y passera de secret. Je puis vous satisfaire , reprit l'obligeant Silphe ; & le détronement du Grand Seigneur m'en donnera une triste matière.

HISTOIRE *de la Sultane Validé.*

LA jeunesse du Grand Seigneur, quand il fut reconnu pour Souverain, ayant donné beaucoup d'autorité à la Sultane sa mere, qui est une Princesse d'un esprit ambitieux, elle songea bien plus à conserver sa puissance, quand ce Prince seroit en âge de gouverner son Etat, qu'à lui donner des leçons nécessaires pour un regne glorieux. Elle lui chercha dans toutes les parties du monde les plus belles personnes, pour remplir son Serail; & dans ce grand nombre de jeunes Beutez, elle choisit celle dont l'esprit lui parut le plus convenable à ce vaste dessein. Elle se donna les soins de l'instruire de tout ce qui pouvoit lui donner un absolu pouvoir sur le jeune Sultan; & parlant souvent à son fils des charmes de cette belle

Esclave , elle lui donna envie de la voir. Ses yeux firent l'effet qu'elle en attendoit , le grand Seigneur l'aima tendrement , & la declara Sultane favorite. Dès que la Validé se vit maistresse par ce moyen de l'esprit de son fils , elle voulut encore estre unie d'interests avec le grand Visir ; & n'épargnant rien pour se l'assujettir , elle devint inséparable de ce premier Ministre de l'Empire Ottoman. Les seuls Janissaires lui faisoient ombrage , leur humeur belliqueuse ne pouvoit s'accommoder de la vie molle & effeminée qu'elle faisoit mener au Sultan ; & le gouvernement d'une femme ne pouvoit convenir à ces genereuses troupes. Ils se plaignoient tout haut , de ne point voir leur Prince aller porter le Croissant dans des pays ennemis. Quoy , disoient-ils , nous demeurerons inutiles , dans le temps que toute l'Europe est en guerre , & que nous n'avons qu'à nous presenter ,

pour faire la conquête de la Hongrie ? Les Mécontents nous attendent, & cette Couronne ne nous coûteroit que la peine de l'aller chercher ; Que le Sultan nous y mène, ou nous choisirons un Prince digne de nous commander. Des murmures si dangereux effrayerent la Sultane Validé. Elle conseilla au Grand Seigneur de quitter Constantinople, pour se mettre en sûreté dans Andrinople, pendant que les Muftis appaiseroient ce desordre naissant, ne pouvant y remédier par les voyes ordinaires, qui étoient de leur doubler la paye, le tresor de l'Empire ayant été employé par cette Princesse & par le Visir, à se faire des creatures. Le Sultan partit donc pour ce voyage, si secrètement, que l'on n'apprit son départ, que quand il ne fut plus temps de l'en empêcher : mais cela augmenta la sedition, au lieu de l'éteindre. Les Spahis se joignirent aux Janissaires, & furent en bon

ordre trouver le Mufti, pour luy dire que si le Grand Seigneur ne revenoit pas dans son Serrail pour les mener contre leurs ennemis, qu'il ne leur donnât la teste de la Validé, celle du grand Visir, & celle du grand Testedere, qu'ils iroient l'assiéger dans Andrinople, & qu'ils éliroient en sa place Selim son frere. Le Mufti, pour se sauver de leurs fureurs, leur promit tout ce qu'ils voulurent, & fit partir en leur presence un homme pour le Grand Seigneur: mais les Troupes animées contre le mauvais gouvernement, sans attendre reponse, changerent tous les Officiers qui commandoient dans cette ville; & après avoir laissé autant de monde qu'ils jugerent nécessaire pour la garder, marcherent droit à Andrinople. Cependant le Courrier du Mufti donna beaucoup d'allarme au Sultan. Il se plaignit, mais trop tard, d'avoir reçu les conseils de sa mere. Dans une si grande extremité, il vou-

lut se montrer maître, & aller avec lui pour se plaindre à ses Troupes de leur insolence : mais les pleurs de la Sultane favorite l'arrêterent ; les avis de la Validé & du grand Visir furent encore suivis : ils envoyerent un Officier de la part du Prince vers ces Mutins, pour leur dire que le grand Seigneur étoit prest d'oublier leur revolte, & de leur faire payer le double de leur paye, s'ils s'en retournoient dans leurs demeures, & qu'il seroit aussi-tôt qu'eux à Constantinople, où l'on resoudroit si c'étoit le bien de l'Empire d'aller en Hongrie. Les Janissaires ne donnerent pas le temps à cet Envoïé d'achever sa commission, ils le mirent en pieces, & envoyerent tirer de prison le jeune Prince Ottoman, qu'ils reconnurent pour Sultan à la tête de l'Armée, & prirent la route à grandes journées vers Andrinople. Ce fut le dernier coup de malheur pour le Grand Seigneur. Il leur envoya la tête du grand

Visir, & du Testedere, & leur promet de renfermer la Validé dans une prison perpetuelle : mais ces victimes furent immolées trop tard, leurs maux n'appaisèrent point ces Mutins, ils continuerent leurs marches, & sont devant cette ville. Voila l'état du Serrail, qui pourra peut-être servir au bonheur de votre Sœur. Ah, mon cher Silphé, luy dit Zayde, ne pourriez-vous point aider au malheureux Prince de la Zodiane, à rompre ses fers, & ceux de l'infortunée Istherie. Quelle preuve d'amour pourriez-vous me donner qui me touchât plus sensiblement ? Il faut vous satisfaire, reprit le Silphe ; & demain je vous dirai ce que j'aurai fait. Voila, continua-t-il, en laissant tomber un cahier de papiers sur son lit, de quoy vous amuser pendant mon absence, & tenez-moy compte d'être tout vn jour éloigné de vous. Zayde voulut luy répondre ; mais elle connut qu'il n'y étoit plus. Elle

donna le reste de la nuit au sommeil ;
& le lendemain , elle passa dans son
cabinet , où elle ouvrit le cahier que
son Amant luy avoit laissé , qu'elle
trouva rempli du Conte que voicy.

L A P R I N C E S S E

P A T I E N T I N E

dans la Forest d'Erimente.

IL y avoit un Ogre nommé Infat-
cio , qui faisoit sa demeure dans
un antre , où jamais les rayons du
Soleil n'avoient pénétré. Il étoit
cruel , & sans justice , & les Furies
de l'Enfer qui avoient présidé à sa
naissance , ayant répandu de l'écume
de Cerbere sur sa langue , elle en fut
pour toujours tellement pénétrée ,
que dès qu'il touchoit une personne
de sa langue , elle en perdoit la vie ,
sans qu'aucun remede pût la sauver.
Posséder toutes les richesses de la

terre , étoit la seule passion qui occupoit son cœur ; jamais l'Amour ni l'Amitié n'y avoient trouvé de place. Le soin dévorant dont il étoit tourmenté d'amasser des richesses , luy donnoit une inquietude qui ne luy laissoit point de repos. Il avoit deux sœurs qui approchoient beaucoup de son humeur. Elles demeuroient avec luy. L'aînée se nommoit Aigredouce ; elle avoit de la beauté , & quelque douceur dans l'esprit ; ce qui luy faisoit quelquefois prendre le parti des malheureux , que l'Ogre tourmentoit avec cruauté ; sur-tout elle empêchoit souvent , qu'il ne touchât de sa langue perçante ceux qui étoient assez infortunés pour entrer dans son antre. Mais avec cette bonté elle ne laissoit pas d'avoir une aigreur sur son visage , & dans toutes ses paroles , qui déplaisoit beaucoup. La cadette qui se nommoit Bizarrine , étoit d'une humeur si capricieuse , si imperieuse , & si chagrine , que l'on ne

pouvoit inventer des tourmens plus insupportables , que d'obliger quelqu'un de vivre avec elle. Son amitié n'étoit pas moins à craindre que sa haine , ne donnant pas plus de repos à ceux qu'elle aimoit qu'à ses ennemis. L'Ogre alloit souvent prendre des leçons de la Déesse de l'Avarice, qui faisoit sa demeure proche de son antre ; & la consultant un jour sur sa destinée , elle luy dit que s'il se pouvoit faire aimer d'une Princesse nommée Patientine , fille de Licaon , & l'avoir en sa puissance , il seroit le plus riche de tous les Ogres de son temps. Il remercia l'Avarice d'un si bon avis ; & retournant chez luy , il disposa son équipage avec diligence. Il quitta sa forme naturelle , de peur d'épouvanter Patientine. Il prit celle d'un jeune homme bien-fait , de bon air , & changea sa chevelure herissée, en cheveux blonds , les plus beaux du monde. Sous cette nouvelle metamorphose , il parut à la Cour de la

Reine de Lidie mere de Patientine, qui étoit veuve depuis quelques années. Il y fut reçu sous le nom du Prince de Thrace, & sçut si bien se contrefaire, qu'il gagna en peu de temps le cœur de la Reine & de la Princesse. Patientine avoit une amitié tres-forte pour une fille de sa Cour, nommée Espritée. Elle tenoit le premier rang dans son cœur, comme elle le tenoit par son rang auprès de la Reine, & elle n'avoit rien de caché pour elle. Elle luy confia la tendresse naissante qu'elle sentoît pour Infacio. Espritée, qui par un pressentiment dont elle ne sçavoit pas la cause, craignoit que la Princesse ne fût malheureuse en épousant le faux Prince de Thrace, tâcha de la détourner de cette alliance. Mais voyant à la fin que la Reine le souhaitoit autant que Patientine, elle ne s'y opposa plus. Ce mariage fut donc conclu en peu de jours, & cette aimable Princesse, dont la beauté, la

douceur , & la vertu avoient fait soupirer tous les Princes ses voisins , fut livrée au barbare Infacio. L'Ogre impatient de retourner dans son antre avec sa proye , & de sortir d'une Cour dont la magnificence bleffoit si fort son humeur , partit avec son épouse , & avec Espritée , qui ne voulut point quitter Patientine , quelque opposition que fist Infacio.

Après quelques jours de marche , la Princesse arriva dans la Forest d'Erimente , & peu de temps après à l'antre terrible. Elle y trouva Aigre-douce & Bizarrine , qui par des soins empressez s'efforçoient de lui plaire. Qui peut représenter l'étonnement de la Princesse , quand elle se vit dans un lieu si affreux ? Elle pensa mourir de douleur ; & tout le pouvoir qu'Espritée avoit sur son esprit , ne put la consoler. L'Ogre qui avoit repris , avec sa forme ordinaire , sa cruauté naturelle , ne fut point touché des pleurs de Patientine. Aigre-douce voulut
luy

lui faire comprendre qu'elle avoit tort de s'affliger d'être unie avec Infacio ; que toutes les Princesses envieroient son bonheur , s'il leur étoit connu ; que si par sa complaisance , elle pouvoit gagner son cœur , rien ne manqueroit à son bonheur. Bizzarrine qui se trouva dans son humeur pitoyable , croyant que sa présence pourroit adoucir les chagrins de Patientine , ne la quittoit point , & l'impatientoit si fort par les conseils qu'elle lui donnoit sur sa conduite , qu'elle augmentoit de beaucoup la douleur de la Princesse. Espritée employoit tout l'esprit que les Dieux lui avoient donné , à gagner l'amitié de l'Ogre , & celle de ses sœurs , afin de pouvoir diminuer les chagrins de Patientine. Elle crut y avoir réussi ; mais elle connut dans la suite que rien ne touchoit ce cœur insensible à la pitié. Cependant Infacio voulant profiter du bonheur d'avoir Patientine en sa puissance , pour devenir ri-

che , commença de mettre en pratique les leçons de l'Avarice. Il faisoit lever cette malheureuse Princesse devant le jour , & la forçoit d'aller dans la Forest chercher des herbes , qu'il luy faisoit mettre dans de grandes chaudieres sur le feu , pour en tirer le suc. Ensuite il les luy faisoit porter dans ses étables , pour les donner à des monstres , qu'il y retenoit. Les bêtes étant engraisées du suc de ces herbes , étoient d'un prix infini , & cela lui valoit beaucoup d'argent. Les Marchands de la Thrace & de la Bocine venoient lui en acheter souvent. Quand Patientine revenoit d'un si pénible emploi , pour la délasser on lui presentoit une quenouille ; & la faisant filer de la laine , pour faire la pourpre dont tous les Rois de l'Orient s'habilloient , l'on ne lui donnoit point de repos qu'elle n'eût fait plusieurs fusées. D'autres fois elle employoit ses tristes journées à chercher dans

les montagnes voisines, cette graine si merveilleuse dont on faisoit la couleur de pourpre, & on luy faisoit passer les soirées à en faire la teinture. Cette pauvre Princesse n'avoit pas un moment de repos. Encore si avec tant de peine elle avoit pû gagner le cœur cruel de l'Ogre, elle se seroit consolée; mais Infacio toujours tourmenté de l'envie d'un gain sordide, ne trouvoit jamais qu'elle eût assez travaillé, & la grondoit incessamment de n'en pas faire davantage. La Princesse souffroit tous ces reproches, & lui obéissoit avec une douceur qui auroit touché tout autre qu'Infacio. Aigre-douce lui disoit quelquefois, qu'il devoit estre content de Patientine; mais Bazarine disoit que son frere faisoit tres-bien de n'estre pas sensible au malheur de son épouse; qu'il falloit profiter de l'occasion de s'enrichir, & que si l'on donnoit quelque relâche à Patientine, elle trouveroit après le

travail plus insupportable. Du moins, disoit Aigre-douce, je lui donneroïs une nourriture qui pût la soutenir dans de si penibles emplois, car elle ne peut vivre du peu de pain de gland, & du petit morceau de chevreau que vous lui donnez pour toute sa journée. Vous devez songer qu'elle n'a pas été élevée avec tant de duretez, & vous devez craindre que bien-tôt elle ne succombe à ces fatigues. Ma sœur, reprit l'Ogre en colere, cette fille nourrie dans une Cour superbe, vous a déjà corrompue, mais je me garderai bien de suivre des avis si pernicioeux; je ne prétends pas manger en un jour, par une chere delicate, tout ce que j'aurai amassé avec tant de peine. L'inquietude naturelle à Infacio, ne luy permit pas une plus longue conversation; il quitta sa sœur, & fut voir dans la montagne, s'il y trouveroit Patientine cueillant de la graine. Il la trouva couchée au pied d'un arbre,

qui s'entretenoit avec sa chere Espritée. L'Ogre en fureur, vomit contre cette malheureuse Princesse, toutes les injures les plus horribles, & jura de luy ôter la seule consolation qu'elle avoit, en faisant partir Espritée. Il l'auroit fait sur le champ, s'il n'avoit crainct que cette jeune personne n'eût dit à la Reine tous les malheurs de sa fille. Patientine, sans répondre à ce Barbare une seule parole, essuya ses larmes, & ayant achevé de dépouiller la terre de ces cantons, de ces précieuses graines, retourna dans l'antre. Elle y trouva Bizarrine, qui lui fit un crime de sa tristesse; & Aigre-douce voulant la consoler, le fit avec un air si affecté, qu'elle pensa pousser sa patience à bout. Tous les sujets de l'Ogre éprouvoient sa cruauté; & pour contenter la soif insatiable qu'il avoit des richesses, il les faisoit travailler nuit & jour, à fouiller la terre dans un val-lon proche de son antre, où l'Ava-

rice lui avoit dit qu'il pourroit trouver un tresor. Ce fut un nouveau malheur pour Patientine. Il vouloit qu'elle fût toujours auprès de ces infortunez Pionniers , afin de les empêcher de se reposer un moment. Cette pauvre Princesse n'étant pas dispensée par ce nouvel employ de filer sa tâche , prenoit sa quenouille ; & tantôt brulée d'un Soleil ardent , tantôt percée de pluie & de broüillards , demouroit toute la journée exposée aux injures du temps. Quel cœur n'auroit pas été sensible aux traits de la pitié , en voyant les maux que souffroit cette jeune Princesse ?

Un jour qu'elle estoit avec ses travailleurs ; Courageux , Prince de la Bocine , qui l'avoit vûe à la Cour de la Reine de Lydie , & qui avoit toujours eu pour elle une inclination , que toute la raison avoit eu bien de la peine à vaincre , passa auprès d'elle. Surpris d'une rencontre si peu attendue , il descendit de che-

val, & vint avec empressement l'aborder. Il la trouva belle, malgré le changement que tant de malheurs avoient portez à ses appas ; il luy témoigna en termes respectueux, le plaisir qu'il avoit de la revoir. La Princesse honteuse d'estre trouvée dans un état si différent de celuy où ce Prince l'avoit vüe, demeura quelque temps sans parler ; mais la crainte d'estre trouvée avec luy par Insancio, fit qu'elle prit la parole pour le prier de s'éloigner d'elle. Comme elle achevoit de parler, un Lion furieux sortit de la forest, & vint pour se jeter sur Patientine. Le Prince tira son épée, & se mit en devoir de la deffendre ; & par un cri menaçant, & un coup qu'il porta au lion en même temps, il obligea la furieuse beste de tourner sa rage contre luy. Courageux se deffendit long-temps, mais ce ne fut pas sans recevoir une large blessure au ventre, des griffes du lion ; & si les Pionniers n'estoient

accourus à son secours , peut - estre auroit-il péri dans ce combat : mais ils accablèrent ce lion de tant de blessures , qu'il tomba aux pieds de Patientine. Infacio attiré par les cris de la Princesse , arriva comme ce Prince s'affoiblissoit de sa blessure , & se laissoit tomber sur l'herbe ; & touché de pitié pour la première fois de sa vie , il le fit porter dans sa sombre demeure , & ordonna que l'on prît soin de ses blessures. Patientine pénétrée de reconnoissance , le pansa de ses belles mains , & prit la peine d'aller avec Espritée chercher des simples pour mettre sur sa playe. Que le Prince Courageux étoit sensible aux bontez de la Princesse ! Son amour en prit de nouvelles forces , il ne pouvoit assez luy témoigner combien il étoit sensible aux marques de sa reconnoissance , & louoit cent fois le jour les deux blessures qu'il avoit reçues , pour luy sauver la vie.

Dans ce temps-là l'Ogre fut obligé de s'absenter avec ses sœurs pour quelques jours. Courageux profita de ces heureux momens, pour dire à la Princesse tout ce qu'il sentoît pour elle : mais Patientine , quelques sujets qu'elle eût d'être mécontente de son cruel mari , lui répondit avec tant de sagesse , qu'elle mérita beaucoup de tendresse du Prince. Infacio revint plustost que l'on ne l'attendoit , & trouvant sa femme auprès du malade , il entra en fureur , & l'accabla de reproches outrageans. Il se repentit d'avoir fait porter Courageux chez luy ; & son avarice se joignant à sa jalousie , lui fit défendre à Patientine de plus fournir les choses nécessaires à la vie du Prince , & de ne plus entrer dans la caverne où il étoit. Patientine reçut cet ordre avec douleur , mais elle n'en murmura pas , & recommença ses pénibles ouvrages. Le Prince amoureux souffrit avec im-

patience les malheurs de sa Princesse. Sa caverne étoit si près de celle de l'Ogre, qu'il entendoit tous les mauvais traitemens qu'il faisoit à la belle Patientine ; & ne voulant pas les augmenter, il fit en sorte, dès qu'il put se porter à cheval, de s'éloigner d'un lieu qui lui étoit si cher. Ce ne fut pas sans avoir consulté avec Espritée ce qu'il devoit faire pour tirer la Princesse d'un si dur esclavage. Ils prirent d'abord la résolution d'avertir la Reine de Lydie : mais Espritée lui dit qu'elle n'avoit pas le pouvoir de rompre les chaînes de sa fille ; qu'il falloit qu'elle allât trouver une Fée parente tres-proche de Patientine, qui par sa science leur donneroit les moyens d'arracher la Princesse des mains cruelles de l'Ogre ; qu'elle partiroit le lendemain dès le point du jour avec luy, pour aller trouver la Fée sans en avertir la Princesse, qui ne voudroit pas consentir à son bonheur. Après avoir pris toutes

leurs mesures, Courageux prit congé d'Infacio, & de la charmante Patientine, & partit le lendemain avec Espritée. La Princesse n'apprit pas sans chagrin le départ de son amie, & ne pouvoit comprendre ce qui l'avoit obligée de s'éloigner d'elle, sçachant la tendre amitié qu'elle lui portoit. Mais pendant que Courageux & Espritée font leur voyage, il arriva un Prince tres-puissant avec son épouse, à un Château près de la Forest d'Erimente. Il s'appelloit Entreprenant, & son épouse se nommoit Froidine. L'Ogre sçut par la Déesse de l'Avarice, qu'il auroit besoin du secours d'Entreprenant, pour se garantir du grand malheur qui le menaçoit; & comme il ne connoissoit d'infortune que celles qui regardoient la perte des richesses, il suivit le conseil de cette Déesse; il fut voir le Prince nouveau venu; & mena avec lui Patientine. Froidine sortant de son humeur naturelle, reçut parfaitement

bien la belle Princesse ; & Entreprenant ne put la voir , fans payer de la perte de son cœur , le plaisir de la regarder. Il fit mille amitez à l'Ogre , pour avoir la liberté de voir son aimable épouse , malgré l'aversion naturelle qu'il conçut pour lui dès le premier moment qu'il le connut. Entreprenant alloit souvent chez Infacio , & n'étant pas maistre de cacher long-temps sa passion , il en parla à Patientine. Cette belle personne , abandonnée aux fureurs de l'Ogre , écouta sans colere une declaration qu'elle n'auroit pas souhaitée dans un temps plus heureux , pour s'asseurer d'un secours contre les cruautéz d'Infacio ; & le Prince charmé de n'estre pas rebuté , obligea Froidine de voir souvent Patientine , & de luy témoigner de l'amitié ; mais l'Ogre voyant que cela détournoit Patientine de ses travaux ordinaires , il luy ordonna de ne plus aller si souvent chez Froidine , & lui faisoit un

crime de ce qu'il luy avoit ordonné. Il luy chercha des ouvrages nouveaux. La Princesse avec sa douceur ordinaire lui obéit. Souvent Entreprenant la surprenoit en cassant des roseaux, dont elle tiroit un cotton qui étoit tres-rare dans cette contrée, & qui servoit à faire des toiles dont elle s'habilloit. Elle auroit bien voulu cacher à tout le monde les mauvais traitemens qu'elle recevoit de l'Ogre, mais cela n'étant pas possible, elle tâchoit de les excuser. Entreprenant ne perdoit point de tems pour faire comprendre à Patientine que son mari ne meritoit pas cette tendresse. Ses soins furent inutiles; cette vertueuse personne luy répondit que les Dieux luy ayant donné Infacio pour époux, elle devoit luy obéir & l'aimer avec la même fidélité que si c'étoit le plus aimable de tous les hommes. Bizarrine venoit souvent rompre ces conversations, & en avertissoit l'Ogre. Elle le mit

si fort de mauvaise humeur, que malgré les conseils de l'Avarice, il se broüilla avec Entreprenant & Froine, & renferma la Princesse dans son antre, sans luy plus permettre de sortir de la Forest. Sa fureur n'en demeura pas là; il ne donnoit plus de repos à Patientine; tous les jours pour elle étoient employez à lui fournir de nouveaux tourmens, que cette aimable personne souffroit avec une patience admirable. Infacio craignant de perdre Patientine, non par quelque sentiment d'amitié, mais par les grands biens qu'elle lui amassoit par son travail, entourra son antre de nuages si épais, qu'il la rendoit invisible aux yeux de tout le monde; & changeant ses deux sœurs en monstres, il les mit à la porte de la caverne, pour en défendre l'entrée à ceux qui pourroient pénétrer les nuages dont elle étoit entourée. Ayant si bien pris ses mesures pour s'oster l'inquietude de perdre Patien-

tine, il goûta quelque tranquillité. Cependant le Prince Courageux & Espritée arriverent au Palais de la Fée Clementine, & furent reçûs d'elle avec cet air de bonté, qui la fait aimer de tout le monde. Elle les fit entrer dans son cabinet, & les aiant fait asseoir auprès d'elle: Je sçai le sujet de votre voyage, charmante Espritée, lui dit-elle; Patientine a besoin de mon secours, elle est au comble des malheurs; & les Dieux, qui ont voulu donner un modele aux hommes par l'exemple de sa vertu, la tireront par mon Art de la tyrannie de l'Ogre cruel. Il me faut quelque jour pour me preparer à ce voyage; passez-les icy dans tous les plaisirs que l'on y peut prendre. Après ce peu de mots, la Fée congedia le Prince, & Espritée; ils trouverent dans la sale une troupe de Nymphes qui les vinrent aborder, & qui les conduisirent dans un appartement superbement meublé. Après s'y être

reposez quelques heures , les Nymphes firent passer Espritée dans un cabinet , où elles l'habillerent d'un habit de gaze d'argent & couleur de rose , & parerent sa tête d'une capeline de plumes de la même couleur. Dans ce nouvel ajustement elles la ramenerent dans la chambre du Prince Courageux , & l'on y servit une colation de fruits & de confitures seiches. Après la colation , elles les menerent dans un jardin qui répondoit à la beauté du Palais ; & les laissant dans un cabinet de jasmin & de grenade , elles leur donnerent la liberté d'écouter une musique charmante , qui étoit dans un salon de myrthe auprès de leur cabinet. Courageux & Espritée donnerent quelques momens au plaisir d'une si aimable symphonie ; mais comme rien ne pouvoit les empêcher de songer aux malheurs de Patientine , ils parlerent si long-temps de cette belle personne , qu'il étoit nuit quand ils

retournerent au Palais. On leur servit à souper, & étant heure de prendre quelque repos, Courageux laissa Espritée dans son appartement. Le lendemain, au lever de l'Aurore, les Nymphes vinrent éveiller l'aimable Espritée, pour la mener dans le Parc de la Fée; elles lui donnerent un habit de chasse tout des plus galans, & la conduisirent dans la Cour du Palais. Elle y trouva un petit char d'ébène avec des soleils d'or, tiré par quatre tigres, où elle monta. Les Nymphes la suivoient dans d'autres chars de la même beauté, & le Prince Courageux, monté sur un cheval noir superbement harnaché, les vint joindre au rendez-vous. Toute la journée se passa le plus agreablement du monde. Les Cerfs ne se faisoient courre, qu'autant de temps qu'il en falloit pour donner du plaisir sans fatiguer les Dames; & la nuit les contrainant de prendre le chemin du Palais, elles y arriverent avec toute

la joie que leur avoit inspiré un si charmant amusement. Ensuite la Fée envoya dire à Espritée & à Courageux de la venir trouver, ils y furent avec empressement. Espritée, dit-elle, mes charmes sont prêts, il ne faut pas une moindre puissance que la mienne, pour tirer Patientine des fers d'Infacio. Il a employé tout l'art des Enfers à former un enchantement qui la rend invisible à nos yeux, l'Avarice lui a donné ce conseil; mais je rendrai son pouvoir inutile, & vous rendrai la Princesse; partons dans ce même moment, pour arriver, au lever du Soleil, à son séjour ténébreux. Et vous, Prince Courageux, oubliez votre valeur; & sans vous servir de vos bras pour vaincre des monstres, contre lesquels ils seroient impuissans, remettez sur moi le soin de rompre les chaînes de Patientine. La Fée, sans attendre de réponse, presenta la main au Prince; & disant à Espritée de prendre un flacon qui étoit sur

sa table, & de la suivre, elle passa sur une grande terrasse qui étoit au bout de son appartement, où ils trouverent un char traîné par des Aigles. La Fée s'y étant placée, fit entrer le Prince & Espritée, & les Aigles prenant leur volée dans les airs, ils arrivèrent, au premier rayon du Soleil, au nuage qui cachoit l'antre de l'Ogre. Clementine dit à Espritée de repandre quelque goutte de l'essence du flacon sur le nuage, & aussitôt il se dissipa, & laissa voir à Espritée & au Prince la porte de l'antre, gardée par les deux monstres. Souvenez-vous, dit la Fée à Courageux, voyant qu'il portoit déjà la main sur son épée, pour aller combattre les gardiens de sa Princesse, que votre courage est inutile, & que ma seule puissance suffit pour détruire l'enchantement. Le Prince honteux d'avoir désobéi au commandement de la Fée, s'arresta, & presenta la main à Clementine pour descendre de son

char aîlé. Espritée la suivit , impatiente de revoir la Princesse ; & la Fée s'approchant des monstres , les toucha de sa baguette enchantée ; lesquels contraints de reprendre leur forme naturelle ; & craignant la présence de Clementine , s'enfuirent dans la forest ; mais la Fée méprisant des sujets indignes de sa colere , entra dans la caverne , & en chassant l'obscurité par sa présence , elle y vit la belle Patientine qui ostoit un chaudron plein d'herbes de dessus le feu. Honteuse d'être surprise dans un exercice si peu sortable à sa naissance , & éblouie de l'éclat de la Fée , elle laissa tomber la chaudiere , dont l'eau & les herbes qu'elle contenoit , n'eurent pas plutôt touché la terre , que l'on vit la caverne pleine d'or brillant , à la place de ce qui étoit dans la chaudiere. Patientine plus étonnée que jamais , fit un grand cry , l'Ogre qui étoit dans l'étable , & qui entendoit Patientine , accourut pour voir

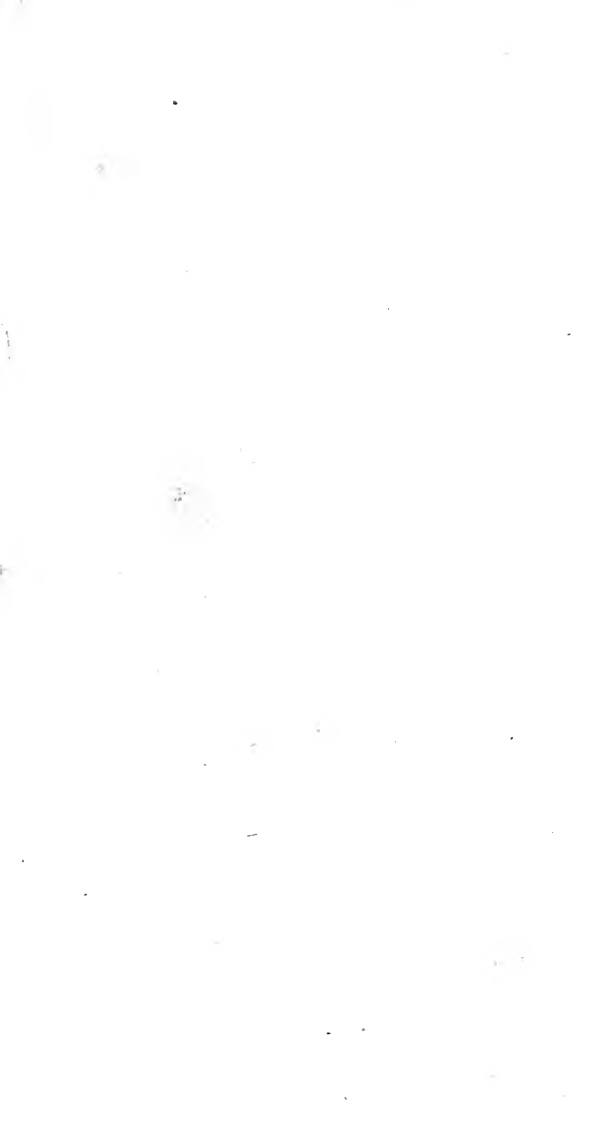
ce qui lui étoit arrivé. Charmé de voir sa caverne pleine d'un métal qui lui étoit si cher, sans appercevoir la Fée, ni le Prince, ni Espritée qui tenoit la Princesse dans ses bras, il s'abassa avec empressement pour ramasser cet or précieux ; mais à mesure qu'il le touchoit, il redevenoit ce qu'il avoit été ; & l'eau coulant de ses mains avides, formoit un ruisseau dans sa caverne. L'étonnement de l'Ogre ne se peut exprimer à la vue d'une chose si extraordinaire ; & levant ses yeux hagards, il vit la Fée qui avec un visage severe ; Tremble, malheureux Infacio, lui dit-elle, & reconnois la justice des Dieux, par les tourmens auxquels ils te condamnent. Tu vas perdre cette malheureuse Princesse, que tu t'es rendu indigne de posséder, par les maux que ton avarice lui a fait souffrir. Je veux la ramener dans son Royaume, où elle trouvera la récompense de ses vertus, pendant que tu emploieras tes jours infortunés à amasser des ri-

chesses qui disparoîtront de tes mains dès que tu les auras touchées, sans que tu puisses te corriger de vouloir amasser, par l'expérience que tu feras à tous les momens de ta vie, de les pouvoir posséder, tu serviras d'exemple à tous ceux qui verront ton supplice; & pour t'ôter le seul plaisir qui te pourroit rester en te servant de ta langue empoisonnée, pour te venger de ceux qui t'approcheront, en les faisant mourir, tu n'auras plus ce pouvoir dangereux; ce venin ne pourra se répandre que sur ceux qui te ressemblent; le mal même que ta langue prononce contre les mortels, ne leur en fera point, & ne servira qu'à donner un nouvel éclat à l'innocence que tu auras opprimée. L'Ogre cruel fremit de rage aux discours de la Fée. Mais l'or reprenant la place du ruisseau, sans se souvenir de son supplice, il se baissa pour le prendre. Clementine se servit de ce moment pour enlever Patientine; & la faisant entrer dans son char avec Courageux

& Espritée , elle se mit auprès d'elle ; & les Aigles ayant repris leur vol, les firent bientôt éloigner de l'autre fatal. Pendant qu'ils faisoient leur voyage dans les airs, l'Ogre sans se souvenir de Patientine , étoit occupé à ramasser l'or liquide ; mais l'enchantement de la Fée ayant son effet, il changeoit de nature dès qu'il l'avoit touché, & s'écoulant comme la première fois, il devenoit or dès qu'il étoit sur le plancher de la caverne. Depuis ce moment terrible , l'Ogre éprouve un supplice conforme aux vices affreux qui lui avoient fait commettre tant de crimes ; & sans se donner un moment de repos , il passe ses jours infortunés dans une rage continuelle. Tel est dans les Enfers le malheureux Tantale , persécuté d'une soif continuelle qu'il ne peut contenter, ne pouvant approcher de l'eau, qui se recule de lui quand il la veut prendre. Tous ses voisins & ses sujets sont charmés d'un tourment si juste, le vont voir tous les jours, & lui font con-

noître, par le peu de pouvoir que le venin dont sa langue étoit abrevée, a sur ceux dont il se veut venger, que la Fée est véritable dans ses paroles. Cependant Clementine avec la belle Patientine arriva en Lydie, & descendant dans la Cour du Palais de Sardice, surprit agreablement la Reine par sa presence. Elle embrassa mille fois sa chere fille, & se jetta aux pieds de la Fée, pour la remercier d'avoir délivré Patientine du joug cruel d'Inscio. Elle accabla Espritée de caresses, & assura Courageux d'une estime éternelle. La Fée, après avoir comblé de biens la charmante Patientine, s'en retourna dans son Palais. Courageux demeura à la Cour de la Reine de Lydie; & reglant sa passion sur la vertu de la Princesse, l'adore en secret. Espritée partageant les dons de la Fée avec Patientine, & charmée d'être avec elle, ne connoît point de plus grand bonheur que d'être aimée de Clementine, & de sa chere Princesse.

F I N.





PQ
1954
A86C5

Auneuil, Louise de Bossigny
Les Chevaliers errans

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET



UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

